101

Mad Movies

Ciné Fantastique

HEAVENLY CREATURES

Les enfants du paradis selon Peter Jackson

TITTY TWISTER,

Un Petit Coin de Paradis

(From Dusk till Dawn)

Tarantino contre les vampires !

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 101 - 25,00 F-RD

TERMINATOR 2 3-D

SCHWARZENEGGER & CAMERON, un pas vers TERMINATOR 3 !

THE X FILES™
AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

LES EXTRATERRESTRES SONT LÀ...
SOUHAITEZ NE JAMAIS LES RENCONTRER

© 1996 Twentieth Century Fox Home Entertainment, Inc. All Rights Reserved. ™ & © 1995 Twentieth Century Fox Film Corporation. All Rights Reserved.

2H15 DE FILM

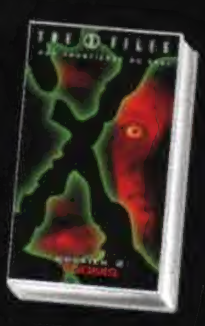
DOSSIER 3 : ENLÈVEMENT

Échappé d'un asile d'aliénés, Duane Barry enlève l'agent Dana Scully et la livre à des extraterrestres. Luttant pour découvrir la vérité qui se cache derrière l'enlèvement de sa co-équipière Mulder est persuadé d'une chose : le gouvernement est impliqué.

NE FAITES CONFIANCE À PERSONNE

LES X-FILES EN LONG MÉTRAGE : "ENLÈVEMENT" : EXCLUSIVITÉ VIDÉO

EN VENTE LE 6 JUIN



L'ACCOUTUMANCE VOUS GUETTE

ÉGALEMENT DISPONIBLES "LE DOSSIER SECRET" ET "TOOMS"

Arsenic pour HFC Vidéo

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 101

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Richard Chance
Betty Chappe
Guy Giraud
Damien Granger
Peter Parker
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Les Titi Twisters

Photogravure
Beauclair

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mai 1996

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Helene Arnold, Angela Bosch, Eric Briard, Sharon Crow, Nathalie Dauphin, Françoise Dessaigne, Carlos DaSilva, Olivier Fallaix, Sylvie Forestier, François Frey, Christophe Lunn, Bruno Maccarone, Olivier Marchal, Floriane Mathieu, Sandrine Meunissier, Patrick Nadjar, Creg Nicotero, Pascale Rénou, Pierre Reymond, Robert Schlockoff, Dominique Veyret, Laurence Zylberman

Sommaire

4 - Notules Lunaires et Éditorial

10 - Tous aux Manifs, Abonnement

12 - Terminator 2 3-D

En attendant un **Terminator 3** actuellement bloqué pour des problèmes de droits, James Cameron a fait appel à toute l'équipe du 2, Arnold en tête de liste, pour en mettre plein les mirettes aux visiteurs du parc d'attraction Universal City. Douze minutes d'action pure, entièrement tournées pour l'occasion, et en relief siouplaît. En exclusivité, tous les secrets d'un «mini-film spectacle» qui fait abondamment baver !

16 - DragonHeart, Escape from L.A., Killer Tongue, The Phantom

Un dragon s'exprimant par la voix de Sean Connery, Kurt Russell retrouvant John Carpenter pour une séquelle très attendue, une langue extraterrestre et psychopathe en provenance d'Espagne, un super-héros de la jungle qui compte bien trouver son public au cinéma... Quatre previews de films qui promettent.

20 - Independence Day

Les aliens passent à l'offensive, attaquent la Terre. Une offensive menée par Roland Emmerich, l'homme par qui s'est ouverte la Porte des Étoiles de **Stargate**. Un amateur de science-fiction à l'ancienne pour une histoire très très classique, calquée sur **La Guerre des Mondes**. Rien de neuf à l'horizon des envahisseurs, sinon plus de vaisseaux spatiaux, des destructions à plus grande échelle et une mobilisation générale des terriens comme on n'en a pas connu depuis des décennies.

24 - Titty Twister, un Petit Coin de Paradis

Derrière un titre français qui marquera les mémoires pour de très mauvaises raisons, se camoufle le **From Dusk till Dawn** du duo Robert Rodriguez (**Desperado**) et Quentin Tarantino (qu'on ne présente plus). Le premier réalise, tandis que le deuxième, déjà scénariste, double son salaire en jouant les premiers rôles. Road-movie barré, prise d'otages électrique, et rendez-vous dans un bar à la frontière mexicaine avec des vampires qui préfèrent largement le sang à la *Corona* !

30 - Un Vampire à Brooklyn

Une rencontre improbable entre un faiseur de films d'horreur devenu un auteur (sûr ?) et une ex-star du box-office voulant jouer sérieusement les Saigneurs de la nuit. Quand Wes Craven dirige Eddie Murphy, cela donne un film à la fois respectueux du genre et déconnant, hésitant sans cesse à s'engager fermement dans une voie.

34 - Heavenly Creatures

En provenance de Nouvelle-Zélande, un fait divers fameux et sujet à controverse sublimement illustré par le réalisateur fou de **Brain Dead**, Peter Jackson. Avec sa compagne et coscénariste Fran Walsh, il nous explique comment il en est venu à s'intéresser à cette amitié passionnelle entre deux jeunes filles, débouchant sur un matricide bouleversant.

38 - Powder

Pas plus électrique que Powder, un adolescent blême, chauve et réservé. Un héros singulier pour un film qui ne l'est pas moins. Un film qui cherche le divin dans la matière plus que dans les Évangiles. À choisir entre Dieu et Einstein, Victor Salva, réalisateur de cette production *Disney*, opte pour le père de la théorie de la relativité.

40 - Le Cobaye 2 - Cyberspace

Une suite vaguement attendue et qui consternera les inconditionnels du premier **Cobaye**. Davantage d'oseille, d'effets spéciaux et de décors ne font pas une décente séquelle. Le cyberspace de ce **Cobaye 2** privé de Stephen King est en berne, coupable d'avoir voulu manger à tous les râteliers. Explications d'un flop qui n'a rien de virtuel.

44 - Mangarama

Plein de mangas animés encore. Très différents les uns des autres, tant par le contenu que par la qualité alternant le meilleur et le pire du pire. Une drôle de cohabitation aussi, où **Le Tombeau des Lucioles** côtoie **Monster City**, **Sailor Moon** et la science-fiction en mini-jupes, où les créatures de l'enfer croisent les robots-flics atteints de vague à l'âme.

50 - Questionnaire

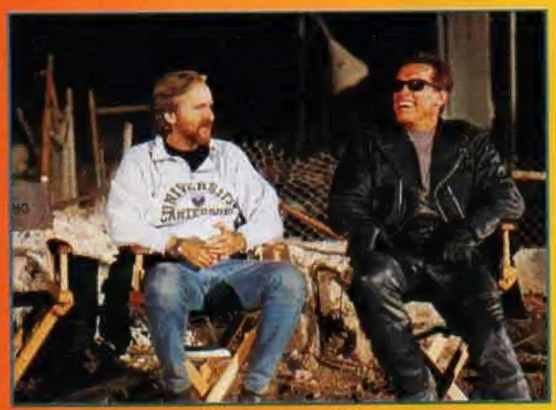
52 - Vidéo et Débats

58 - Tonton Mad Vs the Flying Jaquette

60 - Ze Mad Rubrik

62 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces



Terminator 2 3-D

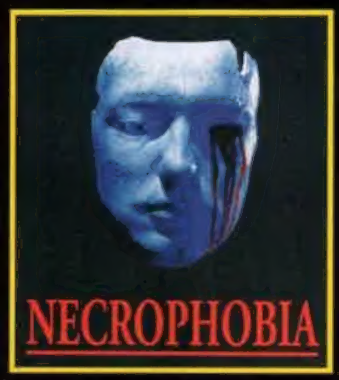
Un Vampire à Brooklyn

Heavenly Creatures

Le Cobaye II - Cyberspace

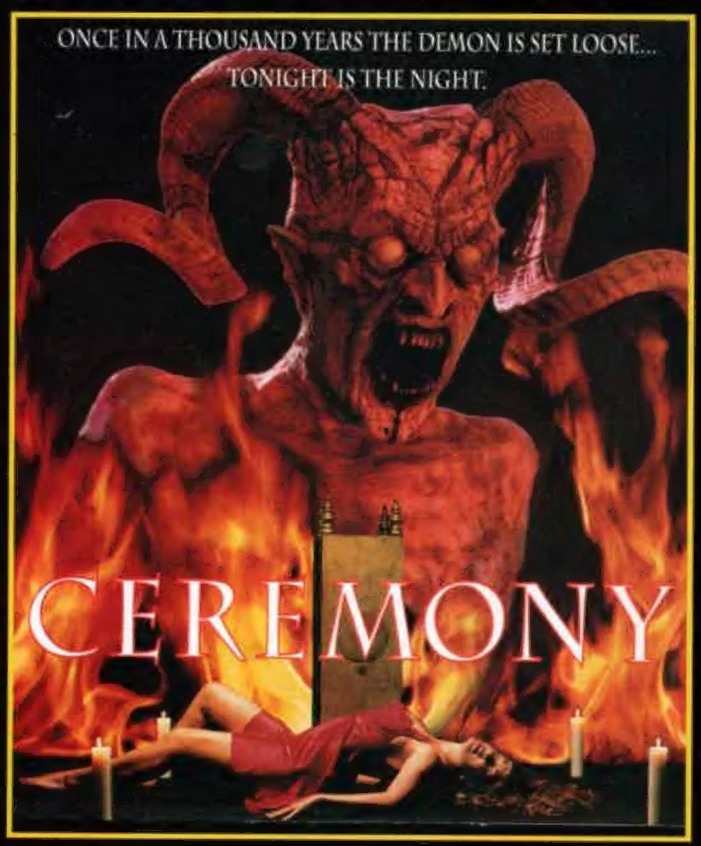
NOTULES LUNAIRES

■ Tandis que sort en vidéo une compilation de courts métrages fantastiques hollandais (**The Nether Horror Collection**), débarque des mêmes horizons bataves **Necrophobia** d'Edwin Visser et Frank Van Geloven. D'une durée d'une heure, **Necrophobia** met en scène Mark Embrechts et Colette, tout deux anéantis par la mort récente d'un proche. Pour se consoler de la mort de son amant, Colette fréquente le cabinet d'un psychiatre dont les méthodes thérapeutiques passent par un étrange rituel confrontant les vivants et les défunts. Ses séances réussissent si bien à la jeune femme qu'elle pète les plombs et se transforme en véritable machine à tuer. D'où des séquences gore particulièrement abominables, nettement plus réalistes et crades que celles qui ont cours dans le cinéma américain.



■ De la démonologie à foison dans **Ceremony** de Joe Castro, petit spécialiste des effets spéciaux sur **El Mariachi**, **Une Créature de Rêve** et **Fist of the North Star**. Entre **Prince des Ténèbre** et **La Secte** de Michele Soavi, **Ceremony** conte l'arrivée sur Terre d'un ange chassé du paradis. D'une faible femme, il fait son esclave avant que les autorités religieuses décident de prendre des mesures, à savoir éradiquer le Malin en l'enfermant dans un container en forme de confessionnal. 1400 ans plus tard, c'est-à-dire dans nos années 90, ça tombe bien, l'ange déchu s'échappe de sa prison. A Sylvia Brindisi de faire en sorte que le serviteur du Diable ne prenne pas son envol pour plonger le monde dans les ténèbres. Toute modeste production qu'elle soit, **Ceremony** bénéficie d'une gentille réputation et de maquillages très décents.

■ Un projet très ambitieux pour le modeste Mark Lester (**Class 84**, **Firestarter**) : **Omnivore** dont le budget se monte à 36 millions de dollars. Son atout majeur : les retrouvailles de Dan O'Bannon et Giger, respectivement co-scénariste et concepteur visuel d'**Alien**. Pas de belliqueux extraterrestres cependant dans **Omnivore**, mais de singuliers insectes préhistoriques fossilisés découverts par des archéologues. Ceux-ci ont la propriété d'adopter l'apparence de leurs victimes.



EDITORIAL

Si atteindre le numéro 100 témoigne d'un parcours enviable en soi, le n° 101 qui le suit de près (enfin, lorsque tout se passe bien) signifie quant à lui un nouveau challenge pour l'équipe. Nos diverses interventions sur les télés, radios et magazines, à l'occasion de ce précédent numéro anniversaire nous ont en effet permis de battre tous nos records de ventes en 24 années d'existence, records qui nous indiquent assez un renouvellement du lectorat et surtout une ouverture évidente sur un plus large public. De là, un danger nouveau dont les risques n'échapperont à personne. S'ouvrir au plus grand nombre au risque de frustrer nos lecteurs fidèles, ou bien conserver ce discret esprit de chapelle qui pourrait quelque part déconcerter les nouveaux arrivants.

La cellule de crise dressée en urgence à la rédaction aboutit aussitôt à des réactions tangibles et pesamment senties dont je vous livre ici les premiers résultats sur le vif : «*Oui, évidemment... c'est sûr, en effet... certes, mais néanmoins... eh bien, voilà*» !... Comme quoi, nous sommes sur le coup et la concurrence n'a plus qu'à bien se tenir. Puis, soudain, l'idée lumineuse traversa la pièce et nos esprits : proposer un nouveau questionnaire (voir en page 50) et vous faire ainsi participer à notre réflexion. Nous pouvions dès lors lever la séance et reprendre nos activités ordinaires, la revue était sauvée.

On plaisante, mais vous avez fait fort, n'empêche, et notre boîte aux lettres a bien failli ne jamais s'en remettre. Le bureau de poste «Paris 90», débordé, alla même jusqu'à prévoir un casier spécial *Mad Movies* pour la circonstance, et le sac de la préposée (charmante, par ailleurs, mais est-ce bien là le moment ?) se compartimenta le premier mois après la parution du numéro 100, de la façon suivante : moitié du sac pour le courrier de *Mad Movies*, et la seconde pour tous les autres habitants du quartier. On a beau dire, mais c'est grand l'égalité !

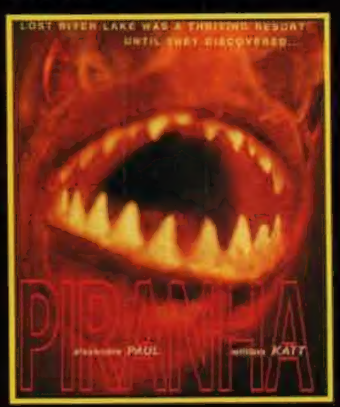
Félicitations diverses, courrier des lecteurs, propositions salaces (peu nombreuses, finalement), demandes de stages (incroyable, le nombre de gens qui veulent bosser à *Mad Movies*, dites donc, surtout si l'on songe à l'énergie déployée pour faire travailler ceux qui y sont déjà...), curriculum d'étudiants journalistes (restez chez vous, les gars, si l'écriture distractive s'apprenait dans les écoles, ça se saurait depuis longtemps...), petites annonces, abonnements, mandats-lettres en tout genre et de toute somme (j'aime la diversité), idées de dossiers inédits, rappel de facture EDF (tiens !), envoi de travaux personnels, annonces de manifestations diverses, commandes d'anciens numéros... Tout était propice à correspondance et le seul tri du courrier nous demandait chaque matin jusqu'à deux heures de travail intensif, ceci avant de le répartir sur divers postes et le traiter vite fait avant le lendemain, où un tas encore plus important que la veille nous attendait dès poltron-minet. Pas croyable ! Oui, poltron-minet, ça veut dire à la fraîche, mais la question n'est pas là.

Et puis, il y avait les pervers. Ceux qui écrivent pour ne rien dire et nous font évidemment gagner un temps précieux dans la mesure où nous n'avions rien à leur répondre. Ceux qui quémandent un renseignement vital sans penser à joindre leur adresse (encore du temps de gagné), ou sans joindre de timbre pour la réponse (là, ça dépend de notre humeur du moment). Ceux qui nous demandent l'adresse personnelle d'une vingtaine d'acteurs et actrices. Ceux qui aimeraient connaître la marche à suivre pour créer leur propre fanzine ou leur fan club, et voir si, des fois, *Mad Movies* n'aurait pas un peu d'argent à mettre dans l'aventure. Celui qui veut absolument le téléphone de James Cameron pour lui soumettre le scénario de **Terminator 3** (authentique). Ceux qui nous réclament la filmo détaillée de cinq ou six seconds couteaux, là, comme ça, pour un travail personnel (mais le travail c'est nous qui le ferions, évidemment, même si cela doit prendre plusieurs après-midi)... Et si possible complète, la filmo, ajoute assez couramment le solliciteur, toujours entreprenant. Ceux qui nous le font à l'intimidation : «*si vous parlez de notre fanzine, nous parlerons en bien de* Mad Movies (toujours authentique !)». Le vindicatif qui se la joue provoc' systémathique, voir si des fois cela ne lui ouvrirait pas les colonnes du courrier des lecteurs. Plein d'autres encore dont les desseins plus ou moins avoués consistent souvent à nous mobiliser le plus de temps possible.

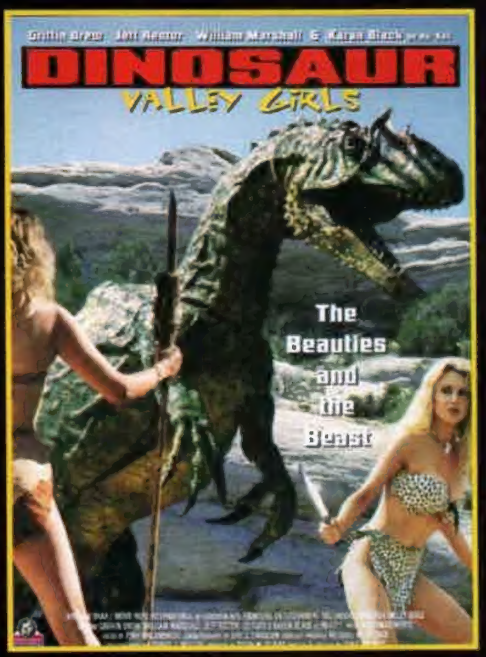
Malgré tout ça, chaque jour, il y a aussi une ou deux lettres simples, directes, authentiques : «Mad Movies *est important pour moi, merci d'exister et continuez encore longtemps*». En substance, quoi, parce que souvent c'est plus long. Des lettres qui ne nous demandent rien, qui ne nous achètent rien, qui ne renversent pas l'ordre des choses. Des lettres qui témoignent d'un attachement au magazine et justifient notre travail au-delà du banal négoce qui consiste à vous refiler pour 25 F un quelconque produit manufacturé. Et alors, du coup, on se sent un peu meilleur à chaque fois, avec l'impression de servir vraiment à quelque chose. Oui, c'est assez con, hein ? Mais rassurez-vous, après j'allume *RTL* et ça s'arrange tout de suite.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Roger Corman n'attend plus vingt ou trente ans pour donner le feu vert aux remakes de ses propres productions. Ainsi, il reprend très scrupuleusement l'argument du **Piranha** de Joe Dante (1978) pour un **Piranha 1996** signé Scott Levy (**Baby Face Nelson**, **Midnight Tease** et **La Créature**, déjà pour Corman). Avec Alexandra Paul et William Katt, le récit part d'un centre de recherches désaffecté de l'armée. Dans la piscine du site, deux tourtereaux piquent une tête (ils n'avaient pas dû lire le titre du film...) et de féroces petits poissons les taillent en pièces à la surprise générale. Là-dessus, l'oncle de la disparue envoie une détective en jupons mener l'enquête. Elle fait équipe avec un ermite-écrivain qui, par maladresse, ouvre une vanne de la base abandonnée. S'échappent bien sûr dans la rivière toute proche une horde de piranhas ne demandant qu'à festoyer allègrement. Braves petites bêtes ! Chacun l'aura deviné, ce remake n'est pas vraiment du calibre de l'original, surtout au niveau budget, où Roger Corman vise nettement au-dessous du premier film.



■ Danny Boyle (**Petits Meurtres entre Amis**) se désiste de la mise en scène d'**Alien Resurrection**, quatrième du nom, affirmant qu'il lui serait difficile, voire impossible, d'imprimer sa personnalité de cinéaste à un film budgété à 70 millions de dollars. Vent de panique chez *20th Century Fox* qui dresse aussitôt une liste des réalisateurs susceptibles de lui emboîter le pas. Ce sont notamment Philip Noyce, Anthony Weller (**Témoin Muet**) et, ô surprise, le modeste John Eyres, responsable de quelques séries B convenablement torchées comme **Monolyth**, **Shadowchaser 1**, **2** et **3**. Mais c'est le Français Jean-Pierre Jeunet (**Délicatessen**, **La Cité des Enfants Perdus**) qui emporte le droit de diriger Sigourney Weaver revenue d'entre les morts et Winona Ryder en androïde. Equipier de Jeunet, Marc Caro n'est curieusement pas de l'aventure.



■ Depuis une quarantaine d'années, Don Glut bricole ses films à lui dans son coin. Des **Spiderman**, **Captain America**, **Frankenstein** et **Dracula** tournés en 8 puis 16mn. On était sans nouvelles de cet artisan depuis quelques années. Fatigué du fantastique ? Pas du tout, puisque Don Glut remonte au créneau avec **Dinosaur Valley Girls**, un **Jurassic Park** qui n'a pas de dollars mais des cromagnonnes délicieusement balancées. Outre les adorables copines de Denise Ames, **Dinosaur Valley Girls** s'assure la participation de Ed Fury (gros bras dans les péplums italiens des sixties), William Marshall (Blacula en personne !) et l'incontournable Karen Black, abonnée au genre. C'est elle qui incarne Ro-Kell, reine d'une tribu de femmes des cavernes. A ses donzelles se frotte Tony Markham - le veinard ! - star de cinéma que les rêves récurrents et la visite d'un musée d'histoire naturelle transportent en ces temps immémoriaux. Sur place, il combat des monstres antédiluviens bien ringues, des brutes hirsutes et flirte avec la blonde Hea-Thor. Suspense insoutenable : retrouvera-t-il la précieuse icône magique qui le ramènera à son époque ? (*ne nous dis rien, on n'ira plus voir le film, après...*).

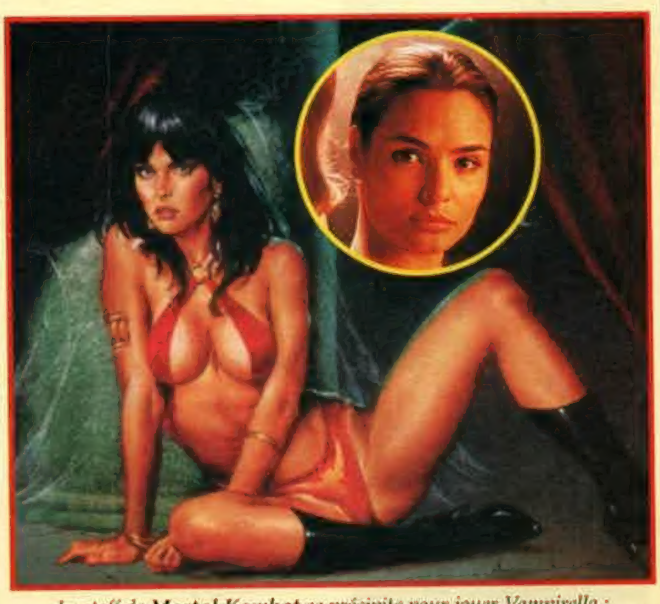
■ De la réalité virtuelle encore, mais féministe et loin du **Cobaye 2** cette fois. Dans **Virtual Encounters** de Cybil Richards, avec la scream queen Elizabeth Kaitan et quelques beautés pas farouches de chez *Penthouse*. Amy, employée dans une agence de publicité, s'adonne à un jeu d'arcade très particulier où elle libère tous ses fantasmes !

■ Pour un sympathique **Terreur Extraterrestre** (que d'aucuns considèrent comme le brouillon de **Predator**), Greydon Clark commet une cargaison de navets aussi retentissants que **Uninvited**, **Danse Macabre** et autre **Skinheads**. Dans **Cyborg Rage**, il place haut la barre. Il y est question, dans le futur, d'un virus qui décime une bonne partie de l'humanité. Les survivants sont désormais les esclaves d'une espèce nouvelle, mi-homme mi-machine. Jusqu'au jour où un couple donne naissance au premier enfant que la Terre ait connu depuis des lustres. Pas contents, les cyborgs enlèvent le lardon... Du Z tout craché, probablement à l'instar de **Star Games** du même Greydon Clark.

Produit pour la famille, **Star Games** promène le souverain d'une lointaine galaxie sur le plancher des vaches, à la recherche de son petit fils, le Prince, kidnappé par un sujet félon.

LES VAMPIRES DE L'ESPACE

Des années qu'on l'attendait à l'écran, la vampire la plus sexy de la bande dessinée. Créée par Forrest J. Ackerman, Archie Goodwin et Frank Frazetta en 1969, la **Vampirella** cinéma est un projet que traîne depuis une dizaine d'années le producteur-réalisateur Jim Wynorski après que la *Hammer* ait tenté de monter le film avec la comédienne Barbara Leigh, dont quelques séries Z genre **Maîtresse des Singes** mettent en valeur l'irréprochable plastique, peu avant de faire faillite. La tunique très échancrée de la sculpturale brune, Jim Wynorski envisage un moment de la confier à la scream queen Brinke Stevens. Trop âgée aujourd'hui, et un tantinet maigrichonne. Qui pourrait le mieux donner corps à Vampirella ? Entre Tia Carrere (la méchante de **True Lies**) et Talisa Soto, Jim Wynorski hésite. Il opte finalement pour la James Bond Girl de **Permis de Tuer** et la Princesse Kitana de **Mortal Kombat**, à qui il demande, détail important, de se remonter la poitrine. Sa rivale fut jugée "bien plate" par le réalisateur qui, un temps, était déterminé à engager Brigitte Nielsen, ceci contre l'avis des éventuels acquéreurs du projet. Le personnage expose effectivement un décolleté aussi permanent que profond. Pour les débuts cinématographiques de la craquante vampire, Jim Wynorski s'installe d'abord sur la planète Drackulon, où le perfide Vlad bafoue la loi en tuant pour s'alimenter de sang, alors que le précieux nectar coule partout à flot. Avide de vengeance après l'assassinat de son père, Vampirella se lance aux trousses du félon et de ses sbires, Traxx et les Demos. En cette année 2005, Vlad s'est installé sur terre. Il y constitue une si sérieuse menace que les autorités montent une brigade spécialisée dans la lutte contre les vampires extraterrestres. Vampirella s'associe avec cette police occulte et Adam Van Helsing pour réduire en cendres Vlad, bien à l'abri sous l'identité de Jami Blood, rock star influente... Ne reste plus qu'à espérer que Jim Wynorski penche plus du côté **Le Retour de la Créature du Marais** que des ineptes **Munchies** et autre **Body Chemistry** dont il se montre si prolixe.



*Le staff de **Mortal Kombat** se précipite pour jouer Vampirella : finalement Wynorski laisse Christophe Lambert et prend Talisa Soto (ouf !).*

A l'image de Greydon Clark, David DeCoteau compte parmi les ténors de la série Z américaine. Réalisateur de **Creepozoïd** et des **Créatures de l'Au-Delà** sous le pseudonyme d'Ellen Cabot, ce serviteur du kitsch façonne aujourd'hui son super-héros dans **Prey of the Jaguar** dont les interprètes se nomment Stacy Keach, Maxwell Caulfield, Linda Blair et Paul Bartel. Qui est ce Jaguar ? Un flic du nom de Derek Leigh que le programme de protection des témoins oblige à changer d'identité. Malheureusement pour lui et sa famille, le baron de la drogue, un certain Damien Bandera qu'il a envoyé derrière les barreaux, s'évade de sa prison et élimine sa femme enceinte et son fils. Leigh s'inspire du personnage imaginé par le gamin et se glisse dans la panoplie du Jaguar. Il apprend les arts martiaux, et doté d'un armement sophistiqué, l'apprenti Batman s'en va défier l'affreux Bandera (Anda !).

LE METEORE DE LA NUIT

L'action et l'énergie de **L'Arme Fatale**, la sensibilité de **Sauvez Willy**, voilà comment se présente **The Warrior of Waverly Street**, réalisé par Manny Coto (**Envoyé Spécial, Dr. Rictus**). Le guerrier du titre se nomme dans le civil Spencer Thomas (Joseph Mazzello, le gamin de **Jurassic Park**), un adolescent féru de bandes dessinées, malmené à l'école par le brutal Turbo. Une nuit, Spencer assiste au télescope à la chute d'un objet spatial dans un cimetière de voitures tout proche. Le météorite libère une armure douée de parole. Après négociations, le curieux apprend que cette étrange combinaison ne peut fonctionner pleinement sans un hôte. Il apprend également qu'elle a été confectionnée par une race extraterrestre, les Trelkins, pour combattre le BroodWarrior, une créature infernale à la solde d'une espèce belliqueuse, prête à mettre l'univers à sa botte. Evidemment, le BroodWarrior survient pour anéantir l'armure cybernétique dans laquelle Spencer s'enferme pour le combattre. Des monstres issus des Studios Burman (**Waterworld**, **Cliffhanger** et **Body Snatchers** dernièrement), des effets spéciaux animatroniques de Doug Beswick (**Terminator**, **Beetlejuice**)... **The Warrior of Waverly Street** mise gros sur le spectacle pur. Quelque 10 millions de dollars dépensés par la firme *Trimark*, productrice du **Retour des Morts-Vivants III**, de la série **Leprechaun** (à laquelle il faut désormais ajouter un **Leprechaun III : Lost in Space**... ça y est, on l'a enfin perdu !) et d'une flopée de séries B fantastiques. En cas d'échec, **The Warrior of Waverly Street**, évident démarquage gentillet du **Guyver** nippon, pourrait la ruiner. Mais l'accès à la respectabilité des grands n'a pas de prix...

Les créatures plutôt spatiales de ***The Warrior of Waverly Street***...

FLASHES

Le quatrième **Indiana Jones**, **Indiana Jones and the Lost Continent**, attend que son scénario, par Jeffrey Boam (**Indiana Jones et la Dernière Croisade**) reçoive l'approbation de Steven Spielberg, George Lucas et Harrison Ford.

Co-scénariste de **Pulp Fiction** et initiateur du destroy **Killing Zoé**, Roger Avery travaille actuellement à l'adaptation cinéma de la bande dessinée mythique de Stan Lee, *Le Surfeur d'Argent*. Il collabore également à l'écriture de **20.000 Lieues sous les Mers**, deuxième long métrage de Christophe Gans (**Crying Freeman**).

Kathryn Bigelow (**Strange Days** dernièrement) retrouve Eric Red, scénariste d'**Aux Frontières de l'Aube**, pour **Thor**, un thriller horrifique intimiste avec Mariel Hemingway.

Après **Fortress** et **Wedlock**, un nouveau prototype de prison futuriste pour Carl Schenkel (**Out of Order**, **Face à Face**) dans **Inferno City**, où un flic accusé de meurtre purge une longue peine dans un pénitencier aménagé selon le modèle de *L'Enfer* de Dante !

Croulant sous les projets, Joe Dante vient de signer en vue des **Jetsons**, version space-opera des **Pierrafeu**, une production Ted Turner.

Stanley Kubrick aurait jeté son dévolu sur un roman d'Arthur C. Clarke, écrivain dont il s'est déjà inspiré pour **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Il s'agit des *Enfants d'Icare*, alias *Childhood's End*, où la race humaine atteint une connaissance cosmique dispensée par des extraterrestres qui se révéleront sataniques.

Jeremiah Chechik (**Diabolique**) dirigera Nicole Kidman en Emma Peel et Ralph Fiennes en John Steed (après que Mel Gibson, Charles Dance et Timothy Dalton aient été pressentis) dans la version cinéma de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** dont le réalisateur promet du psychédélique très sixties, ainsi qu'une radicale relecture des personnages.

Paul Verhoeven retrouve le vilain de **Total Recall**, Michael Ironside. Il dirige le commando anti-aliens de **Starship Trooper**.

De la SF encore pour Christophe Lambert dans **Nirvana** de Gabriele Salvatores. Un quasi remake de **Programmé pour Tuer** puisqu'il y est question d'un programmateur de jeux vidéo qui assiste à l'évasion de la réalité virtuelle du méchant synthétique dont il est le créateur.

Brian Yuzna écrit en ce moment un **Re-Animator IV** situé dans un pénitencier où Herbert West incarcéré poursuit ses expériences en transférant l'âme d'un condamné à mort dans le corps de la fille du directeur de la prison. Brian Yuzna réalisera sous peu le pilote de la série télé ***Conan the Adventurer*** et, sous réserve, une nouvelle version de **La Momie**.

David **Seven** Fincher attaque la préparation de **The Game** où un milliardaire (Michael Douglas) fait appel à une mystérieuse organisation pour lui pimenter l'existence, laquelle se transforme en remake du **Prix du Danger**. Jodie Foster fait également partie de la distribution.

Lassé du film d'action, Sylvester Stallone s'intéresse à des sujets plus intimistes et se remet à la rédaction d'un vieux projet, une biographie d'Edgar Poe qu'il mettra en images, laissant la vedette à un comédien mieux adapté à l'écrivain maudit.

Steven Soderbergh (**Sexe, Mensonges et Vidéo**) au scénario, Henry Selick (**L'Etrange Noël de Monsieur Jack**) à la mise en scène, voici l'équipe de **Toots** d'après un classique de la littérature enfantine, où l'imaginaire d'une fillette génère un monde féérique, peuplé de gnomes, de créatures merveilleuses et d'un démon répondant au nom de Jack Frost. Le film intègre animation et prises de vues réelles.

Johnny Mnemonic ne l'a pas dégoûté de la science-fiction puisque Keanu Reeves sera prochainement la vedette d'un **Soldier** signé Paul Anderson, dans lequel il défendra, sur une autre planète, des colons contre des indigènes peu accommodants.

Pixar, la compagnie à l'origine de **Toy Story**, produit son deuxième long métrage entièrement en images de synthèse. Il s'agit de **Bugs**, une histoire de sauterelles !

Changement radical de cap pour le réalisateur Michael Radford (le très beau **Facteur** actuellement à l'affiche) avec **Elixir**, l'histoire d'un alchimiste en quête du secret de l'immortalité.

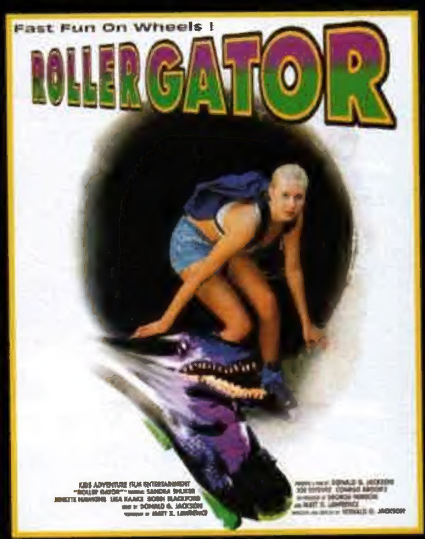
Inactif depuis **La Part des Ténèbres**, George Romero reprend du service à l'occasion de **Carnival of Souls** produit par Wes Craven. Il s'agit du remake du cultissime classique réalisé en 1962 par Herk Harvey, où, après un accident de la route, deux tourtereaux s'aperçoivent tardivement qu'ils sont désormais des morts-vivants !

Puisque le **Godzilla** hollywoodien tarde à voir le jour, des petits malins le précèdent. Ce sont les producteurs Sally Clarke, Kirk Edward Hansen et le réalisateur Aaron Osborne, responsables de **Zarkorr ! The Invader** (ça c'est du titre !), une série B directement calquée sur les grands monstres japonais et sur le **Gorgo** britannique. La grande attraction consiste donc à mettre un comédien dans la combinaison caoutchouteuse d'un monstre titanesque, Zarkorr (200 mètres de haut, trois cents tonnes sur la balance), lequel piétine allègrement des maquettes, reçoit des projectiles minuscules et terrorise des foules réduites à une bande de figurants cadrés serré. Dans quel but ? (*Figurer dans le tome 3 des Craignos Monsters, sûrement...*). Le monstre obéit aux ordres d'extraterrestres supérieurement intelligents et bien décidés à conquérir la Terre. Seul un jeune scientifique paraît en mesure de le stopper, guidé par le Protor, un hologramme sous forme de lilliputienne (une allusion à **Mothra contre Godzilla** ?). A lui de trouver un défaut dans la cuirasse du gigantesque envahisseur auquel succèdera bientôt **Kraa ! The Sea Monster** commis par les mêmes olibrius ! Encore un gros succès à prévoir...

Zarkorr, une énergie venue d'ailleurs !

Inlassablement, Donald G. Jackson se fait plaisir en tournant des séries Z disjonctées, souvent avec la complicité du maquilleur-coproducteur Mark Williams et la grande, par la taille, Julie Strain, ex-modèle pour *Penthouse*. De leur collaboration naissent ainsi **Wheelzone Rangers** et **Road Toad**, respectivement séquelle camouflée des séries **Rollerblade Warriors** et de la saga **Frogtown**. Le premier se déroule en 2045, après qu'un conflit nucléaire ait dévasté la planète. S'y forme un commando de trois donzelles sur rollers, lesquelles contrarient les ambitions conquérantes de la vilaine Lucrecia à la tête d'une armée de guerriers mutants. Des mutants aussi dans **Road Toad**, également situé dans un futur post-apocalyptique. Son héros : un batracien humanoïde dont dépend le sort de l'humanité survivante. A lui et à sa partenaire de ramener d'un territoire infecté de monstrueux barbares l'antidote qui permettra de vaincre un virus particulièrement nocif. Et puis, pour les familles, Donald G. Jackson mijote le pas triste **RollerGator**. Il y est question d'un bébé alligator, as de la planche à roulettes, que convoite un forain. Celui-ci demande à une femme-ninja sur skateboard de lui ramener l'animal protégé par deux minettes et un fermier du bayou. Une bien belle histoire, peut-être un peu surréaliste, mais comme on aimerait en voir plus souvent à l'écran !

San HELVING



L'ETRANGE VOYAGE DE MONSIEUR JAMES

En France, le romancier britannique Road Dahl bénéficie d'une faible notoriété, même si certains de ses contes ont fait l'objet d'adaptations cimatographiques. Ce sont notamment **Chitty Chitty Bang Bang**, **Willy Wonka au Pays Enchanté**, **Les Sorcières** par Nicolas Roeg et, prochainement, **Mathilda** de Danny de Vito. Confortés par le succès foudroyant de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, Tim Burton et Henry Selick plongent dans son univers simultanément féerique, surréaliste et cauchemardesque pour porter à l'écran l'un de ses fleurons littéraires, "*James and the Giant Peach*" publié en 1961. Toujours sous la bannière *Walt Disney*, le film met en scène James, un gamin de neuf ans élevé par ses mégères de tantes après la mort de son père, ex-pilote de la Royal Air Force. Rêvant sans cesse, il parle aux insectes qu'abrite une pêche. Il y a là un ver indolent, une sauterelle paternelle, la mystérieuse araignée Miss Spider (inspirée par la Diana Rigg de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, et qui parle avec la voix de Susan Sarandon), un impétueux mille-pattes façon Popeye, une maternelle coccinelle.
Locataire à son tour de l'énorme fruit, tour à tour bateau et mongolfière, James part pour New York, la destination de ses rêves. Chemin faisant, lui et ses compères rencontrent un nuage en forme de rhinocéros, des pirates esquimaux, et les tantes du gosse encore plus menaçantes que sous leur forme originelle...
Une odyssée fantastique tournée en animation image par image et qui débute en live, une occasion de revoir Joanna "Purdey" Lumley, dans un rôle de tatie acariâtre héritée de sa prestation dans la série **Absolutely Fabulous**.

James and the Giant Peach,
Monsieur James au pays de la pêche miraculeuse...

ARGENTO, PÈRE ET FILLE

Tous les deux ans, Dario Argento ajoute un titre à sa filmographie. Le cinéaste de **Suspiria** et **Inferno** retrouve sa fille Asia (remplaçante de Bridget Fonda envisagée au départ), héroïne de **Trauma**, pour **The Stendhal Syndrome**, un thriller qui navigue entre paranormal et suspense à la Hitchcock. Asia Argento personnifie Anna Manni, une frêle femme-flic sujette à de singulières hallucinations. Dans un musée, les toiles prennent vie, émettent des sons, l'aspirent en leur sein... Un malheur n'arrivant jamais seul, un tueur en série la harcèle, la poursuit jusque dans sa ville natale, la séquestre, la viole à plusieurs reprises. Anna Manni prend une sérieuse revanche en le cognant copieusement avant de le pousser dans un cours d'eau. Alfredo Grossi est-il vraiment mort ? C'est la question que se pose la police après que plusieurs assassinats interviennent dans l'entourage d'Anna. Anna qui change psychologiquement et physiquement. Elle affiche une grande agressivité, porte lunettes noires et perruque blonde et se montre si douce avec un Français, restorateur d'œuvres d'art... Points d'orgue de ce giallo fantastique : Asia Argento dans une séance de body painting intégral, une balle qui traverse un visage en caméra subjective et, bien sûr, des meurtres saignants dans la tradition du genre.
Producteur, Dario Argento tient les rênes de **Wax Mask** que devait réaliser Lucio Fulci avant que celui-ci ne disparaisse des suites d'une crise cardiaque quelques jours avant le début du tournage. Du coup, c'est le maquilleur Sergio Stivaletti qui le remplace sur le plateau de ce remake de **L'Homme au Masque de Cire** interprété par Robert Hossein.
Dario Argento envisage également la production d'une série de téléfilms, ***Six Crimes, Six Cities***, un titre très en rapport avec son goût pour les architectures typées et les meurtres mystérieux.

*Asia Argento dans **The Stendhal Syndrome**. Une dévotion filiale qui respecte les liens du sang...*

THE ADDICTION

Après son passage raté chez les grands studios (**Body Snatchers**), Ferrara revient, par dépit sans doute, à ses premières amours, le cinéma underground. Une fois encore, le réalisateur de **Bad Lieutenant** nous plonge dans l'enfer de New York, ses recoins sombres et sordides, sa faune, ses problèmes sociaux. Ce côté sombre de la ville, Ferrara le connaît par cœur et nous l'a déjà fait explorer à plusieurs reprises : **New York Deux Heures du Matin, King of New York, Bad Lieutenant**, des films où les méchants par nature n'existent pas, où le Mal est traité comme un problème social. Avec **The Addiction**, Ferrara et surtout son scénariste Nicholas St. John approfondissent la question : fait-on le Mal parce que l'on est mauvais ou est-on mauvais parce que l'on fait le Mal ? Pour illustrer cette question philosophique, Ferrara entrecoupe son film de photos de camps de concentration, mêlées au thème du vampirisme, traité comme une dépendance ; on est bien loin des films de la *Hammer*. Le vampire selon St. John a bien plus l'apparence d'un drogué sans sa dose qu'un Don Juan aux canines acérées.

Kathleen, qui prépare une thèse de philosophie, est mordue un soir par une vampire. À travers ce fil conducteur, les deux compères construisent une histoire qui pourrait être résumée comme la dégradation du corps et de l'âme. Dégradation orchestrée par la dépendance (pour le corps) et la contamination (pour l'âme). On le comprend rapidement, malgré les apparences, **The Addiction** n'est pas un film de vampires : la drogue, le sida, et par extension le Mal, sont les principales préoccupations des deux hommes. Ferrara serait-il sur le chemin de la rédemption, tel le personnage principal de **Bad Lieutenant** ? Car si l'on en croit sa réalisation, Abel n'en est plus à fumer des joints mais plutôt, tel Al Pacino dans **Scarface**, à sniffer des montagnes de coke. L'accent est donc mis sur les méfaits de la drogue dure, à travers des images où le corps est progressivement détruit par la consommation abusive et la dépendance qui s'ensuit, et où l'âme est pervertie par le risque de contamination.

Ainsi, la douce Kathleen, d'étudiante sans reproche, se transforme peu à peu en femme fatale prédatrice, rongée par un besoin incontrôlable. Encore innocente, elle extrait le sang et se l'injecte à la manière d'un drogué, par seringue interposée. Dur d'être un vampire, d'être dépendant d'une substance, quelle qu'elle soit. Jusqu'à ce qu'elle rencontre un «vétéran», un vampire expérimenté, sous les traits de Christopher Walken, qui la pompe sans scrupules. Le Mal à l'état pur fait alors surface et éclate lors d'un final orgiesque bien plus proche de **Zombie** que de **Nosferatu**, où tous les invités d'une soirée seront mordus et contaminés par les guest vampires. Une explosion qui n'apportera pas de réponse franche à la question posée. Kathleen est-elle mauvaise parce qu'elle répand le Mal ou le Mal refait-il surface parce qu'elle était dans le fond mauvaise ? En bons philosophes, ni St. John, ni Ferrara ne donnent une réponse. À vous de vous prendre la tête et de faire la part des choses. Ne reste plus qu'à se laisser porter par un scénario captivant, une réalisation pas toujours à la hauteur, mais au noir et blanc soigné, une musique rap du plus bel effet, et des guest-stars bien venues (Christopher Walken, Fredro du groupe Onyx et Redrum de Flatliners - thanx au producteur Rick Rubin). Si **The Addiction** pourrait être un pas de plus vers la décadence de Ferrara, c'est aussi son retour vers ce cinéma indépendant et underground qui en a fait un réalisateur extraordinaire, et pour lequel il signe un nouveau chef-d'œuvre.

Damien GRANGER

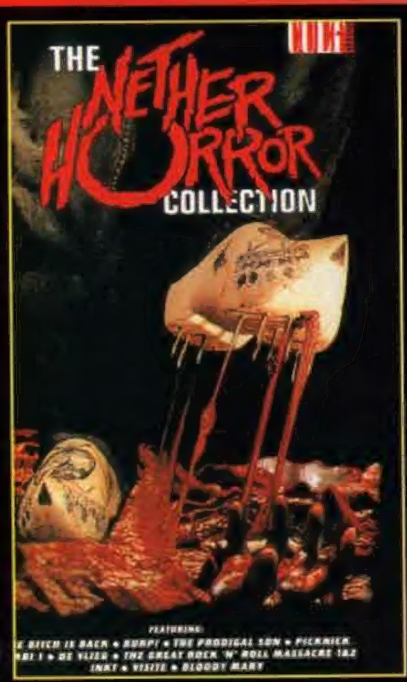
USA. 1995. Réal.: Abel Ferrara. Scén. Nicholas St John. Dir. phot.: Ken Kelsch. Mus. Joe Delia. Prod.: Dennis Hahn. Int.: Paul Calderon, Kathryn Erbe, Edie Falco, Michael Imperioli, Anabella Sciorra, Christopher Walken... Dur. 1 h 22. Dist. Action Gitanes. Sorti le 10 avril 1996.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

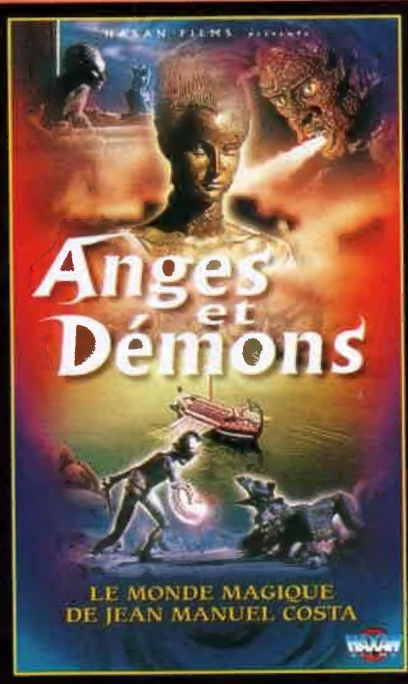
D.A. : Didier Allouch. J.C.: Julien Carbon.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	JC	VG	JPP	MT
L'Armée des 12 Singes	6	2	6	5	5
Babe	5	6	6		6
Careful					5
Le Cobaye 2 - Cyberspace					
Dracula : Mort et Heureux de l'Être			1	3	3
From Dusk till Dawn	4				
Heavenly Creatures	6		6	5	6
Jumanji	2	1	2		4
Mary Reilly	2		1		4
Les Nouvelles Aventures de Wallace et Gromit			5		5
Powder	1				
The Addiction	3		2		
Toy Story	4	3			
Un Vampire à Brooklyn	2				



THE NETHER HORROR COLLECTION :

Le meilleur de la production fantastique hollandaise.
10 courts et moyens métrages regroupés dans une K7 de 130 minutes.
Du gore, de l'humour noir, des zombis, une poupée gonflable meurtrière, un skinhead, une mouche invincible, une famille très bizarre, du rock'n'roll...
Une compilation trash, dérangeante et percutante.
Avec : THE BITCH IS BACK, THE PRODIGAL SON (un petit chef-d'œuvre digne d'un David Lynch), PICKNICK (un des premiers films de Dick Maas), ZOMBI 1 (un hommage à Romero et Fulci), BLOODY MARY, BURP...



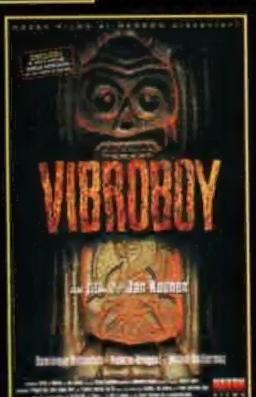
HAXAN FILMS
PRÉSENTE

ANGES ET DÉMONS :

ANGES ET DÉMONS regroupe les 5 films de Jean-Manuel Costa, un des plus grands spécialistes de l'animation française. Acclamés et primés à travers le monde, ils vont faire le bonheur des fans de Ray Harryhausen, «Puppetoon» et de Wallace et Gromit.
Au programme :
LA TENDRESSE DU MAUDIT, LE VOYAGE D'ORPHÉE, UN AMOUR D'HOFFMANN, LA BALLERINE ET LE RAMONEUR, HISTOIRE DE PAPIER.

J'arrive en Juillet !

EXORSISTER



* interdit aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

❑ NETHER HORROR - 149 F * ❑ ANGES ET DÉMONS - 129 F ❑ LE MONDE FLOTTANT - 149 F *
❑ GÉNÉRATION Z - 149 F ** ❑ HARDCORE - 149 F ** ❑ NEKROMANTIK - 149 F *
❑ LE ROI DES MORTS - 149 F * ❑ HARDCORE 2 - 149 F ** ❑ NEKROMANTIK 2 - 149 F *
❑ PUPPETOON - 149 F * ❑ VIBROBOY - 129 F ❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 149 F *
❑ LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES - 129 F * ❑ LA 1ère FOLIE DE WOODY ALLEN - 149 F * ❑ BLOODLUST - 149 F **

● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise

Ci-joint mon règlement de _____ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

effets spéciaux

3 semaines de stage intensif

DU 3 AU 21 JUIN
ET
DU 9 AU 27 SEPTEMBRE 1996

Transformation du corps humain :
la prothèse latex
le masque à pièces

Reproduction de corps factice :
cire et élastomère

Création d'êtres imaginaires

information - réservation

Sophie Lecomte

30, RUE D'ITALIE - 13100 AIX-EN-PROVENCE

42 27 78 12

BOX-OFFICE

Les temps sont durs pour Dracula. Et pour Mel Brooks, loin de renouer avec le public très abondant de **Frankenstein Junior**. Adroitement lancé, son **Dracula : Mort et Heureux de l'Être** peine à atteindre les 80.000 mordus, en deux semaines, sur Paris/Périphérie. Paradoxalement, les pitreries de Leslie Nielsen marchent fort en province puisque le film vampirise un peu plus de 300.000 spectateurs. Des chiffres à faire fantasmer les pompeurs de sang et d'air de **The Addiction** qui, dans la capitale et sur trois écrans, lâchera prise à un peu moins de 10.000 morts-vivants philosophes et raseurs.

Dans un registre plus austère, Dr. Jekyll & Mr. Hyde, même incarnés par John Malkovich, ne font guère d'adepte. Seulement 61.000 consommateurs de la potion magique pour **Mary Reilly**, sur deux semaines d'exploitation. En France et partout ailleurs, Stephen Frears s'était habitué à des scores plus convenables. Aux États-Unis par exemple, **Mary Reilly** compte parmi les grands flops du premier semestre : seulement 15 millions US de recettes pour un budget qui dépasse légèrement les quarante. Pas rentable du tout cette affaire. Plus juteuses sont les consommations du **Titty Twister, Un Petit Coin de Paradis** (le titre français à la con de **From Dusk till Dawn**), qui ramasse quelque 27 patates US en fin de carrière. Le maximum que l'on puisse attendre d'un film d'horreur tout de même très saignant, malgré l'apport commercial considérable du nom de Quentin Tarantino. Toujours chez *Miramax/Dimension*, on n'est pas mécontent des 10 millions d'un **Hellraiser IV** signé Allan Smithee (en fait Joe Chapelle et Kevin Yagher) et des 15 de **The Prophecy** (ex-**God's Army**) avec Christopher Walken avec le rôle de l'archange Gabriel. Des chiffres somme toute modestes mais qui attestent de la fidélité du public spécialisé, visé en priorité, et de budgets économiques. Un public qui a massivement boudé le très nul **Cobaye II** qui n'atteint pas les 4 millions de dollars de recettes. Un film proverbial dans un sens, puisque désormais, les chroniqueur du box-office pourront titrer «pauvre comme Jobe» en souvenir de ce fleuron de la science-fiction cybernétique.

En France, **Toy Story** caracole autour des 450.000 cybertoons en un mois sur l'ensemble du territoire ; **Wallace et Gromit** piaffe à un peu plus de 200.000 laveurs de carreaux en trois semaines. Plus que décents les chiffres de **Crying Freeman**, le manga live de Christophe Gans. En deux semaines d'exploitation sur Paris, il rassemble un peu plus de 100.000 tueurs romantiques. Appréciable. Sur les cimes, **Seven** toise **Le Bonheur est dans le Pré** et autre **Trois Frères**. Plus d'un million de John Doe sur Paris, bientôt cinq millions pour toute la France. Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe ! Chez l'Oncle Sam, il finit sa carrière à 100 millions de dollars tout rond.

Excellent, mais à un degré moindre, le bilan commercial de **L'Armée des 12 Singes**, avec légèrement plus de 500.000 malades à Paris/Périphérie. Le chef-d'œuvre de Terry Gilliam en est actuellement à quelque 120 millions de dollars à travers le monde. Pourtant, avec un film aussi sombre, ce n'était pas gagné d'avance...

Tous aux manifs !

■ Le vendredi 31 mai à minuit se tiendra, au cinéma Racine Odéon, 6 rue de l'École de Médecine, 75006 Paris, «La Nuit Spéciale Drag-Queen, Travesti et Transformiste», avec trois fleurons : **Glen or Glenda** de Ed Wood, **Lust in the Dust** de Paul Bartel avec Divine, et **Rocky Horror Picture Show**. Pas la peine de se déguiser en drag queen pour essayer de rentrer gratos, c'est 80 F la nuit pour les trois sexes ! Infos : 46 33 43 71.

■ À la cinémathèque République, les double-programme BIS continuent d'attirer les foules. Tant mieux. À venir : le 31 mai, «Jesus Franco 4» avec **Les Inassouvies** et **3 Filles Nues dans l'Île de Robinson** ; le 14 juin, «Programme Surprise» avec... surprise ! ; le 28 juin, «Perles Rares» avec **Johnny le Batard** (Armando Crispino, 1967) et **Blindman, le Justicier Aveugle** (Ferdinando Baldi, 1971). Et le samedi 22 juin de 23 h à l'aube (mais au Palais de Chaillot cette fois), «La Nuit de tous les Vices» ou quand la série Z rencontre le cinéma X, avec des extraits, bandes annonces, courts et longs métrages. 80 F pour une flopée de vices : pas cher !

■ Devenez auteur de la célèbre collection «Présence» chez Denoël. Le Prix du Roman «Fantastique ou de Science-Fiction» révèle chaque année un nouvel auteur en assurant la publication de son manuscrit.Pour concourir, le règlement doit être demandé à : Le Public Système, 36 rue Pierret, 92200 Neuilly sur Seine. Date limite de remise des manuscrits : 27 septembre 1996. Attention, aucun manuscrit ne doit être envoyé sans demande préalable du règlement. Tous à vos plumes !

ALWAYS SCARCE

Surtout par abonnement !
(1 an - 4 numéros) : 160 F

Au sommaire de Scarce 46 :

Dossier Valiant (1/2),
Hellstorm,
interview Jim Shooter,
Charles Burns, Grendel,
dossier Fantastic Four (2/2),
et les rubriques habituelles
60F port compris

Association Saga,
3, Square Edouard Moreau,
91000 EVRY

VIDEO A LA VENTE

RUSS MEYER,
Pour les amoureux de gros seins !
- VIXENS 99 F*
- MEGAVIXENS 99 F*
- SUPERVIXENS 99F*
- MEGAVIXENS 99F*
- MONDOTOPLESS 99F*

LES 5 CASSETTES DE
RUSS MEYER
480 F FRAIS DE PORT COMPRIS
*-int. aux mineurs

99 F LA K7

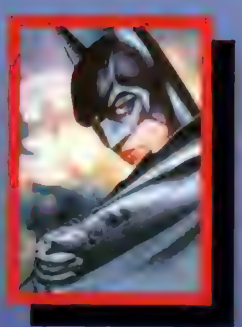
Bon à découper ou à recopier et à envoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de la société :
SYLPHE. 4 rue Pradier 75019 Paris - Je commande les articles suivants :

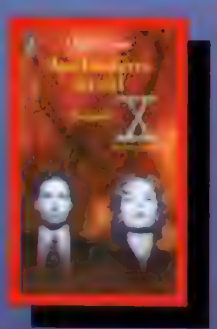
Total Frs + 15 Frs de frais de port par cassette
TOTAL DE LA COMANDE **FRS**
NOM :
ADRESSE :

JE CERTIFIE ÊTRE MAJEUR
SIGNATURE :

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !





Soyez parmi les 300 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **AUX FRONTIÈRES DU RÉEL - DOSSIER 3**, regroupant les épisodes **DUANE BARRY 1 & 2** et **COMA**, ou la K7 de **BATMAN FOREVER**, troisième opus agité et très disco des aventures du Caped Crusader, ou une affiche 120 x 160 de **CRYING FREEMAN**, ou encore plein de collectors **X-FILES** : poster 90 x 60, t-shirt, casquette, roman «AUX FRONTIÈRES DU RÉEL - TORNADE» (chez *J'ai Lu*), ou le CD «THE X-FILES».

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, la bande originale en CD de **CRYING FREEMAN**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* manquant à votre collection (mais avec tous les cadeaux ci-dessus, ça nous décevrait vachement de votre part).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

Arnold Schwarzenegger, en relief dans une aventure inédite !

TERMINATOR 2 3-D

James Cameron et Arnold Schwarzenegger auraient-ils tourné un TERMINATOR 3 dans la clandestinité la plus totale ? D'une certaine façon oui, car, toute attraction qu'il soit, ce TERMINATOR 2 en relief prolonge directement le précédent en entraînant le cyborg et le prochain leader de la résistance humaine dans le futur. Un voyage dans le temps pour un spectacle de douze minutes. Douze minutes partagées entre un écran géant et une salle soumise, ou presque, aux mêmes intempéries que les héros. De la technologie de pointe, des effets spéciaux ultra sophistiqués, des comédiens sur scène, des odeurs et des températures variables, des secousses... Un spectacle à la mesure du nouveau millénaire exclusivement visible, pour l'instant du moins, à Orlando en Floride !

Sept ans entre **Terminator** et **Terminator 2**. Combien entre **Terminator 2** et **Terminator 3** ? Difficile de répondre précisément à cette brûlante question. *«Nous aurions pu entrer en pré-production depuis un moment déjà, mais* Carolco, *la société de production qui détient les droits de T3, n'avait plus les reins assez solides pour soutenir le projet au moment où je pouvais le lancer».* James Cameron dit vrai. Plus question pour *Carolco*, actuellement en liquidation, d'investir des fortunes dans un **T3** forcément dépensier, surtout après les flops de **L'Île aux Pirates** et de **Showgirls**. Si *Carolco* n'a plus un dollar en banque, *Universal* nage par contre dans les billets verts. Des dollars que la célèbre firme hollywoodienne n'investit pas exclusivement dans le Septième Art. Il y a *Universal TV*, *Universal Vidéo*, une flopée de labels encore. Et Universal City en Floride, gigantesque parc où les grands succès du studio perdurent à travers des attractions aussi spectaculaires que «Retour vers le Futur» où les touristes, embarqués par grappes de six dans la DeLorean du Professeur Brown, véhicule monté sur un bras mécanique, visitent passé et avenir sur un écran hémisphérique. **Les Dents de la Mer**, **King Kong**, **Backdraft**, **SOS Fantômes** et **E.T.** inspirent également des attractions variablement impressionnantes. La plus attendue de toutes : «Jurassic Park» dont le budget plafonne à 100 millions de dollars.

«Les gens d'Universal City nous ont contactés à Lightstorm, *dans le but de faire du Terminator une attraction à usage des touristes. Au départ, l'initiative m'a paru pour le moins suspecte. Pas question que le cyborg devienne un simple produit dérivé, un robot risible de fête foraine. Pas question de le vulgariser».* James Cameron répond par un niet catégorique à la proposition d'Universal City et de Gary Goddard (réalisateur des **Maîtres de l'Univers** reconverti dans les parcs d'attraction). Soucieux de préserver l'intégrité de son Terminator, de lui épargner l'étiquetage «automate de foire», le cinéaste refuse l'offre tandis que l'un de ses plus proches lieutenants gamberge dans son coin, intéressé. Son intérêt lui vaut d'ailleurs de partager avec James Cameron, mobilisé par le naufrage de **Titanic**, la mise en scène de **Terminator 2 3-D**. Une petite part de la réalisation va également à Stan Winston, co-fondateur de *Digital Domain*. Ses T-70, des cyborgs à l'état de robustes armatures au nombre de six, le maquilleur deux fois lauréat de l'Oscar les dirige le temps de quelques images. Des images extrêmement onéreuses car, dans sa globalité, **Terminator 2 3-D** revient à 60 millions de dollars. Un tournage nocturne de deux semaines dans le désert de Mojave, sur le site de Kaiser Eagle Mountain (une mine de fer désaffectée), plus de 100 voitures et camions pour donner l'illusion d'un Los Angeles dévasté, une équipe composée d'une centaine de personnes... À la seconde, **Terminator 2 3-D** décroche, loin devant **Waterworld**, l'Oscar du film le plus cher de toute l'histoire du cinéma. Car, selon les termes de James Cameron, c'est bien de cinéma dont on parle.

T-1000 (Robert Patrick), toujours motard à pinces rétractables !

Responsable de *Digital Domain*, qui est à James Cameron ce que *Industrial Light and Magic* est à George Lucas, John Bruno participe étroitement à la confection des effets spéciaux de **Terminator 2**, **Abyss** et **True Lies**. *«C'est lui qui a pensé à tourner un court métrage en relief prolongeant le scénario de* **Terminator** *et permettant également une véritable intéractivité avec des éléments extérieurs, des comédiens sur une scène».* L'idée plaît à James Cameron dont les cellules grises se mettent en branle. Du rejet pur et simple, il évolue à des sentiments meilleurs. *«Bon, c'est vrai, on m'a vaguement présenté le projet en ces termes : «Prenons un grand bonhomme, collons lui un maquillage de cyborg et demandons lui de tirailler dans tous les sens. Il ferait un fantastique Terminator !». De ça, je n'en voulais pas. Tant qu'à tourner un autre* **Terminator**, *autant le faire pour de vrai. Évitons les vagues sosies et engageons Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton, Edward Furlong et Robert Patrick. Et virons tout ce cirque !».* L'imaginaire de James Cameron ne court plus, elle galope. Car dans ce **Terminator** bis pour Universal City, il perçoit désormais matière à un mini-film qui fasse le trait d'union entre **Terminator 2** et un possible **Terminator 3**. Le show commandité prend une toute autre direction. *«Oui, pour moi, ce* **Terminator** *constitue un réel troisième segment à la saga, à la différence que vous ne pourrez pas le voir dans les salles de cinéma. Même s'il ne dépasse* ■■■

terminator 2 3-D

■■■ *pas les douze minutes, c'est vraiment un* ***Terminator*** *de souche, une suite. Un spectacle qui ne rechauffe pas des scènes que vous connaissez déja par cœur. Nous ne voulions pas que ce mini-film donne l'impression de recycler les moments les plus spectaculaires de* ***Terminator 2****. C'est ainsi que nous avons transporté le Terminator et John Connor dans le futur, à une époque où la guerre entre les machines et les survivants à l'apocalypse du 29 août 1997 fait rage. Ça, vous n'y avez encore jamais assisté ! Nous avons créé spécialement pour l'occasion de nouvelles armes, de nouvelles machines infernales, de nouvelles difficultés à surmonter».* James Cameron ne raconte pas des sornettes. Il transporte effectivement John Connor et le Terminator en 2029, à une époque où il ne fait pas bon vivre.

James Cameron & Arnold Schwarzenegger : éternels complices

Toujours d'attaque le cyborg, après un bain prolongé dans une cuve de métal en fusion ? Bien sûr que non. Il s'agit d'un nouvel exemplaire, rigoureusement identique au précédent, programmé pour protéger Sarah et John Connor des assauts incessants d'un autre T-1000, expédié du futur lui aussi. Le Terminator et John Connor quittent l'époque actuelle pour 2029, avec une idée bien précise derrière la tête. Leur objectif : anéantir la firme Cyberdyne Systems dont les ordinateurs portent la responsabilité de l'état de la planète et de l'expansion des machines. Mais détruire le Maître du Monde n'est pas une tâche facile. Non seulement le T-1000 file au train du cyborg et de son protégé, mais de nouveaux adversaires entravent leur progression. Notamment une vieille connaissance : le Terminator du film original, présent sous la forme d'un squelette d'acier chromé. Pour lui prêter main forte : de petits droïdes mitrailleurs en forme de soucoupe volante. Pas bien dur de s'en débarrasser. Au terme de quelques explosions titanesques et de gunfights abondamment nourris, le Terminator et John Connor parviennent à Cyberdyne, une pyramide immense au milieu d'une ville réduite à l'état de tas de gravats. Là, nulle trace de vie humaine, d'opérateur, de technicien. Désormais, les robots se construisent eux-mêmes sur de gigantesques chaînes de montage. Seule possibilité pour envoyer à la ferraille cette usine entièrement automatisée : pénétrer au cœur même de Cyberdyne Systems et y placer une bombe nucléaire, façon Luke Skywalker envoyant un missile dans les entrailles de l'Étoile Noire de **La Guerre des Étoiles**. C'est exactement ce que fait le Terminator qui, une fois encore, se sacrifie pour la cause humaine. Un sacrifice ultime après qu'il ait eu le temps d'ouvrir une fenêtre temporelle, renvoyant ainsi John Connor à son époque. Mais le Terminator ne gagne pas aussi facilement la guerre, puisque Cyberdyne jette dans l'arène son dernier joujou, un Terminator d'une effarante puissance, le T-Un Million. Rien que ça. Colossal, c'est la combinaison robotique, rayon métal liquide, de l'araignée et du crabe. Un monstre à géométrie variable il va sans dire.

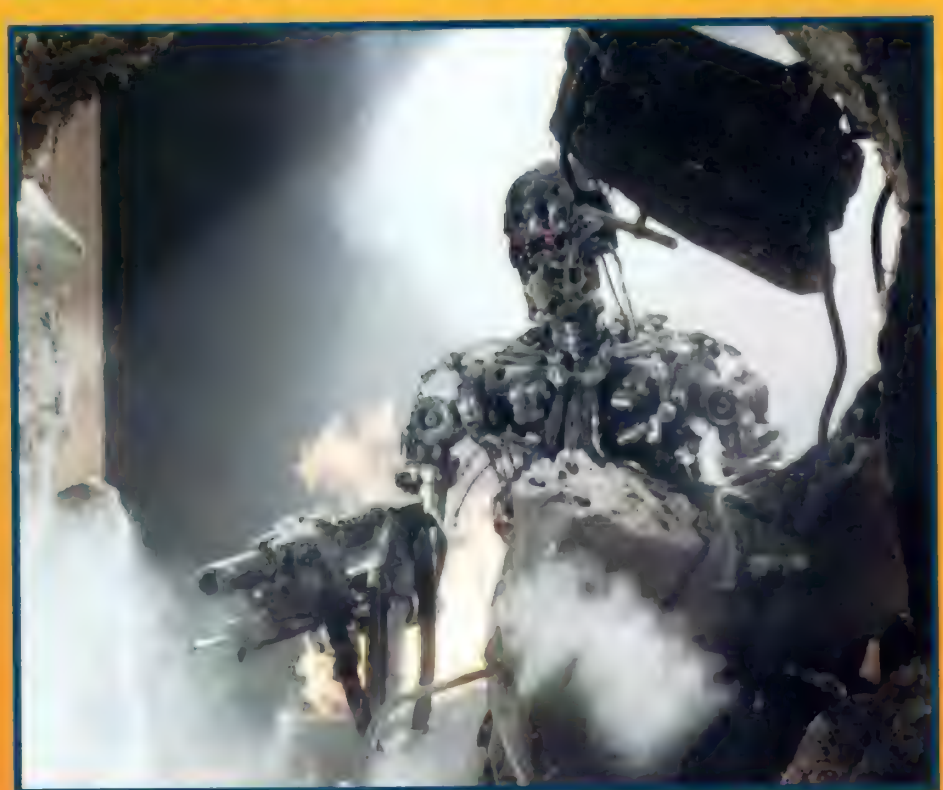
«Cette histoire, ce n'était pas évident du tout de la raconter. D'abord, nous avons choisi de rafraîchir la mémoire du visiteur. Avant que ne commence ***Terminator 2 3-D****, nous amenons le spectateur dans l'entrée de l'immeuble de Cyberdyne où une hôtesse vous présente les cyborgs de la compagnie. C'est alors que l'alarme signale que Sarah et John Connor s'introduisent dans la forteresse. Ce prétexte vous amène à passer dans une autre pièce. Dès que vous vous êtes assis, la fiction démarre vraiment, partagée entre la scène et l'écran. À l'écran, vous avez le Terminator pilotant sa moto et fonçant vers le spectateur. Il disparaît et, sans que vous vous en rendiez compte, un autre Terminator motorisé sert d'une trappe, caché par un nuage de fumée. Le cyborg annonce alors : «Je vous avais pourtant dit que je reviendrai». Là-dessus, il met les gaz en direction de la toile blanche. Nouveau nuage de fumée ! Et Arnold Schwarzenegger prend le relais. Tout* ***Terminator 2 3-D*** *est une sorte de va-et-vient entre la scène et l'écran».* Un va-et-vient orchestré à la perfection, au millième de seconde près. À éviter à tout prix : que le spectateur décroche par la faute de la plus infime erreur de synchronisation.

«*Dans notre esprit,* ***Terminator 2 3-D*** *n'est pas seulement une attraction à destination d'un parc thématique. Il fait un premier pas vers un troisième* ***Terminator*** *et contribue à maintenir vivante la mythologie de la série. C'est notamment ce qu'Arnold Schwarzenegger a apprécié dans le projet, ça et la possibilité de tourner un autre* ***Terminator****, chose qu'il attend toujours avec impatience».* Il pourrait le précipiter, ce **Terminator 3**, en mettant la main à la poche pour en racheter les droits, bloqués par la faillite de *Carolco* auquel il a récemment enlevé, pour une somme coquette, **Les Croisades** de Paul Verhœven.

«Il ne m'a pas été très difficile de persuader les principaux comédiens de ***Terminator 2*** *de retrouver leur personnage. Seule contrariété : accommoder leur agenda. L'écriture du scénario a largement été facilitée par le fait que tous les spectateurs connaissent les protagonistes, le moteur de l'intrigue. Ces personnages font ici la jonction entre* ***Terminator 2*** *et le suivant car le scénario de* ***Terminator 3*** *les implique. Pas besoin de nous étendre sur la dramaturgie, la psychologie. Cela aurait été un cauchemar de raconter une histoire sensée, impliquant d'incroyables effets spéciaux, en une douzaine de minutes. Impossible de s'attarder, d'établir l'identité des intervenants. Nous nous sommes essentiellement préoccupés du spectacle, de l'action».* À ce titre, **Terminator 2 3-D** remplit son contrat au-delà de toute espérance, reléguant au musée le **Captain Eo** de Francis Coppola, réalisé pour Disneyland en 1986 selon un principe voisin.

Le relief de **Terminator 2 3-D**, le plus performant à ce jour, en met plein les mirettes. À la condition express de porter des lorgnons gris, semblables à des lunettes de soleil, autrement plus sophistiqués que les filtres rouge et vert qui permettaient jadis de visionner à la télévision **La Créature du Lac Noir**. Pas de migraine en perspective. Évidemment, James Cameron ne coupe pas à l'incontournable canon de la pétoire d'Arnold Schwarzenegger qui jaillit lit-

John Connor (Edward Furlong) le sauveur que l'humanité attend...



Le T-70 à l'œuvre : une machine de guerre encore primitive !

téralement de l'écran. Un effet aussi usé que celui de la tapette à rats de **L'Homme au Masque de Cire** et des colts de **Western**.

La technologie de *Digital Domain*, James Cameron la met au service de sensations autrement plus fortes, d'un show qui repousse très loin les limites de l'impossible. «*Les logiciels de* Digital Domain *ont été particulièrement sollicités dans la dernière moitié de* ***Terminator 2 3-D****. Ils ont fabriqué en images de synthèse le décor de Cyberdyne et le T-Un Million dans toutes ses phases de métamorphose. Même l'explosion finale est le fruit des ordinateurs. Il aurait été extrêmement dangereux, voire suicidaire, de confronter directement Arnold Schwarzenegger et Edward Furlong à une déflagration de cette magnitude*». Une puissance qui balaie littéralement la salle car, pour mieux plonger le spectateur dans l'ambiance, des ventilateurs envoient un souffle chaud. Impressionnant, surtout que le relief propulse les flammes, les débris au-dessus du public. Fragiles du palpitant s'abstenir ! Encore une raison de faire un infarctus : le T-Un Million atomisé en des milliers de particules - après que le Terminator l'ait arrosé d'hydrogène - lesquels fragments, comme une pluie horizontale de grêlons, filent aux quatre coins de la salle. Mais l'instant d'après, les miettes reviennent vers leur source afin que le monstre se régénère une fois encore. Saisissante aussi l'explosion, vue du dessus, d'un T-70 dont le crâne décolle littéralement de l'écran !

Quand ce sont des torteresses volantes crachant le feu qui harcèlent les fugitifs, des faisceaux de lumière parcourent la salle ! Encore un petit plus pour rendre la scène plus vivante, plus sensitive : la vaporisation légère d'eau, de fumée. Et des odeurs de souffre, de poudre lorsque les tromblons crachent leurs projectiles. Pas de pastilles en odorama à gratter néanmoins au spectacle de **Terminator 2 3-D** : ni Arnold Schwarzenegger ni Edward Furlong ne promènent leurs chaussettes sous le blair de leurs adversaires cybernétiques.

«*Pour que le spectateur ressente plus intensément encore le film, nous avons aménagé la salle d'Universal City en fonction de ce qui arrive à l'écran. Ainsi, lorsque le Terminator et John Connor descendent au cœur de Cyberdyne, dans Skynet, et que les portes se ferment derrière eux, les lumières s'éteignent totalement en même temps que le sol de la salle s'affaisse*». James Cameron omet de signaler que les sièges bougent, tremblent au rythme des explosions. Un peu comme au bon vieux temps du «Sensurround» des seventies. William Castle, artisan de la série B fantastique par qui les squelettes traversaient les cinémas pour effrayer le public crédule, apprécierait les fastes de ce spectacle.

Dans un Los Angeles ravagé, le Terminator pointe son arme... vers le public !

«*Même si les effets relief sont spectaculaires, impressionnants et réalistes, John Bruno et moi n'avons pas tourné ce mini-film uniquement en fonction d'eux.* ***Terminator 2 3-D****, nous l'avons conçu d'abord sous l'angle d'une fiction ordinaire. Nous ne voulions surtout pas que l'on ait l'impression que les protagonistes jettent tout ce qui leur passe sous la main au visage du public. Le relief n'est là que pour renforcer l'impact dramatique*». Un impact qui se gagne à l'arraché sur le plateau. La 3-D, ce n'est pas du gâteau, cela demande une méticuleuse préparation du fait de la présence de deux caméras spéciales sous le feu croisé desquelles naît le relief justement. «*Nous avions ces monstrueuses caméras, aussi grosses qu'un réfrigérateur. Et il fallait les manier de façon à ce que leurs mouvements retrouvent la fluidité des légers travellings des précédents* ***Terminator****. Ce fut, sur le plateau, l'obstacle majeur pour parvenir à ce que les gens attendent d'un film de la série, une vraie dynamique de l'image, la sensation de vitesse et de brutale accélération du rythme*». Un vrai défi technique, compliqué du fait que la moindre secousse, la moindre vibration ruinerait l'effet escompté. Et lorsque les caméras suivent Arnold Schwarzenegger et Edward Furlong chevauchant une moto fonçant à tombeau ouvert, pas la moindre aspérité, pas le moindre gravier ne doit gêner les opérations. Un cauchemar pour les chefs opérateurs Russell Carpenter (**True Lies**) et Peter Anderson, spécialiste de la 3-D, tenus de tourner en 70mm, un format qui laisse loin derrière lui le 35 mm des super-productions hollywoodiennes. «*Mieux que le 35mm, le 70mm restitue le monde tel qu'il est. Il permet également une profondeur de champ assez inouïe, ce qui décuple la puissance visuelle de* ***T2 3-D***» soutient Russell Carpenter, plutôt heureux de se livrer, dans le désert de Mojave, à des expériences inédites de mémoire de directeur de la photo. «*Bien que nos caméras pesaient chacune 225 kilos, nous avons notamment réussi à les fixer sur un système de cordages et de poulies pour les faire traverser une ville qui explose de partout à la vitesse de 80 km/h*» intervient James Cameron, as de la pyrotechnie et néanmoins cinéaste. Imaginez donc cet effarant travelling dans une salle où **T2 3-D** est projeté simultanément, dans son dénouement du moins, sur trois écrans de 3 mètres de haut sur 10 de large, devant 700 spectateurs. Des privilégiés ? Plus pour longtemps car **Terminator 2 3-D** promet de s'expatrier hors de l'Universal City de Floride. Vers Los Angeles, Tokyo et l'Europe. En Espagne ? Ou à Londres, où sévit déjà l'attraction «Aliens». Un autre film de James Cameron. Sans que le cinéaste ait cependant donné sa bénédiction à l'entreprise.

Sept ans après, des retrouvailles brèves mais intenses !

Emmanuel ITIER

preview

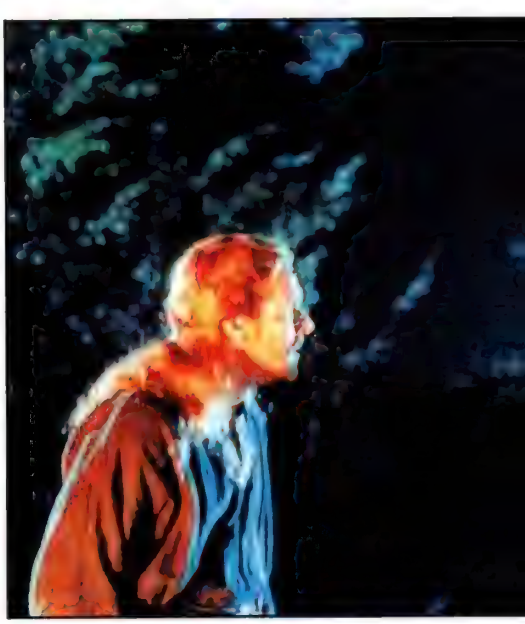
DRAGONHE

Un dragon moyenâgeux ramené à la vie par la technologie du XX° siècle !

Ça ne s'invente pas. Après un film sur la vie du Petit Dragon, DRAGON, L'HISTOIRE DE BRUCE LEE, Rob Cohen se retrouve aux commandes de DRAGONHEART, avec cette fois un dragon conforme à la légende : majestueux, cracheur de feu et gigantesque. Seule entorse à la règle, l'animal parle avec la voix de Sean Connery, ce qui est loin d'être courant au X° siècle !

Peter et Eliott le Dragon, Le Dragon du Lac de Feu... Malgré quelques apparitions sur grand écran dans des rôles principaux, le «fabulous monster» n'est pas un habitué du haut de l'affiche. Faut dire que comme jeune premier, on peut trouver plus habile à diriger qu'un dragon de plusieurs tonnes. Pourtant, avec la révolution technique engendrée par **Jurassic Park**, tout semble désormais permis, y compris d'imaginer un buddy-movie entre un preux chevalier et un monstre ailé. L'idée, assez folle pour retenir l'attention, sort en 1990 de l'esprit de Patrick Read Johnson (réalisateur de **Les Marrrtiens !!!**), qui demande au scénariste Charles Edward Pogue (**Psychose III, La Mouche**) de la développer. L'histoire ? Celle d'un royaume en péril après une succession difficile, lorsque le prince Einon remplace sur le trône le Roi Freyne. Malgré les enseignements de son mentor Bowen, Einon ne tarde pas à gouverner à sa manière, en ne respectant notamment pas le code de l'honneur des chevaliers. Déçu par son élève qui se comporte en tyran, Bowen quitte la cour du jeune roi et cherche une consolation dans la chasse aux dragons, les seules créatures qu'il juge responsables de la métamorphose sanguinaire du Prince Einon. Il rencontre bientôt Draco, le plus jeune des dragons, et le défie dans un combat voulu mortel. Mais le chevalier et le monstre se neutralisent, et se découvrent soudainement des points communs : Draco, lui aussi, est un ennemi de Einon. L'arrivée de Kara, une superbe paysanne qui a réussi à se défaire de l'emprise du tyran, décidera Bowen et Draco à unir leurs forces pour renverser un Einon sans pitié et libérer un peuple de plus en plus soumis...

Enthousiastes devant ce script brassant merveilleux, chevalier sans peur et sans reproche, monstre légendaire et bons sentiments, les pontes d'*Universal* décident de miser gros et allongent une enveloppe de 60 millions de dollars. Un chiffre qui écarte malheureusement du projet son principal instigateur, Patrick Read Johnson, *Universal* lui préférant un réalisateur ayant fait ses preuves. Ce sera Rob Cohen. «*Depuis tout petit, je suis vraiment un fan du mythe du Dragon. C'est l'une des raisons pour laquelle j'avais accepté de mettre en scène la biographie de Bruce Lee. Davantage que la réussite commerciale de ce film, je crois que ce sont ma passion pour le sujet et mes connaissances qui ont convaincu les producteurs. De* ***Dragon à DragonHeart****, il n'y avait qu'un pas pour moi !*» explique le réalisateur, qui a de la suite dans les idées. Après avoir jonglé avec la réalité pour imposer sa vision mythique du Petit Dragon, Rob Cohen se retrouve dans une épaisse forêt slovaque tentant de rendre crédible le mythe du Grand Dragon. Le recours aux images de synthèse est inévitable. «*Lorsque j'ai appris le coût des séquences à effets digitaux - jusqu'à 200.000 dollars la minute - il a fallu revoir considérablement le scénario pour limiter la présence à l'écran de Draco. Il ne reste plus, si on peut dire, «que» 166 scènes impliquant des images digitales ! Trouver l'équipe qui allait s'occuper de ces effets fut un vrai cauchemar. On a dû passer cinq ou six mois avant de s'entendre sur une décision satisfaisant tout le monde : nous au niveau créatif, et* Universal *sur le plan*



Bowen (Dennis Quaid) et Draco :

ART

financier. ILM a finalement décroché le contrat, représentant un tiers du budget total du film, soit 20 millions de dollars. Avec cette somme, ils étaient obligés de faire mieux que ***Jurassic Park*** *! Je trouve les dinosaures du film de Steven Spielberg très impressionnants, mais néanmoins un peu lourds, sans émotion. Il fallait donc développer de nouvelles techniques pour apporter une véritable dimension humaine à notre dragon. Et le résultat est un nouveau bond en avant pour l'image de synthèse»* se réjouit le réalisateur, bien épaulé il est vrai par un renfort de taille. C'est en effet presque logiquement que Sean Connery lui-même prête sa voix à Draco. «*Sean Connery me semblait la seule personne capable de donner vie au dragon ; sa voix est si noble, si majestueuse...*».

Face à Draco, combinaison d'une voix célèbre et d'effets spéciaux saisissants, c'est Dennis Quaid (**L'Aventure Intérieure, Great Balls of Fire**) qui enfile la tenue du chevalier Bowen, travaillant sans relâche devant des blue screens disposés aux alentours de Bratislava. Contrairement à **Jurassic Park** qui utilisait pour les gros plans des modèles de dinosaures grandeur nature, **DragonHeart** fait entière confiance à la synthèse, se contentant sur les plateaux slovaques d'une patte, d'une mâchoire et d'une tête (filmée de dos) de dragon. «*Jouer face à du vide n'était évidemment pas facile pour Dennis Quaid*», explique Rob Cohen. «*Mais le choix de tourner en Slovaquie a permis aux acteurs en général et à Dennis en particulier, de se détacher complètement de l'emprise de la société de consommation américaine. Pour eux, c'est une sorte de retour à la nature ; ils laissent leur Corvette et leur résidence ultra-moderne de Beverly Hills derrière eux, et peuvent se plonger au cœur d'un autre monde, celui des légendes, des fables, où les preux chevaliers volent au secours de la princesse, combattent des dragons pour défendre leur peau !*». Une immersion totale dans le Merveilleux, l'aventure épique, un genre que Hollywood tente de ressusciter épisodiquement depuis de longues années, en vain. Et si cette fois c'était la bonne...

Emmanuel ITIER

Sortie française prévue le 6 novembre 96.

compères dans un buddy-movie médiéval !

preview

ESCAPE FROM L.A.

Snake Plissken (Kurt Russell) : le héros anar selon John Carpenter.

Quinze ans après NEW YORK 1997, John Carpenter revient à la science-fiction carcérale et barbare. Il déménage de Manhattan à Los Angeles, mégalopole californienne où sévissent toutes les plaies de la création...

La suite de **New York 1997**, John Carpenter envisage de la tourner depuis une dizaine d'années. Un projet sans cesse repoussé pour d'obscures raisons de droits. Il aura fallu que l'interprète du mercenaire-bandit Snake Plissken, Kurt Russell, devienne une star à part entière, consacrée par le triomphe de **Stargate**, pour que l'entreprise voie enfin le jour, pressée par *Paramount* qui mise tout de même cinquante millions de dollars sur le retour du borgne taciturne. Le budget de l'original plafonnait à sept millions. Les temps changent. Pas Snake Plissken, fidèle à lui-même. Pas très causant, tendance sociopathe. «*Snake Plissken synthétise toujours ma haine de l'autorité*» assure John Carpenter. «*Dans cette séquelle, nous ne lui avons pas demandé de changer. Le comparer à l'homme qu'il était dans* ***New York 1997****, c'est essayer de faire la différence entre le Clint Eastwood de* ***Pour une Poignée de Dollars*** *et celui du* ***Bon, la Brute et le Truand****. Les personnages sont rigoureusement les mêmes*». Idem pour Snake Plissken.

C'est effectivement sous la contrainte qu'il reprend du service dans un futur proche, après que Los Angeles ait été ravagée par un gigantesque tremblement de terre, le Big One tant redouté aujourd'hui. Une véritable prison à ciel ouvert que le cinéaste envisage sous l'angle de la métaphore. «*Les récentes catastrophes qui se sont abattues sur Los Angeles, que ce soient les émeutes, les inondations, les incendies et le séisme de 1994, ont intimement affecté tous ses habitants. Beaucoup ont envisagé de s'échapper de cette ville. C'est de cette tentation et de ses causes qu'est né l'argument d'* ***Escape from L.A.***». Échapper ou évader, en référence au titre du film, **Escape from L.A.**, Evasion de Los Angeles. Candidat à la clef des champs : Snake Plissken, cependant forcé de pénétrer dans cette cité, désormais une île fortifiée, pénitencier fédéral écumé par des gangs et des fripouilles de la pire espèce. Il mettrait probablement les bouts si ses «commanditaires» ne lui avaient pas injecté un virus qui, au terme d'un compte à rebours de dix heures, se répandra dans son organisme. Au bout du voyage : un antidote. Une carotte qui vaut bien le désamorçage de la mini-bombe de **New York 1997**. Plissken a donc dix heures devant lui pour mener à bien sa mission dans un environnement particulièrement hostile. Il doit retrouver la fille du Président des États-Unis (Cliff Robertson), kidnappée par un gangster (George Corraface), et une arme secrète susceptible de détruire le monde, volée par le même malfrat.

Dans la forteresse Los Angeles, Snake Plissken fait de singulières rencontres, comme Hershe le travesti (Pam Grier, vedette de la «blaxploitation» des seventies), et de multiples protagonistes incarnés par une pléiade de vedettes. Ce sont Bruce Campbell, Peter Fonda, Steve Buscemi, Stacy Keach, Valeria Golino... John Carpenter ne se refuse rien. Pas même un salaire de 5 millions de dollars. Appréciable pour un metteur en scène dont les trois précédents films (**Les Mémoires d'un Homme Invisible, L'Antre de la Folie, Le Village des Damnés**) n'ont pas été des succès. Bien, d'autant plus qu'il s'octroie également un pourcentage sur les recettes, 20 % partagés par Kurt Russell et la productrice Debra Hill, lesquels, avec Carpenter, signent le scénario. À première vue, *Paramount* croit dur comme fer au potentiel commercial de cette promenade sur l'île du diable.

Marc TOULLEC

Sortie française prévue début décembre 96.

Preview

THE KILLER TONGUE

Tirer la langue, ce n'est pas beau du tout. Dans THE KILLER TONGUE, c'est même carrément monstrueux, surtout que la langue en question, d'origine extraterrestre, dévaste tout sur son passage, perfore les crânes au terme d'une ardente étreinte, tire sa propriétaire derrière elle comme une captive au bout d'un lasso...

Jadis, le cinéma fantastique espagnol s'appliquait à illustrer très fidèlement les grands mythes du genre. Très respectueux en ce temps-là. L'académisme, c'est bel et bien fini car, en Espagne, perce une nouvelle vague de films fantastiques. Son meneur : Alex de la Iglesias, réalisateur de **Action Mutante** et **El Dia de la Bestia**, toujours inédit dans l'hexagone mais succès fulgurant de l'autre côté des Pyrénées. Alberto Sciamma lui emboite le pas. Inconnu au bataillon ce bonhomme. Jusque là, il tourne des pubs (pour *Coca Cola*), des programmes TV (pour *Channel 4*), une myriade de clips (pour Diamanda Galas, Rude Girl et autre Fisher Z) et un court métrage remarqué (**Balls of Fire**).

Implanté à Londres, Alberto Sciamma attend son heure, bouillonne et répartit le financement de son premier long métrage entre le continent et la Grande-Bretagne, respectivement Andres Vicente Gomez (**Belle Époque**) et *The Spice Factury*, une société spécialisée dans l'édition multimédia, les CD-Rom. À eux s'adjoint l'Anglais Christopher Figg, producteur de **Hellraiser** dont on retrouve ici le Cénobite en chef (Doug Bradley) et les responsables des effets spéciaux (Bob Keen & *Image Animation*).
Un tout petit peu plus de deux millions de dollars, trois semaines de tournage dans le désert d'Almeria (ex-bastion du western spaghetti), puis cinq autres dans un studio madrilène : il n'en faut pas plus pour dérouler ce **Killer Tongue**, alias La Langue Tueuse, que son auteur décrit comme *«la réunion de Pedro Almodovar et de Wes Craven»*. Effectivement, **The Killer Tongue** renvoie à Wes Craven (par la présence de Robert Englund, Freddy Krueger sans la peau de grand brûlé) et à l'enfant terrible du cinéma hispanique (pour la provocation et des travestis façon **Priscilla**). *«Ce film est une combinaison d'un peu n'importe quoi, depuis des programmes de cuisine jusqu'aux spots publicitaires pour café. On peut dire qu'il s'agit d'une comédie psychotique»*. Alberto Sciamma enfonce le clou, soutenu par Volkert Struycken, l'un de ses bailleurs de fond. *«**The Killer Tongue**, c'est une pure comédie fantastique dont la violence et l'horreur gore appartiennent aux bandes dessinées les plus délirantes. C'est dire qu'elle suscite davantage l'hilarité que le dégoût»*.

Une langue qui excelle dans le combat rapproché !

Comme les vieux films américains de science-fiction, façon **La Guerre des Mondes**, **The Killer Tongue** débute par la chute d'un météorite dans une zone déserte du sud de l'Espagne. Le début d'une nouvelle invasion extraterrestre ? Bernique. En buvant par mégarde le jus du météorite, Candy endure une singulière mutation ; sa langue prend des proportions gigantesques. Pire encore, l'organe semble posséder une vie propre et remplit sa fonction de langue (embrasser, manger) avec une boulimie cataclysmique. Mais le météorite frappe encore ; Sœur Rita y lit un message divin. Plus folklorique : il transforme en drag queens, manière **Priscilla, Folle du Désert**, quatre caniches, mascottes des religieuses du couvent dont Candy compte désormais parmi les pensionnaires. Pour se faire oublier.

Une langue gloutonne téléguidée par une intelligence extraterrestre !

Candy (Melinda Clarke) : une beauté à la langue bien pendue !

la jeune femme porte effectivement la cornette. Mais sa planque, ses anciens complices la découvrent car, bénévoles dans une station-service, les filles du Bon Dieu s'exposent à l'intérêt de la presse. Quant à Johnny, il croupit derrière les barreaux dans un pénitencier à l'ancienne dont le gardien en chef (Robert Englund) donne libre cours à son sadisme, à une cruauté caricaturale. Ce dernier n'apprécie pas du tout, mais alors pas du tout, qu'il soit prochainement libéré pour bonne conduite. Au terme de quelques circonvolutions loufoques, Candy, Johnny, le méchant maton, les nonnes dévergondées, les complices dépossédés en décousent tandis que la langue-alien se fait de plus en plus envahissante. Dans un dénouement démentiel, Candy et ses partisans tentent de la couper. Mais le muscle indépendantiste exprime très violemment son opposition à l'opération..

«*The Killer Tongue est la constante et brutale confrontation des extrêmes. Entre la sobriété et le kitsch, la détention et la liberté, la couleur sèche et la moiteur. Le cadre de l'action, une portion de désert, est un endroit sauvage, monochrome et vide où s'élèvent d'étranges formations rocheuses, écrasées sous les rayons du soleil. C'est dans cet environnement particulier, baignant dans l'outrance et la comédie, que trois sociétés radicalement différentes se télescopent*». Alberto Sciamma parle de l'univers carcéral, horriblement masculin et machiste, du couvent et du refuge des drag queens, «*un kaléidoscope de couleurs, une explosion de roses, jaunes, pastels et pourpres qui confinent à une absolue amoralité*». Car, sur les sentiers de la moralité, **The Killer Tongue** ne tient pas trop à s'engager. Progressivement et en fanfare, il s'achemine vers la confrontation hystérique de protagonistes hauts en couleurs. «*Les trois mondes glissent l'un vers l'autre, doucement, pour se fondre au fur et à mesure que les protagonistes se rapprochent. Jusqu'au point de non retour, la fusion pure et simple*». Edifiante métaphore pour un film décalé dont l'attraction principale réside dans les débordements d'une langue aussi longue que la queue du marsupilami et nettement plus vicelarde que celle d'**Histoires de Fantômes Chinois**.

Marc TOULLEC

Robert Englund : un maton sadique et cupide...

preview

THE PHANTOM

Le Phantom (Billy Zane) : héros de la jungle comme Tarzan...

La majorité des héros et super-héros américains taquinent le méchant au sein des villes. Le Phantom, quant à lui, travaille au vert, dans la chlorophylle d'une mythique jungle africaine qu'il défend contre les envahisseurs et les mal intentionnés. Un héros vert en collants pourpres.

Jugé poussiéreux et daté, le Phantom renaît de ses cendres. Simultanément, une série franco-américaine de cartoons pour la télévision (***Fantôme 2040***) et un blockbuster produit par *Paramount* ; pas mal pour un héros dont on n'espérait plus le retour, sinon par la diffusion de l'antique sérial (1943) le mettant en vedette, lui et son chien Satan. Comme beaucoup d'autres héros du cinéma américain, le Phantom provient d'une bande dessinée. Né en 1936 de la double parenté de Lee Falk (pour le scénario) et Ray Moore (pour le dessin), le premier Phantom se nomme Sir Christopher Standish, aristocrate anglais qui, en cette année 1526, échoue sur une côte inhospitalière après l'attaque de son navire par des pirates chinois. Recueilli par une tribu pygmée, il déclare la guerre au crime sous toutes ses formes en devenant le protecteur de ses sauveurs. Sir Christopher Standish est désormais le Phantom, un titre que reprend son fils, et ainsi de suite pour tous ses descendants. D'où sa prétendue immortalité. Le Phantom du film est le vingt et unième de la lignée, 400 ans après que son ancêtre se soit lancé dans une croisade contre les affreux. Protecteur de la jungle du Bengalla et de ses habitants, le nouveau Phantom affronte le millionnaire new-yorkais Xander Dax (Treat Williams). Un ambitieux qui engage des mercenaires pour voler les trois crânes sacrés du Tuganda, source d'une puissance illimitée, le contrôle du monde à courte échéance. «*Ce méchant est une espèce de version américaine d'Hitler, le charisme en plus. Disons plutôt un Clark Gable fasciste*» présente le scénariste Jeffrey Boam (**Indiana Jones et la Dernière Croisade, L'Arme Fatale 2**). Au cinéaste Simon Wincer de le mettre en scène. L'Australien Wincer, c'est dans le meilleur des cas **Harlequin, La Chevauchée de Feu**, quelques épisodes de la série **Les Aventures du Jeune Indiana Jones, Sauvez Willy**. Au pire : le navrant **Jack l'Éclair** avec Paul Hogan, **Harley Davidson et l'Homme aux Santiags**. Un réalisateur plus flexible que Joe Dante qui faillit bien tourner **The Phantom** avec Cameron Diaz dans le rôle, aujourd'hui tenu par Kristy Swanson, de la fiancée du héros.

«*Croisement des vieux **Tarzan** des années 30 /40 et des **Indiana Jones***» dixit Jeffrey Boam, l'the **Phantom** met en vedette, auprès de Samantha Eggar et Patrick McGoohan (le père du héros), le revenant Billy Zane qui, après le coup d'éclat de **Calme Blanc** (il y était un saisissant psychopathe) s'était laissé aller aux cachets faciles de la série B. «*Personne ne peut mieux incarner le personnage que Billy Zane. Il ressemble vraiment au Phantom de la bande dessinée. Étant en parfaite condition, il rentre parfaitement dans un costume sans le moindre rembourrage, un costume collé au corps comme des bas aux jambes d'une femme. Il ne pardonnerait pas le moindre écart de poids. Plus encore que le physique, Billy Zane possède l'ironie mordante du Phantom, de même que sa noblesse. On ne peut rêver meilleur interprète*» poursuit Jeffrey Boam, très respectueux de la bande dessinée originelle. Comme le Phantom de Ray Moore et Lee Falk, le nouveau a pour repaire une caverne où s'élève un trône massif de pierre. Il imprime sa signature sur le visage des malfaisants avec une bague frappée d'une croix. Une croix au lieu de la tête de mort d'autrefois. Un adoucissement en vue du public familial américain car, aux États-Unis, la popularité du personnage se situe très en-deça des Superman, Batman et autre Spiderman. Un peu oublié le Phantom, ce qui est moins le cas dans la soixantaine de pays où ses aventures ont été publiées, notamment en France où il se nomme Le Fantôme du Bengale.

Pour éviter qu'il ne connaisse le sort peu enviable et le box-office en berne d'une poignée d'autres héros rétro issus de bandes dessinées (Dick Tracy, The Rocketeer et The Shadow), *Paramount* a donc fort à faire. «*Lorsque les gens entendent le mot Phantom, ils pensent presque systématiquement au Fantôme de l'Opéra*» avoue Jeffrey Boam. Au film de Simon Wincer de lui rendre justice.

Marc TOULLEC

Sortie française prévue fin novembre 96.

Preview

INDEPENDENCE DAY

Aux États-Unis, c'est pour le 4 juillet prochain. En France, le Jour de l'Indépendance est fixé au 2 octobre. Une date pour les nostalgiques des envahisseurs, des extraterrestres qui en veulent méchamment à notre bonne vieille Terre, quitte à la dépeupler pour y prospérer paisiblement. Pas d'autre alternative pour la vider de ses habitants que de raser villes et campagnes, que d'envoyer de l'espace d'impressionnantes colonnes de feu... Bref, «La Guerre des Mondes» met les bouchées doubles, effets spéciaux ultra performants à l'appui. Qui tire les ficelles de cette attaque en règle du plancher des vaches ? Roland Emmerich et Dean Devlin, les complices de STARGATE, autre cas d'aliens mal embouchés. Des récidivistes donc, militants de la cause du cinoche du samedi soir...

Les extraterrestres reviennent et ils sont désormais partout. Ils envahissent l'agenda du tout Hollywood. Imaginez donc... *Warner* produit le **Mars Attacks** ! de Tim Burton. *Warner* toujours établit le **Contact** avec Robert Zemeckis et Jodie Foster sur un script de Carl Sagan. Charlie Sheen les précède de quelques encablures dans **The Arrival** (ex-**Shockwave**) de David Twohy. Barry Levinson et *Paramount* shootent dans la **Sphere** amphibie de Michael Crichton. *Tri-Star* et *Disney* associés permettent à Paul Verhœven de former le commando spatial de **Starship Trooper**, à l'assaut d'aliens insectoïdes belliqueux. Pour *Columbia*, Barry Sonnenfeld taquine lui aussi l'intelligence venue d'ailleurs dans **Men in Black**, avec Tommy Lee Jones, Will Smith, Linda Fiorentino et des créatures signées Rick Baker. Une véritable invasion sur tous les fronts. Et on ne compte pas le retour des **Envahisseurs**, toujours aussi mal intentionnés, dans un téléfilm récent, la présence d'extraterrestres suspects dans ***Aux Frontières du Réel*** dont Chris Carter prépare la consécration sur grand écran, **Alien Resurrection**, une cargaison de séries B plus ou moins inspirées, quelques séries TV tentées par l'aventure et la suite de la polémique sur l'affaire Roswell !
Incroyable cette frénésie. Paradoxale aussi car la plupart des derniers cas d'aliens colonisateurs au cinéma (le **Body Snatchers** d'Abel Ferrara. **Les Maîtres du Monde** et **L'Invasion Vient de Mars** encore plus en amont) ont pointé leurs yeux-tentacules dans l'indifférence générale. Quasi-irrationnelle, cette soudaine pléthore de projets tous à un stade très avancé ? Pas tant que ça en fait, car les têtes chercheuses hollywoodiennes flairent la spectaculaire remontée de la science-fiction, via l'annonce d'une nouvelle trilogie de **La Guerre des Étoiles** et quelques succès. Il a fallu que Roland Emmerich et son comparse Dean Devlin, en partie responsables de l'intérêt renouvelé pour le genre par l'intermédiaire de **Stargate**, se mettent au travail sur

Roland Emerich : ufologue émérite.

un scénario très ambitieux pour que les sonnettes d'alarme hurlent chez les majors rivales. Ce projet : **Independence Day**, développé au sein de la *20th Century Fox*. Une super-production permise par les foules qui se sont engouffrées par La Porte des Étoiles.

C'est durant la promotion internationale de **Stargate** que Roland Emmerich et son fidèle partenaire, Dean Devlin, songent pour la première fois à **Independence Day**. Une idée qui vient au cinéaste en pleine interview. «*Une journaliste a demandé à Roland s'il croyait à la thèse selon laquelle des soucoupes volantes se seraient posées sur Terre. Il a répondu par : "Non, je n'y crois pas". La journaliste a dès lors affiché une certaine hostilité. Elle ne comprenait pas que l'on puisse tourner **Stargate** dans un tel état d'esprit. Roland lui a ensuite rétorqué que, parfois, il se demandait néanmoins "Et si...". Sur sa lancée, il a continué. Et si, demain matin, d'énormes vaisseaux spatiaux survolaient les trente plus grandes villes du monde pour les réduire en cendres ? Ne serait-ce pas là le plus incroyable événement survenu sur la Terre de mémoire d'être humain ? Après l'interview, Roland s'est penché vers moi pour me confier : "On tient le sujet de notre prochain film !"*», témoigne Dean Devlin, collaborateur précieux du réalisateur allemand depuis **Moon 44**, en 1989. À partir de là, tout va très vite. L'idée germe dans l'imaginaire du duo Emmerich/Devlin. «*Directement après la promotion de **Stargate**, nous sommes partis pour le Mexique où nous avons écrit le scénario d'**Independence Day** en quatre semaines très exactement. Le mercredi, nos agents recevaient le manuscrit. Ils l'envoyaient aux grands studios hollywoodiens dès le lendemain. Le vendredi, nous avions déjà sur la table neuf propositions sérieuses de production. Celle de 20th Century Fox nous est apparue comme la plus viable. Le lundi suivant, nous étions déjà rentrés dans la phase de pré-production*». Là où des films d'envergure moindre mettent un temps faramineux à se monter, **Independence Day** brûle les étapes. Droit au but.

«*Roland Emmerich et moi sommes de fervents admirateurs des films catastrophe des années 70. C'est justement en évoquant le genre, ses fleurons comme **La Tour Infernale** et **L'Aventure du Poséïdon**, que nous nous sommes dits que l'on pourrait essayer de le réanimer, de le mettre au goût du jour. Comme nous voulions aller bien plus loin dans le spectaculaire et les effets spéciaux, une attaque extraterrestre constituait l'argument idéal à une histoire encore embryonnaire. Au lieu de se concentrer dans un lieu fermé ou sur une ville, la catastrophe se déroulerait à l'échelle de la planète, sur une surface jamais atteinte jusque là. Elle s'étendrait même à la planète entière, quelque chose que vous n'avez encore jamais vu. Et pourquoi nous limiter à des minuscules et lentes cosses végétales alors que nous pouvions en donner beaucoup plus ?*». Dean Devlin s'enthousiasme, secrètement satisfait que toutes les informations, les fantasmes accumulés durant son adolescence lui servent à quelque chose. «*Ma mère se passionnait pour l'Ufologie. Elle n'arrêtait pas de me servir des nouvelles fraîches sur l'extraterrestre de Roswell et tout ce qui s'ensuit. En travaillant à l'écriture d'**Independence Day**, je n'ai donc pas vu besoin de me documenter davantage sur la question, juste de m'informer sur l'aspect logistique, militaire des choses. En fait, nous avons repris toute la mythologie liée aux Ovnis pour la pousser* ■■■

independence day

■■■ *un peu plus en avant».* Un pas supplémentaire qui ne va évidemment pas dans la direction pacifiste d'**E.T.** et de **Rencontres du Troisième Type**. Steven Spielberg n'a pas droit de cité dans **Independence Day**.
Hier, Dean Devlin et Roland Emmerich citaient le faste de **Lawrence d'Arabie** et **Les Dix Commandements** dont se réclame **Stargate**. Aujourd'hui, les compères évoquent fiévreusement **Tremblement de Terre**, **La Tour Infernale** et quelques autres productions Irwin Allen, grand orfèvre dans ce domaine. «*On ne parle plus guère de ces films-là*» rapporte, nostalgique, Dean Devlin. «*Malgré des effets parfois un peu grossiers, ils emportaient facilement l'adhésion en mettant en scène des protagonistes de tous les horizons, un melting-pot de toute la société. Il y avait là le pauvre type, le riche homme d'affaires, l'ingénieur, le conducteur de camion, et ce n'était pas évident du tout de deviner qui allait survivre. Aujourd'hui, lorsque vous regardez un Bruce Willis quelconque, pas besoin d'être Prix Nobel pour immédiatement connaître le sort que lui réservent les scénaristes*» complète Roland Emmerich, soucieux que les héros d'**Independence Day** ne soient pas de la trempe d'un Arnold Schwarzenegger. Pas question que le fier Autrichien botte énergiquement le cul des extraterrestres pour les envoyer dinguer à l'autre bout de l'univers, lesquels dûment corrigés contourneront désormais le système solaire de quelques centaines années-lumière.

Une armada extraterrestre encore au stade de l'ébauche...

«*Dans **Independence Day** nous avons pris à revers la tendance des films d'action des années 80/90 où sévissent surtout des super-héros, des justiciers invulnérables, increvables. Au contraire, nous voulions des protagonistes qui soient des gens que nous côtoyons tous les jours, des gens que vous puissiez identifier pour dire : "Mais celui-là, je le connais !". Ce ne sont pas des super-héros. Nous pensons que le public désire maintenant ce type de personnages. Voilà l'explication du succès d'Harrison Ford dans **Le Fugitif** ; il n'a rien d'un personnage de bande dessinée. Il respire l'authenticité*».
Qui dit Harrison Ford dit Han Solo dans la trilogie de **La Guerre des Étoiles**, le modèle du personnage incarné par Will Smith (**Bad Boys**) dans **Independence Day** : Steven Hiller, un militaire intrépide mais humain, pilote de F-16 qui envoie au tapis l'un des vaisseaux agresseurs de notre vieille Terre. «*Ce personnage, il provient directement de grands classiques du film de guerre. **Le Jour le plus Long** et quelques autres ont d'ailleurs exercé une influence considérable sur le style d'**Independence Day**. Dans ces films-là, vous n'aviez pas un protagoniste central, mais plusieurs qui se partageaient la tête d'affiche et les actes héroïques*» rapporte Roland Emmerich. Le mérite de la réplique terrienne est donc partagée entre le Capitaine Steve Hiller, son coéquipier (Harry Connick Jr.), le Président des États-Unis Thomas J. Whitmore (Bill Pullman, très marqué par l'image de Bill Clinton dans son rôle), son épouse Constance (Margaret Colin, remarquée dans **Terminal Velocity**), le génie de l'informatique David Levinson qui fait le lien entre aliens et humains (Jeff Goldblum), le fantasque Dr. Okum, spécialiste des Ovnis (Brent Spiner, Data dans la série ***Star Trek, The Next Generation***), le Général Grey (Robert Loggia) et beaucoup d'autres, notamment interprétés par Randy Quaid et Adam Baldwyn.

*Croquis de l'alien d'**Independence Day** : un petit air de famille peut-être ?*

«*Le casting, nous ne l'avons jamais orchestré de manière à rassembler des vedettes, histoire de nous garantir un solide succès. Nous avons simplement contacté les comédiens en fonction de leur personnage, de leur talent. Will Smith, nous avions déjà pensé à lui avant que ne sorte **Bad Boys**. Quant à Jeff Goldblum, le rôle de David Livinson lui a été écrit sur mesures*» plaide le réalisateur de **Stargate**. On le croit sans peine car Roland Emmerich n'est pas homme à flamber, à claquer tout son budget en méga-stars cachetonneuses.

À combien se monte la note d'**Independence Day** ? À la lecture du scénario, à l'impressionnant volume d'effets spéciaux (destruction de la Maison Blanche par un rayon venu du ciel, essaim de vaisseaux spatiaux en orbite autour de la Terre), elle devrait pulvériser les 170 millions de dollars de **Waterworld**. «*Non non, **Independence Day** n'a pas coûté autant, loin s'en faut. Nous avons seulement dépensé 57 millions pour le mener à bien, ce qui est très raisonnable, un peu plus cependant que la somme que nous avions d'abord envisagée. Les producteurs à qui Roland et moi avons envoyé le script de **Stargate** s'imaginaient que nous allions allègrement franchir la barre des 150 millions. Nous nous en sommes tenus à 55. Le système de gestion hollywoodien aurait voulu qu'**Independence Day** plafonne à 200 millions. Mais nous sommes farouchement contre le franchissement de la barre des 100 !*». Chose promise, chose due : Roland Emmerich et Dean Devlin livrent le film sans dépasser le budget et, surprise, bouclent les prises de vues principales en 72 jours seulement. Un record si l'on prend en considération l'ampleur du projet. Une «Guerre des Mondes» au coût relativement modeste donc. «*Il n'est pas nécessaire de battre des records budgétaires pour produire un film comme **Independence Day**. Les effets spéciaux ne demandent pas forcément autant d'argent qu'on le pense. Il faut seulement se montrer un peu plus inventif afin d'endiguer toute flambée des prix. Dans **Independence Day**, nous avons pourtant tenté de repousser très loin ce qui est possible de générer avec des effets optiques. C'est pourquoi le film mêle des techniques modernes extrêmement sophistiquées et des trucages à l'ancienne, tout aussi efficaces selon la manière dont on en use. Après une séquence intégralement*

L'attaque d'une base de l'US Air Force. Dérisoire par rapport à ce qui va suivre...

composée par ordinateur, vous avez par exemple un plan classique où la maquette d'un avion de combat est baladée au bout de plusieurs fils, lesquels seront effacés en post-production. Cette réunion de procédés vieux comme le cinéma et de technologies de pointe permet de solutionner tous les problèmes». Sûr de son coup Roland Emmerich. Les premiers extraits d'effets spéciaux ne jouent effectivement pas contre ses intentions. Des milliers de vaisseaux extraterrestres stationnent autour de la Terre (de la synthèse pure), d'immenses maquettes volent en éclats (comme dans **La Guerre des Mondes** de 1953)... Selon Mike Joyce (**Batman Forever**), l'un des responsables des effets spéciaux, «*Roland Emmerich sait comment utiliser des modèles réduits. Il sait aussi comment les filmer*». Une appréciation de professionnel chevronné.

«*Si les films catastrophe ont disparu de la circulation, c'est qu'ils ont asséché leur réservoir de désastres. De plus, leur suspense fonctionnait essentiellement sur des peurs connues, familières à tous, car n'importe qui aurait pu y être confronté. Or la science-fiction offre justement de confronter des personnages à une peur dont ils ignoraient jusqu'à la possibilité*». Cette peur, cette terreur plutôt : une attaque extraterrestre de grande ampleur contre la Terre. Une nouvelle «Guerre des Mondes» qui débute 48 heures avant le 4 juillet, anniversaire de l'Indépendance des États-Unis, sur la Lune. Là, des traces de pas humains et des vestiges de leur passage. Soudain, le sol tremble et une forme impressionnante s'élève, projetant une ombre d'un noir profond. L'invasion vient de commencer... Autour de la Terre, les satellites de communication ne transmettent plus quoi que ce soit. Le compte à rebours avant une première salve. Soudain, de titanesques murs de feu balaient New York, Los Angeles, Washington et les grandes capitales du monde. Une fournaise mobile qui foudroie des dizaines de millions de citoyens sans que les gouvernements n'aient encore eu le temps de réagir. Ce qui passe d'abord pour un diluvien phénomène climatique ne fait rapidement plus de doute . la planète se trouve dans la ligne de mire d'aliens colonisateurs qui n'ont rien à battre des droits de l'homme. Leur consigne - pas de prisonniers ils la suivent à la lettre. Leur objectif : nettoyer la Terre de toute présence humaine afin de s'y installer. Une question de survie à l'instar, en 1953, des martiens de **La Guerre des Mondes**. «*À l'époque de **La Guerre des Mondes**, les agressions extraterrestres ne constituaient que des prétextes. Prétextes à exorciser la peur de l'ennemi rôdant aux frontières, le péril communiste. Les motivations d'**Independence Day** se situent ailleurs, dans la perspective que la fin du premier millénaire pourrait marquer la fin du monde, que nous courons à la ruine de notre environnement*» continue un Dean Devlin très porté sur les métaphores alarmistes.

Survivre, se terrer : c'est tout ce qui reste à faire en attendant la date fatidique du 4 juillet...

Un vaisseau spatial abattu et décortiqué par une bande d'experts.

Harry Connick Jr et Will Smith : deux pilotes engagés dans une nouvelle «Guerre des Mondes».

L'évacuation d'une grande ville : un exode contraint et forcé.

Comment, justement, éviter le pire ? La réponse à cette question essentielle, le scénariste d'**Independence Day** la trouve très simplement dans une récente actualité. «*La solution nous a été inspirée par les événements dramatiques survenus à Los Angeles il y a peu. Les émeutes, les incendies, les inondations et le tremblement de terre... En maintes occasions, nous avons observé que les gens s'en sortent toujours à condition qu'ils se serrent les coudes, que la solidarité fonctionne à plein rendement. Rien de tel qu'une bonne crise pour abattre le clivage des haines raciales, des querelles de clochers. Ce qui tient là tiendrait également face à la menace de l'extermination de l'espèce humaine par des extraterrestres. Pour lutter, oublions nos différences pour nous pencher sur ce que nous avons en commun*». Joli message monsieur Devlin. C'est celui d'**Independence Day**, une missive adressée aux peuples du monde entier. Une idée originale ? Pas vraiment. Devlin avoue qu'elle a déjà été exploitée dans la série ***Au-delà du Réel*** (première époque), dans l'épisode **The Architects of Fear** où des savants imaginent un ennemi étranger, commun à l'espèce humaine, pour que tous les peuples s'unissent et enterrent d'innombrables haches de guerre. «*D'une certaine façon, **Independence Day** ne se focalise pas à ce point sur les méchants extraterrestres. Il poserait plutôt ces questions : que ferions-nous dans pareille situation, comment nous y prendrions-nous pour tenter de survivre au milieu du chaos absolu ? Le film traite non seulement de l'attaque de la Terre, mais aussi de la survie de l'homme, de sa capacité à se surpasser*». Pas trop quand même Dean ! Parce que l'intérêt majeur d'**Independence Day**, ce sont tout de même les soucoupes volantes, les aliens hideux, des mégalopoles rayées de la carte, des humains qui se terrent comme des rats dans les abris, des F-16 qui pilonnent les envahisseurs... Bref, ce sont les clichés, les stéréotypes, les lieux communs. Surtout, préservez-les !

Marc TOULLEC

actualité cinéma
sortie le 26 juin

TITTY TWISTER

un petit coin de paradis

reservoir vampires & horror fiction !

QUENTIN TARANTINO

Le polar, Quentin Tarantino connaît bien. Il lui a récemment donné RESERVOIR DOGS, PULP FICTION, TRUE ROMANCE. Mais le fantastique, la nouvelle coqueluche du tout Hollywood connaît aussi. Pour avoir tenu un vidéo-club des années durant, il se gargarise de séries B horrifiques en provenance d'Italie, du Mexique et des Philippines. Une expérience du fantastique qui marque un homme, qui laisse des traces. Et puis, le cinéma de genre, codé et allumé, c'est son truc à Quentin Tarantino, toujours prompt à verser dans le Pulp Frisson, à sortir quelques malfrats déjantés d'un RESERVOIR DOGS pour les transplanter dans un bouge infesté d'adeptes de ce cher Comte Dracula. Une cause que Quentin Tarantino honore sur trois fronts dans TITTY TWISTER, à la fois comédien, scénariste et producteur...

Lorsqu'il vous arrive de venir à Paris, quels types de films allez-vous voir?

Il n'y a qu'à Paris qu'il soit encore possible de voir, en salles, des classiques. Aux États-Unis, depuis l'avènement de la vidéo, les salles art et essai ainsi que les temples du bis ont tous disparu les uns après les autres. Il y a deux jours, par exemple, je me suis rendu au Brady pour aller voir **Cul-de-sac** et **Mitraillette Kelly**. C'est la première fois que j'ai enfin pu voir **Mitraillette Kelly** sur un écran de cinéma et en scope. Pendant des années, l'affiche de ce film a trôné dans ma chambre, et je me suis toujours demandé ce que le «En Superama» qui était inscrit en grand dessus pouvait bien signifier. Aujourd'hui, je le sais. C'est très surprenant qu'*AIP (l'une des innombrables compagnies de production de Roger Corman, NDLR)* ait osé tourner un film en scope alors que cela représentait pour cette société un risque financier considérable. J'aime les cinémas qui ont une odeur comme Le Brady. Ça me rappelle ma jeunesse. Lorsque, jeune cinéphile, je me rendais dans des salles de quartier où passaient des «exploitations» ou des films de majors en fin de carrière. Ces cinémas sentaient tous la pisse de chat ! En pleine ère des multiplexes, ces salles sont comme des graffitis.

Après *True Romance* et *Tueurs Nés*, *Titty Twister* est le troisième de vos scénarios à avoir été adapté par un autre réalisateur. Est-ce parce que vous aviez envie, dans ce cas aussi, de tourner la page ?

Pour **Titty Twister**, c'est une autre histoire. Je n'ai jamais eu la volonté de le réaliser. On m'a seulement engagé pour écrire ce script. Dès le départ, je voulais que ce soit un «exploitation», et c'est dans cet esprit-là que je l'ai rédigé. Le film ayant mis énormément de temps à se monter, j'ai eu la possibilité d'ajuster quelques trucs. Une chose était sûre cependant : il fallait que le réalisateur prenant en main ce scénar croie à cette histoire. Je n'avais pas envie de la voir flinguée par un «yes-man». Robert Rodriguez, je l'ai rencontré sur le lotissement de la *Columbia*. Il écrivait **Desperado** pour eux. C'est là qu'on a sympathisé. Il venait me voir dans mon bureau et on se racontait des conneries. Lors de l'une de ces conversations, je lui ai dit que j'avais écrit un film de vampires se déroulant au Mexique. Je lui ai filé le script et il a immédiatement voulu le réaliser. Seul problème : les droits du film appartenaient toujours à *KNB*, la boîte d'effets spéciaux qui m'avait commandité ce scénario. Deux ans après cette rencontre, Meir Teper et Gianni Nunnari ont racheté les droits à la société en question et ils sont venus me voir pour savoir si j'avais envie de faire partie de ce projet. Ce n'étaient pas les premiers. Juste avant qu'ils ne l'achètent, lorsque le script faisait encore le tour d'Hollywood, Renny Harlin avait déjà émis le souhait de produire et de réaliser **Titty Twister**. Tony Scott était lui aussi intéressé. *HBO* lui avait en effet proposé de créer une série à partir des personnages des **Prédateurs** et il souhaitait faire de **Titty Twister** le pilote de la série. Quant aux producteurs des ***Contes de la Crypte*** qui, eux aussi, avaient été appâtés par le script, ils voulaient en faire un épisode pour leur show télé. Bref, pour revenir à la proposition de Meir et de Gianni, je leur ai dit que j'étais prêt à faire le film si Robert était aux commandes. Ils sont donc rentrés en contact avec lui, c'était à l'époque de **Four Rooms**, et le premier tour de manivelle a été lancé un mois après la fin de ce tournage. Avec **Titty Twister**, Robert et moi, on a réalisé notre rêve d'enfance : faire un Bis avec les moyens d'un film de major. On s'est fait notre Lucio Fulci.

Tarantino : plus coutumier du flingue que des gousses d'ail !

Robert Kurtzman de *KNB (la société responsable, entre autres, des buffles dépecés de* **Danse avec les Loups** *ou du bataillon de squelettes de*

***L'Armée des Ténèbres*), et John Esposito, son partenaire d'écriture** *(scénariste de La Créature du Cimetière)*, **ont jeté sur le papier les bases de cette histoire. Qu'avez-vous modifié ?**

Ils avaient écrit un traitement d'une dizaine de pages bourré d'idées très cool. La plupart d'entre elles d'ailleurs, Robert les a laissées dans le film. C'est eux aussi qui ont imaginé une bonne partie du contenu de la séquence finale qui se déroule dans le bar frontalier *(avant l'intervention de Tarantino,* ***Titty Twister*** *devait servir de bande de promo pour la société* KNB *et être réalisé par Robert Kurtzman lui-même, NDLR)*. Mes efforts se sont donc surtout concentrés sur les frères Gekko. J'avais vraiment envie qu'on en sache plus sur ces personnages. Ce que j'adore aussi dans cette histoire, ce sont ses silences sur la mythologie vampirique. Les vampires de **Titty Twister** ont déjà une consistance. On n'a pas besoin d'expliquer leur nature. Enfin, lorsque Robert est arrivé sur le projet, il a demandé aux gars des effets spéciaux de donner une apparence aztèque aux vampires du Titty Twister. Robert voulait qu'ils aient un look bien démarqué des vampires de Transylvanie. Le bar que j'avais décrit dans le script était aussi très différent. J'en avais fait un bar miteux de Tijuana alors que Robert, derrière son apparence certes décrépie, l'a transformé en temple au décorum très mexicain.

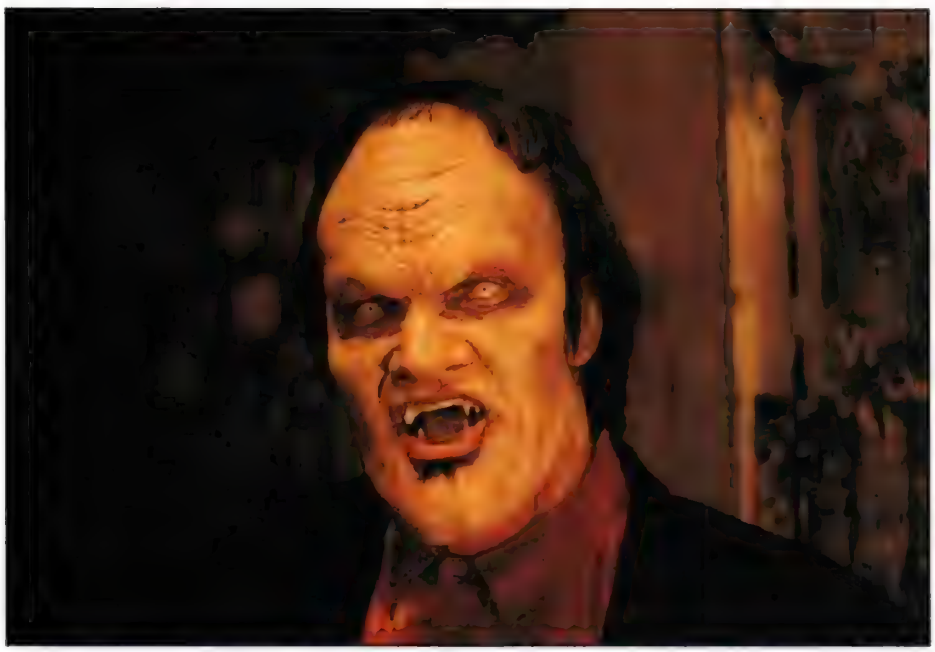
Comment définiriez-vous la relation entre les frères Gecko ?

C'est une relation d'amour extrêmement forte. Elle est tellement forte d'ailleurs qu'elle ressemble bien plus à celle de deux amants en cavale qu'aux relations fraternelles dont Hollywood se fait habituellement l'écho. D'une manière très étrange, tous les actes qu'ils commettent sont directement liés à leur amour réciproque. Richie a fait évader son frère de prison parce qu'il l'aime. Et les actions de Seth sont toutes dictées par son désir de protéger son frère cadet. J'aime aussi beaucoup, dans ce registre relation inattendue, le moment où Juliette Lewis, malgré la peur que je lui inspire, tente de sauver ma peau.

Comment prenez-vous le fait de ne pas vous diriger vous-même ?

C'est génial dans le sens où j'ai une confiance absolue en Robert. Il m'a donné une assurance totale en mon jeu, une liberté en tant qu'acteur que je n'avais jamais connue auparavant. En interprétant Richie, le psychopathe, je n'étais vraiment plus moi-même. Et je ne parle pas comme ces acteurs de la Méthode complètement tarés ; c'est juste qu'ici la métamorphose s'imposait. Quand je quittais le plateau, le soir, je redevenais Quentin, petit à petit. Et je n'étais vraiment moi qu'une fois arrivé à la maison. Il m'est même arrivé de regarder des rushes du film et de ne plus me souvenir du tout que j'avais joué telle ou telle scène ! Je ne dis pas que ma performance est bonne ou mauvaise, je dis juste que ma vision du métier d'acteur a complètement changé. Grâce à Robert, j'ai passé une étape.

La norme du Titty Twister : les faciès rieurs de vampires de souche aztèque.



Richard Gecko (Quentin Tarantino) : quand le gangster prend le mors aux dents !

Que pensez-vous de tous ces films de majors qui viennent marcher sur les plates-bandes du cinéma de genre avec un dédain ostensible ?

Depuis quelques temps, une sourde maladie envahit Hollywood : l'hypocrisie. Quand Coppola fait **Dracula**, il dit que ce n'est pas un film d'horreur mais une histoire d'amour. Quand **La Mutante** sort, les distributeurs le présentent comme un film de science-fiction. Tout faux, messieurs, **La Mutante** est un film de monstre. Ça suffit, appelons un chat un chat. Nous, au moins, on affirme haut et fort que **Titty Twister** est un pur film d'horreur. Nous avons fait un film où les têtes ■■■

■■■ explosent, où les gorges sont arrachées à coup de mâchoires, où le sang coule à flot et où les crocs pénètrent avidement dans les jugulaires. Et nous n'en sommes pas peu fiers. Il n'existe plus aujourd'hui de vrais films fantastiques à gros budget. J'entends par là des œuvres qui soient conçues pour les fans du genre. Les studios qui fabriquent désormais ce genre de films se servent d'une recette et méprisent son essence. Comme en plus les executives pensent que ces films ne sont pas rentables, ils les conçoivent pour un public qui n'a pas l'habitude de voir ce genre de film. Ils sont donc toujours très classieux et ne se déroulent jamais à notre époque. Le dernier film dont un studio ait été à l'origine et qui soit vraiment un film de genre, ça doit probablement être **Alien**. On s'est donc dit, Robert et moi, nous les grands fans de films de genre et de magazines fantastiques tel *Fangoria*, que nous allions faire un film pour toute cette frange du public qui depuis des années a été négligée. Et le résultat c'est **Titty Twister**.

Les responsables de *Miramax*, le distributeur du film aux États-Unis, ont-ils été échaudés par les mauvaises critiques que le film a reçues ?

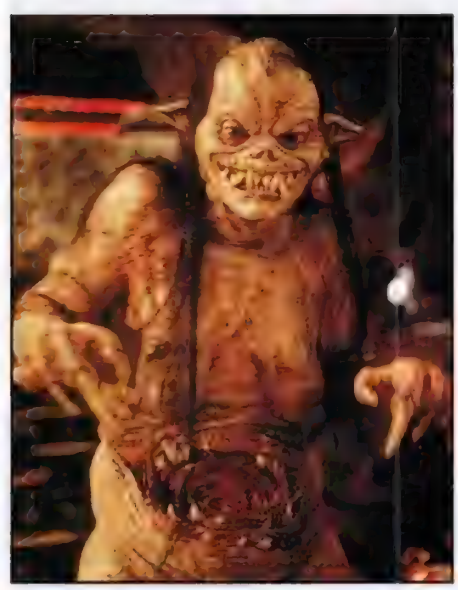
Je n'arrête pas de plaisanter avec les gens de *Miramax* sur ce sujet en leur disant qu'au lieu de lire les critiques des quotidiens ou des hebdos, ils feraient bien mieux de se pencher sur le courrier des lecteurs de *Fangoria*. Le vrai baromètre, ce sont les lecteurs de cette revue. L'année dernière, par exemple, le meilleur film fantastique pour les lecteurs de cette revue c'était **The Prophecy** (*ex-God's Army*, *NDLR*) de Gregory Widen avec Christopher Walken. Pourquoi ? Simplement parce que ce film leur racontait une histoire intéressante, que ce n'était pas l'énième suite d'un succès des années quatre-vingt et que les acteurs étaient des comédiens de premier plan. C'était tout sauf un **Démon du Maïs 5** ou un film joué par des acteurs aussi mauvais que ringards. C'était, sans être une merveille, une petite production honorable, le genre de films auxquels, actuellement, les fans n'ont plus droit.

Sur un plan stylistique, *Titty Twister* s'éloigne énormément des mises en scène précédentes de Robert Rodriguez. Sa fougue semble avoir été domptée. Est-ce à dire que vous lui avez servi de conseiller technique? Ou a-t-il pris ces décisions lui-même ?

C'est vraiment son film, et je tiens à le souligner. Robert n'a eu à se soumettre à aucun impératif. La seule différence qui existe entre ses films antérieurs et celui-ci, c'est que le script de **Titty Twister** est nettement plus narratif. Robert a dû, pour la première fois, expliquer les comportements de ses personnages. Nombreuses sont les scènes qui ne mènent à aucun règlement de compte à coups de Colt 45. Les premières quarante-cinq minutes sont même plutôt calmes. À part le gunfight d'ouverture, les scènes d'action pure sont inexistantes. Elles reposent avant tout sur des rapports dont le maître-mot est «tension». Quant au style de Robert, il est certes toujours présent, mais c'est vrai qu'au bout de la quatrième vision je me suis aperçu que j'aurais filmé et cadré certaines scènes exactement comme lui, en particulier la scène où Richie demande à cette femme qu'ils ont prise en otage, lui et son frère, de venir regarder la télé sur le lit près de sa petite personne. J'aurais, comme Robert, choisi de filmer la scène en plan large et de la structurer visuellement en me servant de l'encadrement de la porte qui sépare la pièce principale de la chambre, l'avant-plan où se trouve cette quadragénaire paniquée de l'arrière-plan où on voit Richie allongé sur sa couche. C'était vraiment la manière appropriée d'approcher cette scène. Il est vrai aussi que Robert a eu tendance à rallonger la durée moyenne de ses prises... Et je vous suite page 29

Santanico Pandemonium (Salma Hayek) : la toute puissante reine des vampires.

Les pensionnaires du Titty Twister en habits du dimanche, sur les coups de minuit...



Un établissement réputé pour ses strip-tease en deux temps : l'un dans les normes, l'autre pour une clientèle plus avertie !

ROBERT RODRIGUEZ : les crocs du Mariachi !

Les destins cinématographiques de Quentin Tarantino et de Robert Rodriguez imposent un parallélisme étonnant. Tous les deux sont des fondus de cinéma de genre, ont démarré avec de petites productions (même si **Reservoir Dogs** et son million US fait figure de géant par rapport à **El Mariachi** fait pour à peine 7.500 dollars), et peuvent aujourd'hui s'enorgueillir d'une cote énorme à Hollywood. Pas étonnant, donc, de les retrouver ensemble au générique de **Titty Twister**. «*Quand j'ai lu le scénario, j'ai craqué instantanément*» se souvient Robert Rodriguez. «*Dès que les problèmes de droits ont été résolus, je me suis lancé à fond dans la production. Selon moi, **Titty Twister** ne pouvait marcher que s'il était conçu et tourné dans l'urgence*».

Robert Rodriguez : la pause guitare entre deux pintes de sang !

Si personne ne met en doute l'habileté de Rodriguez à diriger des séquences d'action, le réalisateur de 27 ans n'avait jusque-là encore rien prouvé dans le domaine du fantastique. «*J'adore le cinéma de genre en général*», explique-t-il, «*même si j'ai une petite prédilection pour le polar et l'action. Mais je prends un pied monstrueux en regardant un bon film d'horreur. De toute façon, je pense qu'une séquence d'horreur marche sur le même principe qu'une séquence d'action. L'important, c'est l'énergie. Plus vous allez vite, plus la séquence est efficace. Mais attention, pas question de faire n'importe quoi. Pas de plans à la* **NYPD Blue** *avec des caméras qui tremblent. Ici, la caméra est fixe, c'est tout le reste qui tremble. Le rythme doit toujours être poussé à son maximum*». Et en matière de vitesse, Rodriguez sait de quoi il parle. Homme-orchestre sur ses tournages (il est crédité au générique de **Titty Twister** comme réalisateur, co-producteur, monteur et opérateur steadycam), il faut le voir courir sur le plateau, surveillant les explosions d'un côté, les effets de l'autre, les combats à gauche, les cascades à droite. Non, Rodriguez ne manque définitivement pas d'énergie. George Clooney, son acteur, dit même gentiment de lui : «*Si Robert avait dirigé* ***Sur la Route de Madison****, il n'aurait pas pu s'empêcher de faire péter la route à la dynamite !*». Un rythme surpuissant qui impose une bonne dose d'improvisation sur le tournage. «*Il nous est arrivé de tourner quatre jours d'affilée pour des scènes qui ne faisaient pas partie du scénario original*», précise le réalisateur. «*J'avais sur le plateau des gars aussi fous et doués que Fred Williamson ou Tom Savini. Si on ne laisse pas de telles personnalités donner libre cours à leur imagination et inventer des tas de trucs cool, autant aller pointer à l'usine*».

Pour autant, Rodriguez pouvait-il s'insérer dans un univers de pur film d'horreur ? «*Complètement, d'autant plus que* ***Titty Twister*** *n'est pas un film d'horreur comme les autres. Il rentre difficilement dans une catégorie. Un peu comme* **Pulp Fiction** *qui est un polar en même temps qu'un film bizarre, inclassable. De plus,* ***Titty Twister*** *se déroule au Mexique et l'aspect fantastique s'inscrit donc directement dans la culture du pays, puisque les vampires sont des monstres provenant de la mythologie Aztèque. Et ces gens-là n'étaient pas vraiment des rigolos. Ils offraient quotidiennement des sacrifices humains en écartelant leurs victimes pour qu'il y ait plus de sang répandu, tout ça pour que le soleil continue de briller. Il paraît donc logique que ce film de vampires soit bien plus violent et sanglant que la moyenne. J'ai vraiment adoré mettre en scène* ***Titty Twister****. Pour la première fois, je bénéficiais d'un budget conséquent et je n'étais donc pas obligé de tout faire sur le plateau ; j'ai même réussi à jouer de la guitare entre deux prises de temps en temps ! Et puis, et surtout, le must avec un film d'horreur, c'est que vous êtes payé pour vous éclater. Je me levais le matin avec une seule obsession : surtout ne pas agir de façon raisonnable ! C'est pas le pied, ça ?*». En tout cas, cela a eu l'air de lui plaire puisque Rodriguez pourrait enchaîner avec **Predator 3**, où les humains vont faire le ménage sur la planète des Predator. Ça va charcler dans l'hyper-espace !

Les frères Gecko (Quentin Tarantino & George Clooney) : des malfrats dont la cavale prend une surprenante tournure !

D.A.

Sex Machine (Tom Savini) : un biker sévèrement burné qui n'échappe pas à la contagion !

opinion

EVIL PULP

«Nous allons mixer *Pulp Fiction* et *Evil Dead*», se sont écriés en cœur Quentin Tarantino et Robert Rodriguez avant le démarrage de la production de **Titty Twister**. Une déclaration d'intention on ne peut plus excitante. La promesse est-elle tenue ? Oui et non. Point de mélange dans **Titty Twister**. Mais plutôt deux parties bien distinctes, bien séparées, qui chacune affiche clairement son œuvre de référence.

Deux films pour le prix d'un

Dans la première moitié, on s'intéresse à la destinée des frères Gecko, Seth et Richard. Deux frangins qui ont le sens de la famille puisque Seth aide Richard à se faire la belle d'une taule texanne, tandis que Richard couvre et répare les «bêtises» de son frerot à la gâchette facile, obsédé sexuel et serial-killer à ses heures. La cavale des Gecko doit les conduire au Mexique. Ils prennent rendez-vous avec un de leurs anciens associés dans un bar frontalier miteux, le Titty Twister. Pour passer la frontière, ils kidnappent un pasteur qui a presque perdu la foi après la mort de sa femme et de ses deux enfants. Après moult fusillades, explosions, meurtres, viols, le tout dans une atmosphère très moite, la petite troupe débarque au Titty Twister. Fin du road movie «pulpesque» et glauque et début du plus fun des films d'horreur. Ils arrivent au crépuscule et le rendez-vous doit avoir lieu le lendemain matin. Pas de problème, il suffit d'attendre en buvant un coup et en profitant du spectacle de ce bar à strip-tease qui affiche «ouvert du crépuscule à l'aube». En fait de club d'effeuillage, le Titty Twister cache le rendez-vous nocturne de vampires assoiffés qui se jettent sur la clientèle de passage pour épancher leurs envies sanguinaires. Plongés dans ce capharnaüm, les frères Gecko et leurs otages vont devoir se comporter en héros pour tenir jusqu'au lever du soleil...

Etonnant de voir à quel point **Titty Twister** bifurque à la moitié du métrage. Tout ou presque est différent. Les personnages se transforment de salauds en héros, le ton passe de l'angoissant au jouissif... Un peu comme si **Seven** se transformait en **Braindead** après une heure de projection. Pour aussi incohérente qu'apparaisse cette volte-face, elle n'en est paradoxalement pas réellement gênante. To simplement parce que chaque moitié du fil est parfaitement aboutie : la partie **Pu Fiction** pourrait parfaitement s'inscrire dans film de Tarantino, et la partie **Evil Dead** balan 3/4 d'heure de pur délire. On y voit Fred W liamson (grand héros des films de «Blaxploi tion» des années 70) trucider du vampire av un plaisir non dissimulé, Tom Savini en bik répondant au doux nom de S Machine du fait d'un membre t particulier, ou encore Harvey Kei former une croix avec une batte base-ball et un fusil à pompe po taire reculer les créatures de la n Le tout dans un déluge de gore d'action folle. N'importe quoi, s mais l'amateur de film d'horreur b saignant n'a plus pris autant son p depuis **Braindead**. Une date !

Didier ALLOU

***From Dusk till Dawn*. USA. 1995. Réal.: Robe Rodriguez. Scén.: Quentin Tarantino d'après une h toire de Robert Kurtzman. Dir. phot.: Guillermo N varro. Mus.: Graeme Revell. Maq.: KNB EFX. Pro Lawrence Bender, Gianni Nunnari & Meir Teper. In George Clooney, Quentin Tarantino, Harvey Kei Juliette Lewis, Tom Savini, Fred Williamson, Jo Saxon, Kelly Preston, Salma Hayek... Dist.: Gaum Buena Vista International. Dur.: 1 h 48. Sortie le juin 1996. (Lire également article in M.M. 98)**

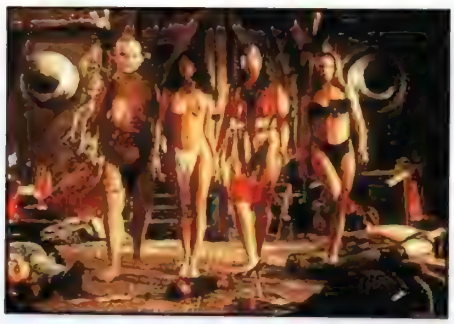
■ ■ ■ assure que je n'y suis pour rien. C'est simplement qu'il s'est retrouvé face à des acteurs qui délivraient une performance, qui, touche après touche, apportaient une pierre à l'édifice de leurs personnages et qui jouaient vraiment des scènes-scènes au lieu d'interpréter des scènes-clins d'œil. Robert n'a pas par conséquent tenté d'imposer un style qui aurait été inapproprié. Il a simplement suivi l'histoire, suivi le récit. Et lorsque ce récit finit par atterrir au Titty Twister, là, il se retrouve en terrain plus familier et son style survitaminé reprend immédiatement le dessus. Ce qui est très trompeur, c'est que la première partie du film donne l'impression de ne pas être très découpée alors qu'en fait il y a énormément de points de montage. La grande force de Robert, c'est que cette fois-ci il a réussi à les rendre invisibles. Vous êtes, en effet, tellement pris par les scènes et l'histoire qui se déroulent sous vos yeux que votre attention n'est plus rivée sur le découpage comme il l'est lors d'une séquence d'action.

Le fait de jouer aux côtés de Fred Williamson *(l'une des quatre grandes stars avec Jim Brown, Jim Kelly et Richard Roundtree des blaxploitations des années soixante-dix)* **et de Tom Savini** *(Monsieur morts-vivants)* **a-t-il été, pour vous, l'un des moments les plus excitants de ce tournage ?**

C'était sensass, jouissif. Je vénère tous les acteurs qui ont été les piliers des films de genre de cette époque, des types comme John Saxon ou Michael Parks qui joue d'ailleurs le rôle du Texas Ranger au début du film et qui est incroyable dedans - Monty Clift disait d'ailleurs de lui qu'il était l'un des meilleurs jeunes acteurs de sa génération. C'était aussi l'un des grands amis de Jean Renoir lors des dernières années de sa vie. Dans le cas de Fred Williamson et de Tom Savini, leurs rôles étant plus étoffés que celui de Michael Parks, j'ai donc eu la possibilité de les côtoyer plus longtemps au point d'ailleurs de modifier leurs rôles respectifs par rapport au script originel. Sex Machine, le personnage qu'incarne Tom Savini, avait au départ la carrure d'un footballeur américain tandis que Frost, le personnage qu'interprète Fred Williamson, avait, a contrario, un look de biker trapu. Lorsque Williamson est arrivé sur le plateau, il a été immédiatement mis dans la peau de Frost. C'est lui, en outre, qui a imaginé de toute pièce l'histoire où il raconte son passé de Viet vet. Quand à Tom Savini, bien qu'il était casté pour

Kate Fuller (Juliette Lewis) : une innocente jeune femme qui va apprendre la vie, la vraie...

Le Titty Twister : ouvert du crépuscule jusqu'à l'aube.



Quand érotisme et chairs putréfiées font bon ménage...

le rôle de Frost, il a décidé de nous envoyer de Pittsburgh une cassette de lui en Sex Machine. Et sa performance était tellement convaincante que nous avons décidé, Robert et moi, de lui confier ce rôle !

La manière dont vous filmez la violence a attiré les foudres de la critique. Est-ce la raison pour laquelle, cette fois-ci, vous avez décidé d'incarner un personnage aux prises avec sa propre violence et qui subit celle des autres ?

Non. Je ne tiens pas compte de l'avis des critiques concernant ce sujet ! Je souhaitais juste que la scène avec l'otage dans **Titty Twister** ait l'air la plus réaliste possible. Je voulais de surcroît que le public sente à quel point Richie est une bête féroce.

Propos recueillis par **Richard CHANCE**

«Atmosphère, atmosphère... Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?»

K.N.B. : la vie à pleines dents

En ce moment Robert Kurtzman, Greg Nicotero et Howard Berger sont tout simplement débordés. En à peine 7 ans, leur société *KNB* est devenue la référence n°1 en matière de maquillages horrifique. Quand un réalisateur, du pire tâcheron au plus grand maître, a besoin d'effets spéciaux efficaces et bon marché, le nom *KNB* fait immédiatement «tilt» dans sa tête. John Carpenter ne jure d'ailleurs plus que par ces trois lettres. Le hamburger humain du **Village des Damnés** et l'aubergiste décomposée de **L'Antre de la Folie** portaient l'estampille KNB. Il apparaît donc logique de retrouver leurs initiales associées aux noms de Tarantino et Rodriguez, deux chantres du film de genre, d'autant plus que Robert Kurtzman est à l'origine du projet. Paradoxalement, il est celui de la bande des trois à avoir le moins travaillé sur **Titty Twister**. Pendant que ses copains se trouvaient sur le tournage au Mexique, il œuvrait sur **Demolitionnist**, son premier film en tant que metteur en scène. «***Titty Twister** a occupé cinq années de ma vie*», raconte Kurtzman, «*et quand enfin il voit le jour, je ne peux vraiment m'en occuper. C'est rageant ! Mais pas si grave en même temps, puisque je me suis amusé tout autant à mettre en scène **Demolitionnist***».

Quentin Tarantino avait déjà fait appel aux multiples talents de *KNB* pour les effets gore de **Pulp Fiction**. Mais pour Robert Rodriguez, c'est une première. «*Robert s'attaquait là à son premier film à effets, et il ne fait pas partie de ces réalisateurs qui vous laissent l'entière responsabilité du travail*», explique Greg Nicotero. «*Il donne des instructions, écoute nos avis, s'occupe de près de la construction des monstres. Il dessine lui-même des modèles pour la conception des créatures. Bon parfois, ses dessins étaient partiellement irréalisables mais Robert Kurtzman le remettait dans la bonne direction !*». Rodriguez est également responsable du côté azteque des vampires. Du travail supplémentaire pour *KNB* qui n'en manquait pourtant pas. «***Titty Twister** ne fait pas partie du lot habituel des films où l'on doit tourner un effet tous les trois ou quatre jours avec deux personnes sur le plateau pour s'en occuper*», se souvient Nicotero. «*Ce film nécessitait la présence quotidienne d'au minimum onze techniciens de l'atelier et des tonnes de maquillages et de costumes en latex. L'esprit de Robert Rodriguez bouillonnant constamment de nouvelles idées excitantes, nous devions fournir un ou deux effets par jour. On a même maquillé Tom Savini, notre mentor, celui qui nous a appris le métier. Je peux vous dire qu'on s'est un peu vengé de toutes les blagues qu'ils nous a faites pendant notre formation !*». Robert Kurtzman confirme l'effervescence d'un tournage riche en hémoglobine : «*Nous avions une pièce entière remplie des monstres créés spécialement pour le film. Chaque jour nous en sortions un ou deux pour le couvrir de sang ou le faire exploser. Nous avons littéralement vidé nos placards de tous les corps dont nous disposions. Si vous faites bien attention, vous pourrez voir le Marvin de **Pulp Fiction**, des cadavres issus des moules faits pour **Le Sous-Sol de la Peur** et même le moulage de Kevin O'Connor pour **Lord of Illusions**. Il fallait faire face à la demande incessante de Robert. On pensait se la couler douce avec un budget confortable, et on n'a jamais autant bossé de notre vie. Le pire, c'est que cela nous rendait fous de joie !*».

D.A.

actualité cinéma

sortie le 22 mai

Maximillian (Eddie Murphy) dans tous ses états : la face cachée du flic de Beverly Hills !

UN VAMPIRE À BROOKLYN

Mel Brooks, Quentin Tarantino, Abel Ferrara, Francis Coppola, Tom Cruise,... Les vampires suscitent des vocations aussi hétéroclites que dissemblables dans le traitement du mythe. Celle d'Eddie Murphy n'en constitue pas la moindre. Eddie Murphy, le malfrat bavard du FLIC DE BEVERLY HILLS. Une totale reconversion. Là où on attend un Dracula pour rire, un Prince des Ténèbres porté sur les vannes d'outre-tombe, les zygomatiques n'ondulent pas autant que prévu. Avec la complicité de Wes Craven, papa du croquemitaine d'Elm Street, Eddie Murphy prend très très au sérieux son personnage, le vampire Maximillian, une créature maléfique en quête de procréation...

La réputation de Wes Craven n'est plus à faire. À Hollywood, lorsqu'il s'agit de recruter un réalisateur de film fantastique, son nom vient immédiatement à l'esprit. Surtout lorsque le projet se développe à *Universal*, major pour qui le cinéaste tourne **Shocker** et **Le Sous-Sol de la Peur**. C'est justement à *Universal* qu'**Un Vampire à Brooklyn** prend son envol. S'il y a bien une star à bord, pas de réalisateur au gouvernail. «*C'est le manager d'Eddie Murphy qui a le premier mentionné mon nom, le fait que j'avais aussi signé* ***La Colline a des Yeux*** *et* ***L'Emprise des Ténèbres****. Eddie Murphy a aussitôt réagi favorablement. Le fantastique, il adore ça en général et* ***La Colline a des Yeux***, ***L'Emprise des Ténèbres*** *en particulier. D'ailleurs, lors de notre première rencontre, il s'est exclamé «Whoa, Wes Craven !», pour ensuite réciter des lignes entières des dialogues de mes films. Des instants délicieux».*

À dire vrai, Wes Craven et Eddie Murphy se cherchent l'un l'autre d'une certaine manière. Presque naturel cet amalgame des frissons et du rire. «*J'avais envie de réaliser une comédie, alors qu'Eddie Murphy attendait depuis longtemps l'occasion propice de faire un film d'horreur*». On ne pouvait mieux s'entendre dans le lancement d'un projet. La parfaite complémentarité d'un cinéaste spécialisé et d'une star, spécialisée elle aussi. Mais, en offrant à Wes Craven la réalisation d'**Un Vampire à Brooklyn**, Eddie Murphy n'a nullement l'intention de lui demander de retourner sa veste, de s'échiner à fignoler des gags irrésistiblement drôles. Non, Eddie Murphy attend du père de Freddy Krueger de faire ce qu'il sait le mieux faire : du fantastique pur et simplement, très classique, presque vieille école. La star, quant à elle, s'impose une gymnastique plus dangereuse : que son personnage ne verse jamais dans les affres ou la gaudriole parodique. Pas question que Maximillian attaque la banque du coin pour s'approvisionner par exemple. «*Il ne fallait surtout pas que Maximillian soit un autre Eddie Murphy, un «Flic de Beverly Hills» avec une cape et des canines pointues. Dans aucun cas Eddie Murphy n'est le pivot comique du film. Il incarne très sérieusement un vampire romantique qui ne possède aucun sens de l'humour. Disons que Eddie Murphy incarne un Maximillian parfois drôlement horrible, parfois horriblement drôle*». L'humour, c'est Julius qui s'en charge. Julius qui est à Maximillian ce que Renfield est à Dracula : un servile et fidèle valet. En fait, un jeune paumé, un glandu que le Saigneur des Ténèbres transforme en ghoule. Un zombie qui se décompose au fur et à mesure que l'intrigue progresse. Il perd une oreille, un œil, une main... Du gore burlesque pour un pourrissement graduel comparable (mais est-ce un hasard ?) à celui du **Loup-Garou de Londres**.

«*Fondamentalement, **Un Vampire à Brooklyn** reste un film d'horreur, même s'il intègre quelques éléments de comédie. À ce niveau, Eddie Murphy m'a fichu une paix royale. N'étant pas familier du fantastique, il me faisait totalement confiance. Plusieurs fois, il m'a dit que c'était mon genre de film, que je savais mieux que lui ce qui fonctionnait à l'écran ou pas*» surenchérit Wes Craven qui, dès les premières images, donne le ton en démarquant sans scrupule le «Dracula» littéraire de Bram Stoker. Défonce l'embarcadère de la partie la plus miteuse du port de New York un cargo sinistre dont tout l'équipage est vidé de son sang. Immédiat contrepoint rigolard au premier degré : les réactions épouvantées du gardien quand il constate que la proue du navire réduit en miettes sa cabane !

Rita Veder (Angela Bassett) et Maximillian : une vaste entreprise de séduction.

«*Évidemment, les responsables de* Paramount *se seraient mieux portés si Eddie Murphy avait interprété Maximillian avec davantage de légèreté, à la Axel Foley. Voyant bien que personne, question choix artistiques, ne souhaitait s'engager dans cette direction, ils ont finalement admis qu'ils produisaient bien un film d'horreur. Mais* ***Un Vampire à Brooklyn*** *n'est pas réellement un film d'horreur selon mes standards personnels. Eddie Murphy le définit bien mieux que moi. C'est, selon lui, un terrifiant conte romantique... Non, pas vraiment, plutôt un conte romantique de terreur. Non, je me trompe encore. Il le définit très précisément par conte romantique, terrifiant et comique*». Craven ■■■

un vampire à brooklyn

■■■ hésite, tâtonne. Un peu comme son film, qui ne trouve que laborieusement ses marques, ses repères. Tantôt dévoué au genre dans ce qu'il possède de plus solennel, de plus noble. Tantôt aux antipodes, cassant net le sérieux de la scène précédente par l'intrusion de Julius, zombie déconneur que sa dégradation physique n'émeut guère. Très sérieux en revanche le Docteur Zeko, spécialiste en surnaturel et rites caraïbes. L'ironie du personnage, il faut la chercher dans l'interprète, Zakes Mokae, vaillant suppôt du vaudou dans **L'Emprise des Ténèbres** !

Julius (Kadeem Hardison), un serviteur aussi cabotin que mort !

«*Pour être franc,* Paramount *n'a accepté de produire* ***Un Vampire à Brooklyn*** *qu'en limitant considérablement les risques. Nous devions compter sur un budget total de 20 millions de dollars, ce qui est très modeste pour un projet incluant une star de cette dimension. Pour limiter les dépenses, nous avons essentiellement tourné en studio, ce qui donne au film un aspect baroque, très proche des* **Dracula** *de la* Hammer. *Eddie Murphy tenait tellement à ce projet qu'il a signé pour un cachet nettement inférieur à celui qu'on lui octroie habituellement*». Pour une fois, les cadres du studio ont le nez creux : **Un Vampire à Brooklyn** échoue au box-office américain. Tant les amateurs de fantastique que les amateurs de comédie n'ont pu franchement y trouver un os à ronger. Ce qui séduit les premiers aurait tendance à refroidir les seconds. La mort, bien horrible, de la copine de Rita, laquelle, le feu au cul, se jette dans les bras de Maximillian, frustré que la femme-flic n'ait pas immédiatement cédé à ses avances. «*Horreur et humour partent des mêmes fondations. Ce qui est horrible peut être drôle. Ce qui est drôle peut être horrible. Tout dépend de votre perception des choses. Plus que sur tous mes autres films, les choix étaient particulièrement périlleux sur* ***Un Vampire à Brooklyn***. *Je dois avouer que j'avais un peu la trouille*». Autrement dit de trop pencher d'un côté ou de l'autre. À marcher sur le fil du rasoir, Wes Craven s'expose. Et les pressions de part et d'autre peuvent, d'une scène sur l'autre, le pousser dans les abysses du gag foireux ou de la peur ridicule. «*D'un côté,* Paramount *souhaitait davantage d'humour. De l'autre, Eddie Murphy insistait pour prendre le contre-pied de tous les rôles qui ont fait son succès, Alex Foley en tête de liste. L'échec du* **Flic de Beverly Hills 3** *l'a profondément abattu, mais l'a également poussé à la réflexion. Jusqu'ici, le public savait à quoi s'en tenir à propos d'un film avec Eddie Murphy, avant même de rentrer dans la salle. Ça, Eddie Murphy n'en veut plus. Il veut montrer à tous qu'il n'est pas le comédien d'un seul personnage, qu'il peut se renouveler*» soutient l'un des scénaristes d'**Un Vampire à Brooklyn**, Michael Lucker. De bonne volonté la star et, sur le plateau, aux antipodes de sa fâcheuse réputation. «*J'ai entendu les pires rumeurs sur Eddie Murphy, sur ses caprices, ses retards*», explique Wes Craven. «*Pourtant, je n'ai jamais eu à me plaindre de son comportement. Je n'ai pas observé de différences entre diriger un comédien comme Robert Englund et une grande vedette comme Eddie Murphy, à part les gardes du corps qui le suivaient partout ou presque !*».

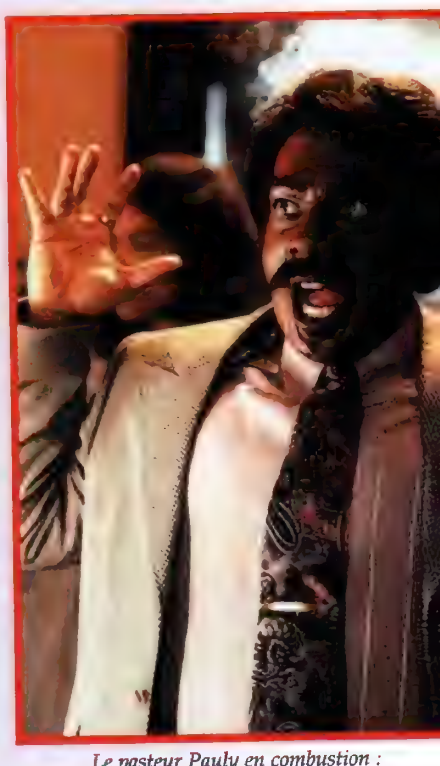
Avec ou sans gag ? Frissons ou pas frissons ? **Un Vampire à Brooklyn** ne parvient jamais à faire un choix radical. Il aurait pu se boucler sur un dénouement classique façon *Hammer Films*, le lot de tout film de vampire qui se respecte, façon **Le Cauchemar de Dracula**. Mais non ! Déboulent illico Julius et son oncle Gilas, histoire de finir sur une note primesautière. De faire passer l'arrière-goût de cendres. Mais Wes Craven et Eddie Murphy avaient-ils vraiment le cœur à rire sur le plateau ? Pas vraiment puisque la doublure d'Angela Bassett, Sonja Davis, décède des suites d'une chute lors d'une cascade a priori routinière. Terrible accident.

«***Un Vampire à Brooklyn*** *aurait été bien plus horrible encore si nous avions scrupuleusement mis en images le scénario originel. Je sais que, venant de moi, cela paraît étrange, mais cette violence s'avérait quelque peu malsaine. Il y avait tellement de démembrements, d'atrocités ; le public n'aurait pas supporté*». Bizarre effectivement d'entendre le cinéaste de **La Colline a des Yeux** et de **La Dernière Maison sur la Gauche** émettre quelques réserves sur un scénario excessivement saignant. Reste que, en l'état, **Un Vampire à Brooklyn** génère quelques images particulièrement corsées, notamment l'œil de Julius qui tombe de son orbite avant d'être écrasé sous une semelle. «*C'est autant un gag qu'une séquence gore*» se défend Wes Craven. «*Sur le plateau, nous l'avons quasiment improvisé. Tous pensaient que je n'oserai pas ! Eh bien, je l'ai fait. Comme j'ai osé éliminer ce chien qui aboyait en direction de Rita*». Mais là encore, il s'agit d'un trait d'humour. Un humour auquel ne sont guère sensibles les ligues américaines de protection animale.

Lorsqu'il arrive sur **Un Vampire à Brooklyn** à la demande d'Eddie Murphy et de *Paramount*, Wes Craven prend des gants. Pas évident de critiquer ouvertement le scénario, surtout que celui-ci porte la signature de Charles Murphy, frère d'Eddie, et de Vernon Lynch Jr., son beau-frère. Que l'un des producteurs se nomme Ray Murphy Jr. Et que le Murphy superstar est co-auteur du sujet original et co-producteur. «*J'ai fait remarquer à tous que les premières versions du script ne fonctionnaient guère. Mais il fallait que j'y aille mollo car* ***Un Vampire à Brooklyn*** *tenait autant de l'histoire de famille que du projet cinématographique. Délicat, mais je suis parvenu aux modifications souhaitées après que* Paramount *ait engagé deux nouveaux scénaristes, Michael Lucker et Chris Parker, pour remettre le manuscrit à flot*». Michael Lucker et Chris Parker doivent travailler vite car le temps presse. *Paramount* donne le feu vert au projet car le tournage de **The Nutty Professor**, remake calorifique de **Dr. Jerry & Mister Love** avec toujours Eddie Murphy, est repoussé de quelques mois. «*À l'origine,* ***Un Vampire à Brooklyn*** *arrivait après* ***The Nutty Professor*** *sur l'agenda d'Eddie Murphy. Si nous avions attendu, il y a de fortes chances que le projet n'aurait jamais pu se concrétiser. Ce sont les idées apportées à la toute dernière minutes par les deux nouveaux scénaristes qui l'ont sauvé*». La volonté de la star n'aurait pas suffi car, après les bides de **Monsieur le Député** et du **Flic de Beverly Hills 3**, sa cote d'amour chez les grands

Rita Veder : une femme flic en qui sommeille la race des saigneurs...

Maximillian : un séducteur ténébreux en quête d'affection...



Le pasteur Pauly en combustion : un déguisement de plus pour Eddie Murphy.

Rita Veder et Maximillian : une nuit de noces qui tourne à l'affrontement toutes dents dehors !

d'Hollywood fond comme neige au soleil.
«*Dans le scénario de Charles Murphy et Vernon Lynch Jr., Maximillian venait à New York pour retrouver son fils que devait incarner Charlie Murphy en personne. Lui faisait défaut une aura romantique. Michael Lucker et Chris Parker ont suggéré de remplacer le personnage par Rita Veder, mihumaine mi-vampire, native de la même île et ignorant ses origines. Nous avons également sensiblement modifié la personnalité de Warren Justice, l'équipier de Rita, de manière à ce qu'il s'impose en rival amoureux de Maximillian. Cette rivalité passionnelle était nettement plus motivante que le script de départ. Elle atténuait également la violence, une atmosphère très glauque, en apportant un peu de chaleur humaine à l'histoire*» souligne Wes Craven. Et voilà Maximillian, disciple de Dracula exilé aux Caraïbes, dans les profondeurs du Triangle des Bermudes, quittant son bastion pour la mégalopole américaine. Là où il doit, pour assurer sa descendance, s'unir avec une quasi-semblable, à condition que celle-ci soit consentante. À Maximillian de ruser, d'adopter plusieurs identités, pour convaincre la belle de céder à ses avances de plus en plus pressantes car il faut procréer avant la prochaine pleine lune. Mais Rita Veder, flic appréciant tout particulièrement les patrouilles de nuit, n'est pas femme à se laisser embobiner aussi facilement, malgré l'instinct de prédateur larvé en elle. Un instinct que son ténébreux soupirant finit par réveiller.
«*Le père de Rita Veder était un vampire, sa mère une femme ordinaire, une anthropologue qui étudiait la population d'une île des Caraïbes, ignorant que tous ses habitants étaient des vampires. Elle est tombée amoureuse de l'un d'eux, le père de sa fille. Apprenant la vérité, elle sombre dans la folie. Rita, quant à elle, n'a absolument pas conscience de ses origines hybrides, de son héritage. Mais elle renferme néanmoins en elle un incroyable pouvoir. Plutôt que de demeurer une enfant de Brooklyn, elle pourrait soumettre le monde. Faut-il encore qu'elle le désire !*». Et elle refrène ses ardeurs la belle Rita, avec le soutien de son partenaire, Warren Justice.

Qui dit vampire noir de peau renvoie obligatoirement à **Blacula** et sa séquelle, **Scream, Blacula, Scream**, deux séries B folkloriques remontant au début des seventies. «*Je les ai visionnés peu avant de tourner* ***Un Vampire à Brooklyn****, mais je ne crois pas que mon film leur ressemble beaucoup. Ce n'est pas un «blaxploitation» dans la mesure où il ne s'adresse pas spécifiquement à une race, une ethnie. De plus, les deux* ***Blacula*** *n'accordent guère de crédit à leurs personnages. Ce n'est pas mon cas.* ***Un Vampire à Brooklyn*** *les met en avant par rapport aux effets. Il leur donne toute leur dimension tragique. Les* ***Blacula*** *se montrent très rigolards sur la question afro-américaine. Pas* ***Un Vampire à Brooklyn****. Dans les dialogues, j'ai tenu à ce que, discrètement, on évoque la condition des Noirs aux États-Unis*». Très très discrètement et essentiellement à travers d'anodines plaisanteries. «*De plus, Eddie Murphy ne pouvait pas incarner Maximillian selon les mêmes valeurs que William Marshall dans les* ***Blacula****. William Marshall se la jouait très shakespearien, très grandiloquent. L'opposé d'Eddie Murphy qui devait demeurer très contemporain tout en maintenant l'allure altière, aristocratique d'un vampire de haute lignée*».
Dans **Un Vampire à Brooklyn**, les vrais saigneurs de la nuit ne sont pas les Blancs, suçant le sang de la communauté noire. Wes Craven n'est pas Spike Lee, mais Maximillian n'est pas pour autant un ersatz ébène de Dracula, une copie dont seule la pigmentation de la peau aurait changé. «*Nous avons scrupuleusement tenu compte de ses origines. Maximillian vient des Caraïbes ; il aurait été absurde de calquer son attitude sur les vampires européens. Encore plus absurde : un vampire de race noire venant des Carpathes ! Ainsi, nous avons élaboré un Maximillian moins rigide que ses confrères du vieux continent, plus terre à terre, plus malicieux aussi. De même, concernant les costumes, nous ne l'avons pas vêtu de l'éternel smoking, d'une chemise à col amidonné et d'une épaisse cape noire. Personne ne s'habille ainsi sous un climat tropical. Même un vampire ! Tout en s'adaptant à la ville dans ses tenues, Maximillian préserve quelques couleurs exotiques, vives, en témoignage de ses racines africaines. Il en va de même pour sa coiffure*». Une aubaine pour Eddie Murphy qui, depuis toujours, aime à se grimer. Son goût du déguisement, la star l'expose dans **Un Vampire à Brooklyn**, plus discrètement que dans **Un Prince à New York**. Sous d'épais maquillages, il multiplie par trois sa présence au générique. À la star de personnifier Guido, une petite frappe teigneuse au service de la Mafia et le Pasteur Pauley dont la tête commence à flamber lorsqu'il pénètre dans une église. Son sermon, il le professe à l'extérieur, hors de portée de l'influence incendiaire du lieu de culte. «*Le maquillage était si parfait qu'Eddie Murphy s'est promené sur le plateau sans que personne ne le reconnaisse*».
Respectée la mythologie vampirique ! Maximillian dort dans un lourd cercueil, se transforme à volonté, craint la lumière du jour. Beau et élégant, il révèle, comme il se doit, sa monstrueuse nature dans la métamorphose finale. Une transformation nettement moins désopilante que celle de Leslie Nielsen dans **Dracula : Mort et Heureux de l'Être**. Mort, Maximilliam est aussi heureux de l'être. Mais jamais il ne dérape sur la fiente de chauve-souris !

Marc TOULLEC

Vampire in Brooklyn. *USA. 1995. Réal.: Wes Craven. Scen.: Charles Murphy, Vernon Lynch Jr., Eddie Murphy, Michael Lucker & Chris Parker. Dir. phot. : Mark Irwin. Mus.: J. Peter Robinson. Effets spéciaux de maquillage : KNB. Prod.: Paramount Pictures/Eddie Murphy Productions & Mark Lipsky. Int.: Eddie Murphy, Angela Bassett, Allen Payne, Kadeem Hardison, Zakes Mokae, Jerry Hall, Joanna Cassidy, Nick Corri, John Witherspoon... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 42. Sortie nationale le 22 mai 1996.*

actualité cinéma
sortie le 19 juin

HEAVENLY CRE

entre le paradis et l'enfer

PETER JACKSON & FRAN WALSH

À 35 ans, Peter Jackson réalise un film que d'aucuns mettent une vie à concrétiser, le film d'une maturité. HEAVENLY CREATURES qui vient juste après, dans la filmographie de son auteur, le ô combien saignant BRAIN DEAD, un sommet du gore dans la lignée de BAD TASTE et des FEEBLES. HEAVENLY CREATURES : un film où l'on n'attendait pas ce Néo-Zélandais jovial, modeste et chevelu, sevré aux Monty Python, aux SENTINELLES DE L'AIR et aux monstres de Ray Harryhausen. HEAVENLY CREATURES, il l'écrit avec Fran Walsh, sa compagne et collaboratrice depuis LES FEEBLES, une inconditionnelle de l'Emma Peel de CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR. Fran Walsh-Peter Jackson : un couple uni à la vie comme à l'écran, d'une créativité rare, d'une sensibilité exceptionnelle. Des qualités dont ils useront, sous peu, pour remaker le bon vieux KING KONG de 1933, dans une imposante production de 70 millions de dollars...

Après *Brain Dead*, vous enchaînez sur *Heavenly Creatures*, dans un registre radicalement différent. Pourquoi avez-vous pris le risque de ce changement de cap ?

Peter Jackson : Après **Brain Dead**, Fran Walsh et moi avons longuement débattu sur ce que nous pourrions désormais faire. Fran était, bien davantage que moi je l'avoue, très intéressée par le fait divers à l'origine de **Heavenly Creatures**. Elle a commencé à en parler, et plus elle en parlait plus je lui posais des questions. C'est vraiment sa passion pour la personnalité de Juliet Hulme et Pauline Parker qui a éveillé mon intérêt. Le projet m'a d'autant plus intéressé qu'après **Brain Dead**, je voulais m'adonner à autre chose que du gore, de l'horreur. Je cherchais quelque chose de radicalement différent. J'avais besoin de m'affirmer à travers un défi à relever. Avec **Brain Dead**, je me suis engagé à réaliser le film gore poussé dans ses derniers retranchements. Je ne ressentais pas l'envie d'aller plus loin encore. Je m'étais fixé un objectif et je l'ai atteint. À travers **Heavenly Creatures**, je me suis fixé un autre objectif !

Travailler sur un sujet intimiste ne vous a posé quelques problèmes d'adaptation ?

P.J. : M'adapter à **Heavenly Creatures** constituait le défit numéro un. J'avais l'impression d'en être à mon tout premier film, de recommencer à zéro. Tout était si différent à tous les niveaux ! Heureusement, une approche très claire, très précise du scénario me guidait. Je savais très précisément ce que je voulais. Je n'ai eu qu'à me laisser porter par l'interprétation remarquable de Melanie Lynskey et de Kate Winslet. Elles m'ont communiqué les émotions de leur rôle.

*La première image de **Heavenly Creatures** : un électrochoc !*

N'avez-vous pas eu la tentation d'assimiler votre propre imaginaire d'adolescent à celui de Juliet et Pauline qui semble justement très proche du vôtre ?

P.J. : Je n'ai rien imaginé du tout. Ce que je montre des fantasmes de Pauline et Juliet à l'écran n'a rien en commun avec le monde imaginaire de mon enfance. Dans le mien, vivaient surtout des monstres. Je me suis tenu aux descriptions du journal intime de Pauline. La manière dont les collines se transforment pour devenir un véritable jardin d'Eden avec des licornes, des animaux merveilleux, vient directement de son récit à elle. Je n'ai pris aucune initiative.

Pouvez-vous expliquez votre intérêt pour l'histoire vraie de Pauline Parker et Juliet Hulme ? À première vue, elle ne sort pas du cadre du fait divers assez sordide...

Fran Walsh : Si j'accorde autant d'intérêt à l'histoire de Juliet et Pauline, c'est que durant mon adolescence, j'ai moi aussi connu de très intenses amitiés. Je me suis reconnu en elles. Ces rencontres étaient si fortes que nous mettions le monde en veilleuse, que rien n'existait plus autour. Cela prenait une importance capitale, dévorante. Bien sûr, cela n'a pas été si loin que dans le cas de Juliet et Pauline. Leurs conséquences n'avaient rien de dramatique. Reste qu'en écrivant **Heavenly Creatures**, je me suis retrouvée dans les personnages. J'avais vécu des situations presque aussi obsessionnelles. Une période étrange de ma vie.

P.J. : Avant que ne sorte **Heavenly Creatures**, l'affaire Pauline Parker/Juliet Hulme était taboue en Nouvelle-Zélande. Il s'agissait là d'une histoire très très controversée. Tout le monde pensait qu'il valait mieux l'enterrer une bonne fois pour toutes et ne plus jamais en parler. Pour les gens, c'était du vieux, du révolu. Ils se demandaient bien pourquoi je tenais tant à faire un film sur une histoire remontant à 40 ans et quel intérêt je pouvais bien y trouver. Il est vrai que les Néo-Zélandais avaient tendance à simplifier les choses à l'extrême. Dans l'imagerie populaire, Juliet et Pauline n'étaient que deux adolescentes maléfiques qui tuaient par pur plaisir, pour faire le mal. Pour Fran et moi, ces explications étaient simplistes, bêtement manichéennes. Après tout, elles n'étaient que des gamines de 15 et 16 ans ! Impossible qu'elles soient aussi diaboliques que le prétendait la rumeur publique. Nous ne voulions surtout pas nous en tenir à ce que pouvaient bien colporter les conversations de bistrot ! Au contraire, Fran et moi tenions à explorer toutes les facettes de l'affaire, décrire les motivations qui peuvent conduire à un crime aussi abominable. Nous n'avons jamais désiré nous concentrer sur l'opinion publique par rapport au meurtre, mais au cheminement réel des adolescentes, aux raisons de leur geste. Nous avons surtout fait ce film pour les Néo-Zélandais, pour leur raconter enfin la vérité.

TURES

(créatures célestes)

Pauline Parker (Melanie Lynskey) : une élève bourrue, solitaire et imaginative.

n'en déplaise à certains. Nous n'avons pas cherché à disserter sur ce qui se déroule actuellement de par le monde, sur la violence juvénile.

Comment vous y êtes-vous pris pour reconstituer la trajectoire criminelle de Pauline Parker et Juliet Hulme ? Je crois savoir qu'il n'existe aucun ouvrage de référence sur le sujet, aucun mémoire...

P.J.: Avant d'entamer l'écriture du scénario, nous nous sommes lancés dans de longues recherches, nous avons interviewé des tas de gens. Notre but : découvrir la vérité. Et, de cette vérité, extraire un bon film. Nous étions de véritables détectives recollant les pièces d'un puzzle un peu ancien, enquêtant sur un meurtre vieux d'une quarantaine d'années. Nous avons ainsi rencontré une quarantaine de témoins de l'affaire, nous sommes partis sur les lieux mêmes du drame, nous avons étudié des photos un peu jaunies, lu les cahiers intimes de Pauline et Juliette, les journaux de l'époque, les compte-rendus du procès, les rapports de prison sur les gamines... Si certaines personnes nous ont réellement aidés, d'autres nous ont carrément mis à la porte en nous disant qu'il valait mieux éviter de tourner ce film. Ces personnes avaient une opinion bien tranchée et ne souhaitaient pas la remettre en question. En fait, leur attitude a eu l'effet inverse que celui escompté : elle prouvait qu'il était désormais temps de réexaminer le dossier, de proclamer que l'opinion publique s'était radicalement trompée en taxant les adolescentes de «créatures sataniques». **Heavenly Creatures** n'a pas été réalisé avec l'intention d'absoudre le crime de Juliet et Pauline, mais de l'expliquer sans tomber dans certains pièges. Je dois dire que l'enquête en amont fut aussi passionnante que la réalisation du film à proprement parler.

Le saut de l'ange dans un lac : les dernières vacances avant le drame...

Juliet Hulme (Kate Winslet) : une petite bourgeoise arrogante, branchée sur un autre monde.

F.W.: Il a fallu chercher pour retrouver des témoins toujours vivants. Des copines de classe, des proches qui ont nous minutieusement décrit Juliet et Pauline. Leur façon d'être, de s'habiller, de parler, de se tenir en cours. Ils ont fourni une multitude de détails sur leur relation. Tous ou presque ont servi au film. Nous avons également eu accès aux documents du Ministère de la Justice qui décrivait leur comportement en prison, à des rapports psychologiques étalés sur cinq ans. Cela nous a considérablement aidés. Plus encore que les témoignages des tiers, ce sont les écrits, poèmes et extraits du journal de Pauline qui nous ont permis de pénétrer au plus profond de la tragédie, de la comprendre intimement. Si nous n'avons malheureusement pas eu accès à l'intégralité du journal de Pauline, les dix-sept pages directement liées au meurtre nous furent très utiles. Étant les seules

heavenly creatures

La Borovnie : un merveilleux monde médiéval imaginé de toutes pièces par Juliet et Pauline. Effets spéciaux de Richard Taylor, le tronçonneur de ***Brain Dead****.*

■■■ présentées devant le tribunal, le reste demeure la propriété personnelle de Pauline Parker.

Selon vous, le meurtre perpétré par les deux adolescentes ne trouverait-il pas ses racines dans les rapports franchement ambigus qu'elles entretiennent ? L'homosexualité par exemple...

P.J.: Honnêtement, je ne crois pas que Juliet et Pauline aient entretenu une relation sexuelle. Beaucoup ont expliqué le meurtre au travers de leur prétendue homosexualité. Non. Rien dans les informations que nous avons pu recueillir permet de créditer cette thèse. Il s'agit plus simplement de l'amitié obsessionnelle de deux adolescentes intelligentes qui s'ennuyaient ferme dans leur monde. Une société qui ne leur proposait comme avenir que la perspective de devenir épouses puis mères. Elles se sont rebellées au point de s'enfermer dans leur univers imaginaire, de fantaisie et de rêve. Si Juliet et Pauline s'aiment à ce point, c'est surtout à cause des différences de leur condition. Juliet, l'Anglaise, souffrait du manque d'affection et d'amour de sa mère volage. Ce manque, elle le compense auprès de Pauline qui lui procure le sentiment d'être vénérée, indispensable. Leur passion n'a rien de physique. Pour sa part, Pauline est une gamine quelque peu complexée. Elle est aussitôt tombée amoureuse de la classe, de l'élégance de Juliet. C'était, pour elle, un véritable enchantement que de rencontrer une fille de son âge qui vienne d'une famille riche, qui habite une immense maison où étaient continuellement données des fêtes. Ce milieu plus aisé la séduit au point qu'elle rejette ses parents, ses proches, incapables de lui procurer ce confort, ce rêve. Elle en arrive à haïr leur simplicité, leur modestie. Plus particulièrement sa mère qui n'est pas du même monde que celui de Juliet. Ces rapports excluent l'homosexualité. D'ailleurs, leurs parents respectifs jugent leur relation plus mauvaise socialement que véritablement malsaine. Naturel dans ce cas que les menaces de séparation plongent Juliet et Pauline dans un profond sentiment de panique.

Si Juliet et Pauline ne sont pas aussi coupables que le prétend la rumeur, qui alors partage la responsabilité de leur acte ? Les parents, la société...

Hilda Hulme (Diana Kent) : une mère désinvolte et volage.

F.W.: Nous avons restitué le plus fidèlement possible le climat social qui régnait en Nouvelle-Zélande dans les années 50, un climat pesant dont nous essayons encore de nous débarrasser aujourd'hui. La frustration, la répression empoisonnent notre société, à l'image de toutes les nations bâties sur le modèle britannique. Cela reste encore très fort actuellement, même si la violence jusque là contenue, enfermée dans les carcans, se libère de plus en plus. Par le biais de **Heavenly Creatures**, nous montrons davantage le versant sombre de la Nouvelle-Zélande, qui ne correspond pas tout à fait à la terre ensoleillée et verte des clichés touristiques.

P.J.: Les bandes d'actualité idylliques qui ouvrent **Heavenly Creatures** sont des documents d'époque, datant de 1954, l'année du drame. La société était ainsi présentée, douce, paisible et aisée. Tout était alors simple. Personne ne pensait psychologie. Impossible dans ce cas d'aider Pauline et Juliet. Elles vivaient dans une société primitive qui n'a jamais été à l'écoute de leur détresse. Un système pervers. En 1996, Pauline et Juliet pourraient être comprises, épaulées. La famille et les services sociaux seraient à même de les conseiller, de les guider. Et l'on éviterait le drame ! Reste, à l'exception de cette infrastructure, que la Nouvelle-Zélande n'a guère évolué depuis les années 50. Les gens veulent donner l'impression que tout est bien dans le meilleur des mondes, exactement comme sur les cartes postales sur lesquelles le film débute. Comme si vous, Français, essayiez de me faire croire que votre pays, c'est l'Arc de Triomphe, le Lido et le sourire des gens dans la rue. Le quotidien que nous avons tous à affronter est très différent. Dans ce sens, la tragédie de Pauline et Juliet ne connaît pas de frontière ; elle pourrait se dérouler dans n'importe quelle société oppressive.

Si Juliet et Pauline passent à l'acte, tous les adolescents ou presque souhaitent de temps à autre, sur un coup de sang, la mort de leurs parents...

opinion

IL NE FAUT PAS PRENDRE LES ENFANTS DU BON DIEU POUR DES CANARDS SAUVAGES

Que pouvait-on attendre de Peter Jackson après **Brain Dead** ? Une escalade dans le gore burlesque ? Une surenchère dans la tripaille ? Facile de céder pour le jeune cinéaste néo-zélandais, surtout que les producteurs américains lui proposent les projets les moins chiches en hémoglobine. Que ses fans lui demandent d'aller plus loin encore dans les geysers rouges et les amputations rigolardes. Un gros chèque contre un savoir-faire virtuose : la carrière de Peter Jackson semble toute balisée sur les sentiers glissants du fantastique néo-zombie. Aux morts-vivants, Peter Jackson dit «non merci». Il a déjà donné. Plus que de raison.

Farouchement attaché à son pays natal, il connaît, comme tous ses compatriotes, l'horreur d'un fait divers qui est à la Nouvelle-Zélande ce que l'affaire Violette Nozière est à la France. Un matricide trouble, perpétré en cette année 1954 par deux adolescentes, Pauline Parker et Juliet Hulme. Elles n'ont rien de tueurs sanguinaires, Pauline et Juliet. Juliet l'Anglaise, un rien arrogante, cultivée, capricieuse, sûre d'elle, issue d'une famille riche, et tuberculeuse. Pauline l'autochtone, de condition modeste, introvertie, boulotte, soumise à sa mère et solitaire. Leur point commun : une imagination fertile, une passion pour le chanteur Mario Lanza et les plus beaux gosses du cinéma d'alors, James Mason, Mel Ferrer... Pauline et Juliet n'ont aucun effort à faire pour se lier d'amitié dès l'admission de la seconde au lycée de Christchurch. Une amitié qu'elles scellent en façonnant leur propre univers, la Borovnie, royaume médiéval peuplé de chevaliers en pâte à modeler, de licornes et de papillons géants. Inséparables, Juliet et Pauline le sont. Mais des mages s'amoncellent au-dessus d'elles. Leur si intense, si obsessionnelle amitié dérange les bonnes mœurs, inquiète les parents. Surtout Honora Parker qui interdit à sa fille de suivre son amie en Afrique du Sud des suites du divorce du couple Hulme. Une interdiction ressentie comme un traumatisme, un coup de couteau dans le dos. Juliet et Pauline échafaudent des plans sordides, contre vie contre, elles doivent empêcher la séparation. Une seule solution à leur angoisse : tuer Honora Parker, au terme d'une ascension protocolaire...

Lion d'Argent au Festival de Venise, Grand Prix de Gérardmer/Fantastica, **Heavenly Creatures** est bel et bien un film de Peter Jackson, le coupable de **Bad Taste**, des **Feebles**, de **Brain Dead**, et non pas d'un homonyme. D'ailleurs, son style, on le détecte immédiatement. D'amples mouvements d'appareil, de vertigineux travellings, des visages qui se tiennent tout près de l'objectif, des gueules, une énergie incomparable, un tourbillon d'images. Un vrai bonheur de filmer. Cette joie de faire du cinéma jaillit à chaque instant de **Heavenly Creatures**, que ce soit dans la peinture réaliste d'un morceau de Nouvelle-Zélande des années 50 ou la description épique de la Borovnie imaginaire. Du tangible au fantasme, Peter Jackson valse avec une déconcertante facilité, aussi à l'aise dans le réel que dans le rêve. Et sa caméra fonce à l'intérieur d'un château de sable dans l'allégresse d'une journée de plage, s'élève au-delà des collines pour donner sa juste mesure au chagrin des gamines, traverse les sous-bois aux basques de Juliet et Pauline, prend des postures expressionnistes lorsque Orson Welles sort du **Troisième Homme**... Mais jamais, vraiment jamais, Peter Jackson ne joue les cameramen tous au détriment de son scénario. Une histoire tour à tour poignante, romantique, drôle, fantastique, tendre et monstrueuse. Toutes les caractéristiques de l'amitié entre Juliet et Pauline en somme, toutes ses contradictions. Juliet et Pauline dont les prodigieuses interprètes, Kate Winslet et Melanie Lynskey, vibrent de toutes leurs fibres lorsque tourbillonne la voix de Mario Lanza.

Ce n'est pas exagérer d'affirmer que **Heavenly Creatures** est un chef-d'œuvre dont les émotions se partagent équitablement entre certains **Jeux Interdits** et le conte de fée.

M.T.

Heavenly Creatures. Nouvelle-Zélande, 1994. Réal. : Peter Jackson. Scén. : Frances Walsh et Peter Jackson. Dir. phot. : Alun Bollinger. Mus. : Peter Dasent. Interprètes : Melanie Lynskey, Kate Winslet, Sarah Peirse, Diana Kent, Clive Merrison, Simon O'Connor... Dist. : Les Films Number One. Prod. : Fr. Sortie nationale prévue le 19 juin 1996. Durée non connue. Adapté à Mad Movies 21.

F.W.: Il s'agit d'une pulsion parfaitement naturelle ! Même si elle n'a rien de réaliste, elle surgit toujours dans l'imaginaire des enfants lors de moments de grande déprime, de colère ou de frustration. Quel gosse n'a pas nourri, ne serait-ce qu'un bref instant, cette pensée : «Je voudrais qu'ils soient morts !». Très commun en fait. Plus rare heureusement est le passage à l'acte. Mais on ne prémédite pas l'assassinat de ses parents par désespoir comme Pauline et Juliet. Il s'agit le plus souvent de vengeance, d'auto-défense face à des abus sexuels par exemple. Le cas de Juliet et Pauline est donc unique.

Ne pensez-vous pas que Juliet et Pauline soient des schizophrènes patentées ? Elles en présentent du moins tous les stigmates. Notamment la perte de contact avec le réel...

P.J.: Juliet et Pauline ne souffrent pas de schizophrénie au début de leur amitié. Ce n'est que peu à peu qu'elles s'y laissent glisser. Plus elles s'imaginent qu'elles peuvent nuire à leur victime, plus elles s'installent dans leur monde fantastique de Borovnie pour empêcher le sentiment de culpabilité de refaire surface. Si elles avaient pu faire face à la réalité de leur acte, jamais elles ne l'auraient commis. Pour préparer si minutieusement le meurtre des jours à l'avance, le calculer, elles se sont réellement isolées psychologiquement du monde extérieur. D'ailleurs, le journal intime de Pauline nous a guidés dans cette direction ; nous en avons scrupuleusement reconstitué les faits.

F.W.: Je ne pense pas que Juliet et Pauline étaient vraiment atteintes de schizophrénie. Néanmoins, elles présentaient un problème de perception de la réalité. Elles passaient le plus clair de leur temps à délirer sur leur monde alternatif où elles se sont enfermées, au point de faire le vide autour d'elles, d'éliminer ceux qui les contrariaient. Pour que les adolescentes réintègrent le monde réel, il a fallu du temps : une année pour qu'elles reviennent sur terre, alors qu'elles étaient incarcérées !

On a le sentiment, à la vision de *Heavenly Creatures*, que le tournage de la scène du meurtre de la mère a demandé une grande résistance nerveuse à Kate Winslet et Melanie Lynskey. Comment vous y êtes-vous pris pour les diriger dans ce cas bien précis ?

Juliet Hulme : si belle, si fragile... Si perdue.

Juliet et Pauline dans une imitation de Biggles, l'aviateur de bande dessinée.

P.J.: Ce fut vraiment très dur. Cette scène, personne ne voulait vraiment la tourner. Pas moyen d'y couper cependant. J'y suis parvenu en rusant, en gardant le secret sur le jour précis de tournage. Si Melanie Lynskey et Kate Winslet l'avaient su, la pression aurait été considérable, l'angoisse terrible. Je leur ai menti en leur affirmant que nous ne filmerions que les instants où elles remontent le chemin en courant, et la séquence du thé avant le drame. Mais j'avais cependant bien planifié l'assassinat de la mère de Pauline. Le matin du tournage, j'ai rendu visite aux deux comédiennes dans leur caravane pour leur expliquer que c'était pour aujourd'hui. Le meurtre, nous l'avons filmé en une seule journée, pour nous en débarrasser au plus vite. Melanie Lynskey, Kate Winsley et Sarah Peirse ont versé beaucoup de larmes. Elles ont enduré quelques heures de travail particulièrement déprimantes.

***Heavenly Creatures* n'a pas vraiment le profil de la reconstitution d'un drame ordinaire. Vous osez y introduire un humour plutôt bon enfant !**

P.J.: Nous racontons une histoire vraie et la vie est pleine d'humour. Juliet et Pauline étaient des gamines drôles. Même si elles portent la responsabilité d'un meurtre, elles s'amusaient, rigolaient comme toutes les adolescentes. Je ne voulais surtout pas d'un drame lugubre à l'image de **Dance with a Stranger**. Selon ce film, lorsqu'un scénario retrace des événements réels, il se doit de verser dans le sérieux absolu et d'évacuer tout humour. Ce n'est absolument pas crédible. La vie alterne les moments de rigolade, de tristesse, d'émotions... L'humour, en fait, ajoute de l'authenticité aux tragédies. **Heavenly Creatures** se déroulant sur deux ans, il est improbable que Juliet et Pauline ne se soient pas amusées pendant tout ce temps. J'aime à ce que le cinéma ne se complaise pas dans une ambiance de circonstance, dans une couleur unique. C'est pourquoi, autant dans **Heavenly Creatures** que dans mes précédents films, les personnages se tiennent si près de la caméra. Il faut que le spectateur voie leurs yeux. Je déteste les films où le public doit ressentir une émotion alors que la caméra se pose loin, très loin du visage des comédiens. J'ai alors envie de hurler : «Je veux un gros plan ! Pourquoi n'avez-vous pas pensé à un gros plan ?». Le regard transmet l'émotion.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

actualité cinéma
sortie le 26 juin

POWDER

Powder, cela se traduit par poudre. Mais il ne s'agit pas d'un film où parlent les canons, les pétoires et les dynamiteurs. Cette poudre, c'est de l'énergie pure ! De la vie sous la forme d'un éclair, de foudre. De l'électricité qu'attire irrésistiblement Jeremy Reed, un être sans doute en avance de plusieurs millénaires sur ses contemporains, supérieurement intelligent, doué de pouvoirs paranormaux. Son inspirateur : Albert Einstein. Le Prix Nobel et l'un des pères de la bombe atomique au cœur d'un film en marge des modes, des procédés. Un joli film tout simplement.

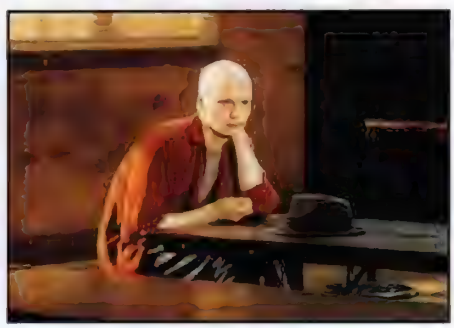
Jeremy Breed et Donald Ripley (Jeff Goldblum) : une véritable révélation pour le professeur de physique.

À première vue, **Powder** n'est pas un film où l'on se précipite, motivé par une publicité tapageuse et la promesse d'effets spéciaux à décorner les bœufs. Ben oui, c'est l'histoire d'un mec blanc comme neige, imberbe car son métabolisme grille instantanément tous les poils qui pointent du bulbe. Et pas très social, pas très causant pour corser le tableau. Faut le comprendre. Une vie passée dans une cave avec des bouquins, ça ne fait pas de vous un expert en communication. Ou un candidat à «La Chance aux Chansons». Mais pourtant, ce bonhomme au regard tantôt fixe tantôt fuyant atteint le plus haut niveau d'intelligence que la Terre ait jamais connu. Une tête qui explose les 200 de Q.I. «*Il a assimilé toutes les connaissances, toutes les capacités annoncées par Albert Einstein concernant le jour où l'homme utiliserait son cerveau à 100 % de ses possibilités. Télékinésie, mémoire phénoménale qui remonte avant même qu'il vienne au monde, télépathie... Vous ne pouvez pas lui mentir : il lit en vous*» explique Sean Patrick Flanery, son interprète. Impossible d'identifier précisément le jeune comédien (30 ans et une silhouette toujours juvénile). Sans ce fond de teint de craie, avec des cheveux, vous reconnaîtriez aussitôt le fougueux et sensible Jeune Indiana Jones de la série TV produite par George Lucas. Une spectaculaire métamorphose au service d'un personnage attachant, sans nul autre pareil dans le cinéma fantastique américain.

Valise à la main, «Powder» s'installe dans une institution pour cas sociaux.

Powder se nomme Jeremy Reed sur l'état civil. Il naît un soir d'orage. Sa mère meurt en couche. Ses grands-parents l'élèvent. Très discrètement, dans une petite ferme isolée au fin fond du Texas. Jeremy Reed se sort jamais, ne connaît le monde qu'à travers les livres. Des centaines de livres dont il mémorise la moindre ligne. Son existence bascule le jour où son grand-père disparaît. Le voilà découvert dans sa planque par le shérif Barnum et son adjoint, et placé dans une institution pour cas sociaux, pour adolescents à problèmes. Un endroit où il se fait immédiatement, par sa seule présence, de solides ennemis. Des alliés, Jeremy Reed en trouve aussi. Dans la directrice de l'établissement, la très compatissante Jessie Caldwell. Dans Donald Ripley, professeur de physique. Dans la jolie Lindsey, la seule à lui trouver un certain charme. Mais, parce qu'il est différent, parce que son intelligence effraie les timorés et les brutes, Powder suscite davantage de haine que de compréhension. La haine farouche de l'adjoint du Shérif Barnum, un chasseur auquel le jeune homme transmet l'expérience de la mort. Un pouvoir parmi une multitude d'autres, car Jeremy Reed maîtrise toutes les énergies, les canalise dans son propre corps. Un corps électrique qui attire irrésistiblement la foudre. Pourquoi, autrement, son grand-père aurait-il couvert le toit de sa maison de paratonnerres ?

Powder est un film réalisé, écrit et voulu par Victor Salva. Un cinéaste qui, jusque là, n'avait guère fait parler de lui, cinématographiquement parlant du moins. Un passionné qui, à 12 ans, réalise le court métrage **Something in the Basement**. Ce jeune type, Francis Coppola le remarque au sortir de l'université. Mécène, l'homme du **Parrain** et d'**Apocalypse Now** finance **Clownhouse** en 1988, un suspense claustrophobique dans lequel des psychopathes habillés en clown assiègent une maison où sont retranchés des enfants. Un film d'horreur qui électrise le Sundance Film Festival. Mais il faut attendre 1994 pour que le nom de Victor Salva réapparaisse. Cette année-là, il tourne **Bad Company**, un thriller dont le suspense consiste à deviner qui, entre Lance Henriksen et Eric Roberts, est le serial-killer que recherchent toutes les polices du pays. Un film qui n'a rien à voir, mais alors rien, avec **Powder**, un projet dont Victor Salva assume l'entière responsabilité.



La solitude : la rançon de la différence.

«Un soir, j'écoutais à la radio une émission consacrée à Albert Einstein. L'animateur évoquait le Prix Nobel et ses théories sur les sources d'énergie avec un tel enthousiasme que le sujet a immédiatement capté mon intérêt. Il expliquait comment, selon Einstein, l'énergie s'écoule dans la nature sans que rien ne puisse l'arrêter. L'énergie ne disparaît jamais ; elle se transforme et se recycle ailleurs. Depuis longtemps, je ressentais le désir de raconter une histoire concernant un personnage qui aille bien au-delà de nos inhibitions et de nos peurs. J'ai associé cette intention à l'émission de radio sur Albert Einstein, d'autant plus que son animateur exposait longuement les prédictions du scientifique sur l'avenir de la race humaine». Victor Salva laisse mûrir l'idée de **Powder**, encore embryonnaire. Le déclic se produit par le plus grand des hasards, de manière on ne peut plus anodine. «*J'étais alors à Napa Valley, travaillant sur les effets sonores de* **Clownhouse**. *Je faisais mes courses, lorsque, à la sortie du magasin, j'ai croisé un adolescent en train de balayer le porche. Il n'avait pas un cheveu sur le tête et ressemblait à un extraterrestre qui se serait introduit dans une toile de Norman Rockwell, le grand peintre de l'Amérique rurale. J'ai intégré cette image à mon intérêt pour les théories d'Einstein. Je possédais désormais le fil conducteur d'un scénario*». Un scénario très simple en fait, très émouvant aussi. Sans aucune justification ni explication superflue. Victor Salva ne révèle rien des origines de Jeremy Reed, de son génie. Peut-être est-ce l'éclair qui foudroie sa mère ? Cette énergie qui jamais ne disparaît dans les limbes. Peut-être cette énergie a-t-elle auparavant nourri le cerveau d'un certain Albert Einstein ? Peut-être s'est-elle considérablement accrue ? Le doute plane. Victor Salva ne rationalise pas. Victor Salva montre. Il montre avec humilité, sans artifice, mais avec une sensibilité et une foi telles dans son sujet que **Powder** en devient bouleversant, poignant. Peu d'effets spéciaux dans **Powder**. Beaucoup d'émotions par contre. Des émotions qui doivent beaucoup à la discrète performance de Sean Patrick Flanery, à l'apport considérable de Lance Henriksen (chef vampire dans **Aux Frontières de l'Aube**, cyborg dans **Aliens**), coutumier des rôles de dur et qui, ici, verse de chaudes larmes.

«*Jeremy est en phase avec des éléments sur lesquels se branchent très peu de gens. Une fréquence pour une infime minorité. Sa façon d'être ne s'aligne pas sur l'ordre des choses en vigueur dans nos sociétés*» affirme Sean Patrick Flanery. L'interprète idéal, le premier des 85 postulants que Victor Salva auditionne. «*Dès qu'il a traversé la pièce pour venir à notre rencontre, nous avons su que c'était lui. Difficile d'exprimer les raisons précises de notre choix. Disons que Sean possède naturellement la force tranquille, l'apparence, la profonde sérénité de Jeremy Reed*». Ne reste plus qu'à abandonner l'acteur aux bons soins des maquilleurs, Tom Burman et sa compagne Bari Dreiband. Une étape capitale dans la construction tant physique que psychologique du personnage. «*Nous aurions pu transformer Sean Patrick Flanery en albinos. La texture de la peau des albinos ne correspondait pas vraiment à ce que nous en avions en tête. La pigmentation de leur épiderme tire sur le rose. Or, nous voulions un blanc profond, de la même composition qu'un nuage. Un blanc brillant, nuancé, angélique. Oui, angélique parce que Jeremy Reed est un ange à sa façon*». Un ange ? Victor Salva distillerait-il un message bondieusard, Bible à portée de main et goupillon dans le magasin des accessoires ? Au contraire.
Fidèle aux théories d'Einstein, le cinéaste tourne radicalement le dos aux chemins qui mènent au Vatican. Les mules du Pape, il ne les chausse pas un seul instant. Plus physicien que chrétien, il réunit âme et matière, spiritualité et énergie, dénie l'acceptation même de la mort physique. Audacieux, surtout dans le cadre d'*Hollywood Pictures*, filiale de *Walt Disney*, où la règle serait plutôt d'implorer, de se signer en s'agenouillant, puis de passer au confessionnal.

Marc TOULLEC

Jeremy Breed (Sean Patrick Flanery) : fils spirituel et «physique» d'Albert Einstein.

Malmené par Duncan (Brandon Smith), Jeremy fait la démonstration de ses incroyables pouvoirs.

USA. 1992. Réal. & scén.: Victor Salva. Dir. phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: Jerry Goldsmith. Effets spéciaux de maquillage: Tom & Bari Dreiband Burman. Effets spéciaux visuels : Out of the Blue Visual Effects. Prod.: Roger Birnbaum & Daniel Grodnik pour Hollywood Pictures/Caravan Pictures. Int.: Sean Patrick Flanery, Mary Steenburgen, Lance Henriksen, Jeff Goldblum, Ray Wise, Susan Tyrell, Brandon Smith, Missy Crider... Dist.: Gaumont/Buena Vista. Dur.: 1 h 56. Sortie nationale prévue le 19 juin 1996. (Lire également article in M.M. 99).

actualité cinéma
sortie le 26 juin

Jobe (Matt Frewer) au sein de sa ville cybernétique : prêt à la défendre arme blanche à la main.

LE COBAYE II CYBERSPACE

À l'heure d'Internet, des autoroutes de l'information et des images de synthèse, LE COBAYE ne pouvait en rester à un seul film, surtout que celui-ci avait rempli les poches de ses producteurs. Jamais un sans deux donc. Un deuxième tome très ambitieux aux déboires cybernétiques de Jobe, le simplet transformé en croquemitaine du cyberspace. Comme ses initiateurs, Jobe voit grand. Les uns veulent conquérir le public ado, l'autre les millions d'usagers de la réalité virtuelle. Les moyens sont les mêmes : plaire à tout prix. À n'importe quel prix, quitte à sacrifier ce qui faisait l'intérêt du premier COBAYE, série B bien enlevée. Son descendant aurait gagné à ne jamais quitter sa cage...

Pas évident lorsqu'on est une série B fantastique inépendante à petit budget, de prétendre au succès d'une cossue production hollywoodienne. Elles sont rares à y parvenir aux États-Unis. **Les Griffes de la Nuit**, **The Gate**, **Hellraiser**... Et **Le Cobaye** qui, longtemps après **Tron**, plonge dans les entrailles des ordinateurs, dans les méandres de la réalité virtuelle. Un concept presque nouveau, une utilisation adroite des images de synthèse. Et une utilisation moins honnête du nom de Stephen King, abusivement mentionné au plus haut de l'affiche. Facile d'acheter les droits d'une nouvelle insignifiante de l'écrivain, de la concentrer en deux minutes de film et de bâtir tout autour une intrigue loin, très loin de son univers. D'ailleurs, Stephen King commande à ses avocats d'attenter un procès à *New Line*, diffuseur du film en salles, une procédure qui lui rapporte gros. Exit donc Stephen King dans cette séquelle. Exit aussi Pierce Brosnan désormais dans le filet des gros poissons (**GoldenEye**, **Mars Attacks !**). Exit aussi Jeff Fahey, simplet promu génie de la réalité virtuelle. Exit encore le réalisateur/initiateur du **Cobaye**, Brett Leonard, parti tourner des navets pour les majors (**Souvenirs de l'Au-delà**, **Programmé pour Tuer**)... «*Le Cobaye est sorti sur les écrans un vendredi. J'ai appelé Brett dès le samedi matin. Il y avait déjà des représentants des trois meilleures agences artistiques qui campaient devant sa porte*» se souvient Edward Simons, éleveur des deux **Cobaye**.

D'un **Cobaye** à l'autre, les deux principaux interprètes, l'argument commercial et le cerveau se sont volatilisés. Une vraie purge et un spectaculaire renoncement à cette vieille formule vénérée sur la côte californienne : «On ne change pas une équipe qui gagne». C'est-à-dire qui rafle le pactole. Pour un budget de 8 millions de dollars, **Le Cobaye** en ramasse 25 aux États-Unis, en totalise 120 au niveau international. Et ce ne sont là que les chiffres salles. Ajoutez au magot la vente d'un million de cassettes, quelques dizaines de milliers de laserdisc, les droits télé, les jeux vidéo dérivés... Une poule aux œufs d'or. S'il tient à garder les œufs d'or, le producteur Edward Simons vire la poule et ses poussins. Visiblement, il cherche l'autruche.

«*Les distributeurs m'ont harcelé pour que je produise la suite du* **Cobaye** *le plus tôt possible, que le film soit prêt à sortir un an après le premier. Mon instinct m'a cependant dicté une autre conduite, plus rationnelle. Nous devions prendre notre temps pour tourner un film qui tienne la route. Cela nous a demandé trois ans, trois ans de réécriture du scénario. Nous avons ainsi envisagé un script dans lequel la réalité virtuelle devenait la drogue de demain, une idée que nous avons finalement écartée*». Pour cause : elle alimente l'intrigue de **Strange Days** !

Producteur jusque là familier des séries entre B et Z, des ersatz de **Hurlements**, du **Dr. Jekyll & Mr. Hyde** avec Anthony Perkins, Edward Simons élève son standing, lui qui végétait il y a peu encore dans le modeste et la prise minimale de risque. Ce n'est plus le cas avec **Le Cobaye 2**. Sûr de son coup, Edward Simons lui octroie un budget mœlleux, revoit ses ambitions à la hausse et porte un jugement sévère à l'encontre du titre qui fait sa fortune. «*Quand, aujourd'hui, je revois le premier* **Cobaye**, *je le trouve dépassé. Les jeunes sont maintenant plus exigeants. Notre objectif était de rendre les effets spéciaux encore plus impressionnants, pour se replacer au sommet de la réalité virtuelle à l'écran*». Il n'y a pas à mégoter pour atteindre cet objectif : Edward Simons investit 15 millions de dollars dans l'opération, somme en grande partie réunie par de fastueuses pré-ventes. «*15 millions, c'est bien plus que ce qu'on place généralement dans une production indépendante. Mais, en misant sur le nom, nous pensions que cela valait largement le coup*». Vraiment Ed ? Pas besoin d'être économiste pour constater que les recettes du **Cobaye 2** aux États-Unis (à peine 4 patates) ne remboursent même pas l'investissement publicitaire du lancement. Exploité dans une mauvaise période ? Écrasé par des mammouths sortis au même moment ? C'est ce que l'on prétend toujours, officiellement du moins. Mais la vérité est plus limpide encore : si **Le Cobaye 2** s'est ramassé une telle gamelle, c'est uniquement parce qu'il crève le plancher de la nullité et en explore les abîmes. Le racolage du public adolescent par le biais d'une glaciale esthétique *MTV* ne porte que des fruits pourris.

Brett Leonard ayant répondu affirmatif aux sirènes d'Hollywood, la mise en scène du **Cobaye 2** incombe à Farhad Mann. Un téléaste de bonne réputation. Moitié italien, moitié iranien, Farhad Mann se distingue dès sa sortie de campus avec **Frames**, un film de fin d'études qui rafle une myriade de prix et récompenses à travers le monde. Très sollicité, il se tourne vers le spot publicitaire (*Coca Cola, McDonalds, Toyota, American Express*) et la télévision. C'est dans ce cadre qu'il se fait les dents sur quelques épisodes de la série ***Max Headroom***, quelques épisodes encore de ***Nick Knight*** (un flic-vampire) et le téléfilm **Face of Fear** d'après Dean Koontz. Son premier film pour le cinéma : **The Return of two Moon Junction**, séquelle du gentiment érotique **À Fleur de Peau** avec Sherilyn Fenn. Rien qui ne le rende particulièrement suspect. «*Un homme inspiré, brillant au point de vue visuel, excellent aussi avec les comédiens*» plaide en sa faveur Matt Frewer, méchant du **Cobaye 2** et interprète de Max Headroom en personne. Les intentions que nourrit le jeune cinéaste n'ont pas de quoi effaroucher celui qui a pris un certain plaisir à l'original. «*Dans* ***Le Cobaye 2****, j'ai créé un monde très réaliste, crédible. À l'intérieur de cet environnement existe la réalité virtuelle, un univers à part entière, très sophistiqué. Bien qu'il soit on ne peut plus cinématographique, c'est très ardu de le décrire avec des mots. Disons que* ***Le Cobaye 2*** *est un film très visuel qui s'attache également aux rapports entre les protagonistes*». N'est-ce pas merveilleux de soigner le look tout en demeurant attentif aux personnages ? Mais, os dans la moulinette, ça foire.

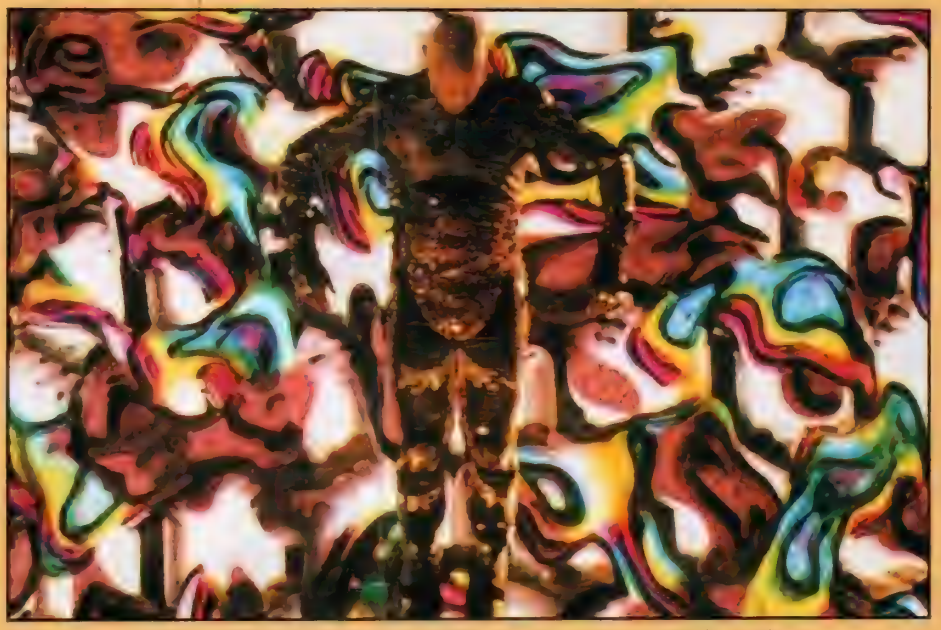
Le look du **Cobaye 2** ? Malgré le recours au cinémascope, le Los Angeles futuriste du film ramène à une version étriquée, un décor encombré tout au plus, de **Blade Runner**. La misère. «*Farhad a créé une ville que vient de dévaster un gigantesque tremblement de terre. Cette cité : Los Angeles. Elle n'a rien d'accueillant, d'ensoleillé. Elle est surpeuplée, les gens affichent des faciès sinistres. Qui pourrait tenir une existence entière dans cet environnement urbain claustrophobique ? Personne. Et c'est justement là que la réalité virtuelle prend le relais, ouvrant des espaces plus sereins aux citadins*» appuie l'un des producteurs du film, Keith Fox. Des espaces verts essentiellement, en prises de vues réelles, où Peter (le gamin du premier **Cobaye**) et sa petite bande, locataires d'une rame de métro désaffectée dans les combles de L.A., volent comme Superman, enfourchent de grosses motos synthétiques qui ont un petit quelque chose de **Tron** dans la silhouette... Quand le programme connaît des ratés, leur chien, vraiment bien dressé, introduit dans l'ordinateur le disque-compact idoine. Mais dans la réalité virtuelle, il n'y a pas seulement des arbres, des fleurs et des parcours de moto- ■■■

Benjamin Trace (Patrick Bergin) : première étape pour une odyssée en pleine réalité virtuelle.

Jobe : il détient enfin le précieux logiciel «Egypt».

le cobaye II - cyberspace

■■■ cross. Il y a aussi Jobe, tondeur de pelouse attardé à qui la réalité virtuelle gonfle à ce point les capacités intellectuelles qu'elle le rend fou. Dément et dangereux. Et plutôt en bon état après l'explosion du laboratoire du Dr. Angelo, son mentor.
Gravement brûlé, partiellement paralysé, amnésique, Jobe bénéficie des soins précieux de Cori Platt. Elle le retape physiquement, reconstruit son esprit grâce à l'informatique et à la réalité virtuelle. Une opération couronnée de succès. Et un nouveau visage pour Jobe, celui de Matt Frewer, faute d'avoir pu convaincre Jeff Fahey de reprendre du service. «*Je ne voulais pas de monstre, dans le style de Freddy Krueger, prisonnier d'un ordinateur, mais un concept plus subtil. Le scénario de Farhad Mann correspondait à ce que nous recherchions pour le personnage. Il raconte une guerre. Une guerre que Jobe livre contre la société, mais aussi contre le versant sombre de sa conscience*» témoigne Edward Simons. Le combat du gentil Jobe contre le méchant Jobe occupe si peu de place dans **Le Cobaye 2** que son existence passe totalement inaperçue.
Dans les faits, Jobe représente pourtant bien plus que le prototype du croquemitaine de la réalité virtuelle. Dans les profondeurs de Virtual Light Uplink, la multinationale qui a légalement détourné le «Chiron» de Benjamin Trace (une puce informatique qui ouvre les portes d'une véritable dimension parallèle), l'ex-débile se prête au jeu de Walker, un homme d'affaires visant le contrôle absolu des autoroutes de l'information. Mais Jobe voit plus grand encore. Il envisage purement et simplement la soumission de la planète à sa volonté de messie, des ambitions délirantes qui passent par la détention du programme «Egypt», pièce manquante à son puzzle expansionniste. Via les circuits électriques et informatiques, il élimine un sénateur suspicieux des desseins de Walker et l'avion dans lequel il voyage. Il désorganise le fonctionnement de la société pour rallier à sa cause un maximum d'adeptes en quête de sécurité... Bref, Jobe aspire modestement à la fonction de dieu cybernétique, de dictateur providentiel destiné à préserver la société de l'anarchie galopante. «*Au départ, il ne révèle pas son jeu. Vous ne savez guère à quoi vous en tenir avec lui. Puis Jobe abat ses cartes pour se transformer en une figure à la Hitler. La parenté entre lui et le tyran nazi est particulièrement probante lorsqu'il exhorte la foule dans le dôme d'abandonner les valeurs matérielles pour le suivre*». Ainsi parle Matt Frewer, comédien estimable mais dont le visage lisse aux angles trop nets ne correspond pas à la personnalité de Jobe. Une lourde erreur de casting que ne traduisent jamais les propos de Farhad Mann. «*Matt Frewer donne au personnage de Jobe une dimension supplémentaire. Il lui apporte un certain humour noir et un côté horreur enfantine absolument formidable*». Un soutien inconditionnel effectivement. Résultat à l'écran : un guignol aussi chauve qu'une boule de billard, entre le Jim Carrey de **Batman Forever** et le génie d'Aladdin. Tout en sobriété donc.



Une réalité virtuelle très psychédélique pour un tyran... virtuel aussi !

«*Nous avons consacré six mois à l'écriture d'un scénario pour Pierce Brosnan qui devait retrouver le rôle du Dr. Angelo dans* ***Le Cobaye 2****. Nous étions très près de la version définitive du script lorsqu'il a décroché le rôle de James Bond dans* ***GoldenEye****. Il attendait ça depuis si longtemps que je ne pouvais qu'être heureux pour lui. Malheureusement, son agenda ne lui permettait plus de tourner la séquelle du* ***Cobaye****. À contre-cœur, il nous a quittés. Et nous nous sommes retrouvés avec une histoire qui ne rimait plus à rien puisqu'elle se basait essentiellement sur les rapports entre Angelo et Jobe*» gémit encore Farhad Mann. Faute d'un Irlandais de souche, le cinéaste et Edward Simons en choisissent un autre, Patrick Bergin.
Amant psychotique de Julia Roberts dans **Les Nuits avec mon Ennemi**, terroriste de l'IRA dans **Jeux de Guerre**, Frankenstein dans l'adaptation Ted Turner du roman de Mary Shelley et Robin des Bois dans un téléfilm de John Irvin, Patrick Bergin ne revêt pas la blouse blanche d'Angelo. Farhad Mann et Michael Miner (**RoboCop**) lui concoctent un personnage flambant neuf, le Dr. Benjamin Trace, inventeur du «Chiron», la puce informatique dont Jonathan Walker, son patron du moment, enlève l'exclusivité de l'exploitation au terme d'une âpre bataille juridique. Qui contrôle le «Chiron» fait un pas de géant dans la réglementation de la circulation sur les autoroutes de l'information... Après le procès, Trace plaque ses logiciels pour mener une vie d'ermite dans le coin le plus reculé du pays, avant que Peter parvienne à le convaincre de mener la seconde manche du combat contre son ex-employeur...
«*Benjamin Trace est un scientifique, le père d'un système électronique qui permet d'accéder à toutes les informations de tous les ordinateurs du monde. Déçu par sa hiérarchie et l'univers dans lequel il vit, il s'installe au fond des bois comme un Indien. Il revient du désert pour sauver le monde*» affirme Patrick Bergin qui surestime quelque peu son rôle. À l'entendre, Trace serait la réplique cybernétique de Moïse revenant du Sinaï pour guider son peuple vers la Terre Promise ! «*Mon personnage cultive très peu de points communs avec Angelo, qui se montrait plus candide, naïf. Un savant très conventionnel en somme. Il n'osait guère se plonger dans des situations délicates. Il n'affichait dans aucun cas la témérité dont fait aujourd'hui preuve Trace. Trace est quelqu'un de très physique. Un véritable homme d'action, ce qui ne l'empêche pas de raisonner comme le scientifique qu'il est dans l'âme. Benjamin Trace, c'est vraiment l'Indiana Jones de la réalité virtuelle*». Un héros qui en découd une bonne fois pour toutes avec Jobe dans un duel à l'arme blanche droit sorti d'un film de cape et d'épée des années 50. Quelques minutes d'action pour boucler une séquelle. Car certaines suites sont réellement des séquelles.

Marc TOULLEC

Un look très ***Blade Runner*** *pour un Los Angeles moins ensoleillé que par le passé.*

The Lawnmower Man 2 - Beyond Cyberspace. USA/Grande-Bretagne. 1995. Réal.: Farhad Mann. Scén.: Michael Miner & Farhad Mann d'après les personnages créés par Brett Leonard & Gimel Everett. Dir. Phot.: Ward Russel. Effets spéciaux digitaux : Cinesite Prod : Edward Simons & Masao Takiyama pour Allied Artist. Int.: Patrick Bergin, Matt Frewer, Ely Pouget, Austin O'Brien, Kevin Conway, Cami Cooper... Dur.: 1 h 31. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue le 26 juin 1996. (Lire également article in M.M. 98).

effets spéciaux
LES FEUX DE LA VILLE

En 1992, **Le Cobaye** fait sensation. Des effets spéciaux en images de synthèse aussi intimement liés à un scénario, on n'en avait jamais ou presque pas vus jusque là. Le **Cobaye 2** lui emboîte le pas. Obligation au cahier des charges de cette suite : générer des images plus spectaculaires encore, plus sophistiquées. *«Je pense sincèrement que les effets spéciaux du* **Cobaye 2** *surpassent de loin ceux de l'original, où il s'agissait avant tout de simple animation infographique, de figures géométriques en mouvement. Depuis, les techniques ont considérablement évolué. Elles ont permis de créer un véritable univers virtuel»* soutient Barry Watkins, l'un des experts les plus chevronnés en effets visuels de *Cinesite*. *«Pourquoi Cinesite et pas une autre compagnie ? Simplement parce que Edward Simons, le producteur, a considéré que nous présentions le meilleur rapport qualité-prix !»*.
La ville que construit méthodiquement Jobe constitue le gros du travail des techniciens d'effets spéciaux sur **Le Cobaye**. Une cité démesurée qui évolue au fil des discussions entre les artistes de *Cinesite* et Farhad Mann. Ce dernier rejette la proposition première de Charles Cash, une cité qui ressemble étrangement à Londres plongé dans un épais brouillard. Pas assez futuriste à son goût. Il se rabat sur une conception en phase avec les folles ambitions de Jobe. *«Nous en sommes arrivés à une ville virtuelle dont les bâtiments, les monuments renvoient directement à l'architecture du Troisième Reich. Nous nous sommes employés à appuyer cette atmosphère néo-fasciste à la Leni Riefenstahl. Nous avons également, pour davantage d'authenticité, placé des torches sur les parois et entre les colonnes. Cela confère une touche médiévale à cet ensemble high-tech»* continue Barry Watkins, pas mécontent de souligner que la mégalopole virtuelle de Jobe s'impose comme la plus impressionnante maquette jamais construite sur ordinateur. Douze semaines ont été nécessaires pour l'élaborer. Un boulot de titan vu l'extrême efficacité-rapidité des logiciels utilisés chez *Cinesite*.

Orgueil de Jobe Town : son dôme, dont un petit malin calcule qu'il pourrait contenir 30.000 personnes. Une figuration que les bailleurs de fonds du projet ne peuvent évidemment se permettre. Ils recrutent une cinquantaine de figurants et les multiplient à l'infini. Une combine qui fait merveille dans **Forrest Gump**, mais détectable dans **Le Cobaye 2** : les clones, on les repère au premier coup d'œil. *«Ce dôme virtuel nous a demandé un travail considérable dans la mesure où des comédiens allaient y évoluer. Il fallait que nous soignions le moindre détail, que les murs aient l'air de murs et non d'images de synthèse. Capital que la matière ait une réelle consistance. Ceux qui pensent que l'ordinateur peut aisément obtenir tout et n'importe quoi se trompent. On a tôt fait de sombrer dans l'artificiel. Il faut sans cesse penser aux éclairages. Ce qui est facile avec des modèles réduits l'est nettement moins avec des logiciels d'images de synthèse. Allez, par exemple, placer un petit tas d'ordures dans une rue : reconstituer la moindre feuille de papier exige une somme incroyable d'efforts, de patience»*. Des efforts, les gens de *Cinesite* (des effectifs réduits de 20 personnes réparties dans les ateliers de Londres et Los Angeles) en font quatre mois durant pour remplir le contrat du **Cobaye 2**. *«Le film n'a pas présenté de problème majeur. Un cinéaste moins expérimenté que Farhad Mann aurait pu en constituer un, mais sa connaissance des effets spéciaux a considérablement facilité le dialogue. Nous parlions le même langage. Les acteurs, par contre, ont souffert de rester deux semaines, trois pour certains, devant un écran bleu à simuler des émotions alors qu'ils n'avaient rien devant eux. C'est amusant deux jours, mais après une semaine de ce régime, vous commencez à en avoir vraiment ras-le-bol. Les comédiens du premier* **Cobaye** *n'ont pas eu à endurer ces contraintes imposées par les effets spéciaux puisqu'il n'y avait aucune interaction directe et physique entre eux et la réalité virtuelle. Le plus patient a été Matt Frewer, surtout que nous lui demandions beaucoup, notamment dans la séquence où son visage se fragmente. Un effet qui paraît bien compliqué mais qui l'est nettement moins que les flammes qui ravagent la cité cybernétique, les explosions aussi. Rien de plus dur que de donner corps au feu par le biais d'images de synthèse»*.
Mais Barry Watkins s'empresse de signaler que *Cinesite* s'est récemment équipée pour jouer les pyromanes sur logiciel. Le programme «Particle» allume d'hallucinants incendies sans même gratter une allumette.

M.T.

En deux phases : Jobe s'amuse à faire de son visage un puzzle modulable à l'infini.

MANGA

Par Marc TOULLEC

1 - Sur un météorite fonçant vers la Terre, les quatre mousquetaires en mini-jupe du manga pour filles !

2 - Fiore : la fleur maléfique à la boutonnière !

3 - Fiore & Sailor Moon : rivaux pour les beaux yeux de Bourdu !

dites-le avec des fleurs

SAILOR MOON - LE FILM

Amateurs de midinettes mini-jupées au ras des fesses, **Sailor Moon** vous laissera un arrière-goût de frustration. Pourquoi donc ? Simplement parce que la version française, à l'instar de la série TV diffusée par le «Club Dorothée», cisaille systématiquement les pièces d'étoffe trop apparentes, les cuisses trop écartées. Pas question de donner du grain à moudre aux pervers qui se seraient introduits dans le jeune public. Au Japon, les employés de bureau, fétichistes de la petite culotte et fiers de l'être, se rincent volontiers l'œil en famille. Dans l'hexagone, ils devront s'abstenir car Dame Censure veille aux bonnes mœurs.

Apparue pour la première fois sur la petite lucarne nippone en mars 1992, ***Sailor Moon*** s'adresse plus particulièrement à un public féminin et adolescent, fatigué des héros mâles et du machisme ambiant. Son fracassant succès génère toute une gamme de jouets, notamment des poupées vendues à des millions d'unités à travers le monde. Une incroyable réussite commerciale. Naturel donc qu'un film d'animation prolonge les aventures du quatuor court vêtu sur grand écran. Le long métrage (tout juste, il dépasse à peine l'heure réglementaire) commence par les présentations d'usage. Qui est Sailor Moon ? De son vrai nom Bunny, elle est la réincarnation de la Princesse Serenity. Sa broche magique, elle en use pour invoquer le croissant de lune et lutter contre le mal ! Lui prêtent main forte Sailor Mars, Sailor Mercury, Sailor Venus et Sailor Jupiter. Cuisinière ou surdouée de l'informatique, ses copines pratiquent chacune une discipline à part, l'une étant capable de transformer en bloc de glace les méchants, l'autre maîtresse du vent et de la tempête... De bien vaillantes et éclectiques walkyries, prêtes à envoyer tous les malfaisants aliens dinguer à l'autre bout de l'univers. Un adversaire coriace, elles en rencontrent un avec Fiore, extra-terrestre sous l'emprise de Fleur Maléfique, une plante capable de transformer, via ses racines, les hommes en zombies obéissants et de se métamorphoser elle-même en immense araignée végétale. Pas commode cette Fleur, surtout que depuis son astéroïde, elle espère arroser la Terre de graines contenant des créatures perfides à son image. Des germes aussi mortels que les cosses des «Body Snatchers», plus odorants que les Triffides, un autre envahisseur sentant bon la chlorophylle en fonction dans une série B british des sixties.

Il y a deux intrigues dans ce **Sailor Moon** cinéma. L'histoire d'une menace d'outre-espace et une autre, franchement salace celle-là puisque Fiore, à demi-mots, implore l'amitié inconditionnelle de Bourdu (!), petit ami de Bunny et, accessoirement super-héros costumé à la Mandrake. Un désir si fort qu'il éjecte sa rivale, qu'il supplie Bourdu (sauvé des eaux ?) d'en venir à des sentiments meilleurs, en souvenir du temps lointain où il lui offrit une rose. Pas mignon tout ça ? Le couple Bourdu/Fiore se roulerait un patin sans l'intervention hétérosexuelle de Sailor Moon et de ses amazones, dont les jupettes remontent délicieusement sous la brise. Ce n'est pas non plus un hasard si les phases de transformation de ces demoiselles aux jambes interminables ressemblent au show déshabillé du Crazy Horse. Musique disco, chorégraphie... Tout y est ! Alors Sailor Moon, Sailor Mars, Sailor Venus, même combat que Kiki Zanzibar, Lily Paramount et autre Polly Underground, quelques-unes des modèles du fameux cabaret parisien ? Plutôt éducatif ce spectacle pour la jeunesse ! Il remplacerait même quelques cours d'éducation sexuelle si ses auteurs, 100 % cochons, ne mettaient pas, sous la contrainte, un frein à leurs ardeurs. De l'ardeur, ils en injectent tout de même une bonne dose dans la mise en images. Une réalisation énergique dans les séquences d'action, tonus auquel contribue une caméra prise dans un perpétuel mouvement de rotation.

power sisters

ICZELION 1 & 2

Les responsables d'**Iczelion** peuvent remercier les Power Rangers de leur avoir donné un os à ronger, de la matière première à plagier. Le prétexte de la défense féroce du plancher des vaches contre un envahisseur d'outre-espace a donc comme un goût de déjà-vu. D'origine extra-terrestre, quatre créatures blindées jettent leur dévolu sur quatre terriennes, deux écolières et deux chanteuses, l'une rock, l'autre de variétés. Ce sont là les élues dans la lutte contre le démoniaque Chaos et sa perfide frangine, Cross. Comme les Power Rangers, les gamines portent des armures de couleurs distinctes. Nagissa est l'Iczelion de Feu, Namia l'Iczelion Noir, Kaaï l'Iczelion d'Argent et Kiroan l'Iczelion d'Or. Suffit qu'elles hurlent «Energétisation !» pour qu'une cuirasse les recouvre et leur permette de botter l'arrière-train des méchants. Simple comme bonjour, excepté que la plus jeune des quatre, Nagissa (une aspirante catcheuse !), se fait quelque peu tirer l'oreille pour assumer son rôle de gardienne de la planète. Mais, au terme du deuxième et court volume d'Iczelion, elle perd toute inhibition et redouble de vigueur contre les envahisseurs. Lesquels, fidèles aux affreux intergalactiques des Power Rangers, envoient leurs bioroïds, *«des robots pleins de haine»* dixit les dialogues, commettre quelques spectaculaires dégâts (du moins dans le scénario), piétiner quelques villes. C'est ainsi qu'un frère jumeau du diable d'**Une Nuit sur le Mont-Chauve** sort d'une dimension parallèle (merci encore aux Power Rangers !) pour donner du travail aux entreprises locales du bâtiment.

Japon : 1993, 1995. Character design : Yasuomi Umetsu, Hisashi Hirai. Mechanical design : Takashi Hashimoto. Animation : Masanori Hata. Prod : Toshio Hirata pour Pony Canyon. Original Video. Deux 30 mn. Actuellement disponible à la vente en version française.

Si **Iczelion** s'attache à gaver le public de ***Dragonball Z*** de boules d'énergie et de bastons en apesanteur, les auteurs, pervers pépères, ne ratent jamais une occasion de révéler, via une contre-plongée, la présence d'une petite culotte ou de fixer leur intérêt sur de petits seins juvéniles lors des fameuses «énergétisations». Pédophiles ou quoi, ces messieurs de **Iczelion** ? Ils se distraient comme ils peuvent les malheureux, conscients de la pauvreté de scripts condamnés à répéter à l'infini la même ritournelle et d'une animation industrielle.

1 - Aï : une gamine convoitée par deux apprentis sorciers rivaux.

2 - Raiden et Kay : le détective et la Bunny !

1 - «Energétisation», et la rock-star devient power sister !

2 - Nagissa : enfin Iczelion de Feu.

à corps perdus

NOM DE CODE : LOVE CITY

Un futur vague, une ville indéterminée, une poursuite sur le freeway. Une voiture coursée par une meute de motards et une beauté volante, douée d'incroyables pouvoirs psychiques, destructeurs comme de coutume. Enjeu de ce rodéo : une gamine, Aï, convoitée par Monsieur Lee, chef de la Fraude, une organisation opérant en parallèle du monde tangible et qui réduit ses prisonniers à l'état de cobayes. Un univers organique que révèle une déchirure dans le mur métaphysique, ultime frontière entre deux dimensions. Mais Aï bénéficie d'une solide protection : son père (le mentor K), un truculent détective porté sur la bouteille (Raiden, auteur de cette mémorable formule : *«À la différence d'un flic, un privé peut toujours boire, même en service»*). À ce duo de gardes du corps s'adjoint bientôt Kay, soldat d'élite de Lee passée à l'ennemi des suites d'une amnésie. Si forts sont les pouvoirs d'Aï qu'un nouvel ennemi apparaît rapidement, Lye Lawtin, un vieillard enfermé dans la tête de verre d'un androïde. Lee et Lawtin s'affrontent, une empoignade qui tourne au cauchemar organique à la **Urotsukidoji**. Car, malgré son joli titre, **Nom de Code : Love City** débouche sur d'incroyables mutations génétiques, cyclopéennes et tentaculaires. Sur une masse vivante qui engloutit tous les êtres vivants. Un vrai blob au sein duquel luttent une poignée d'irréductibles, ultime rempart contre la créature. Une créature très métaphorique puisqu'elle tire, selon la volonté des auteurs, la sonnette d'alarme de tous les dérapages des expériences génétiques, biologiques, perpétrées dans les laboratoires. En 1986, année de réalisation de **Nom de Code : Love City**, couraient les pires craintes sur les initiatives de quelques apprentis sorciers en blouse blanche. À intervenir dans les gènes, l'ADN et les cellules, ceux-ci répandent sur le monde la pire des plaies, la plus monstrueuse des contagions. À agir sur le mécanisme même de la vie pour que l'être humain dépasse ses limites naturelles, certains démons se réveillent et échappent à l'emprise de leur créateur...

A.I. City. Japon. 1991. Réal. : Koichi Mashimo. Scén. : Hideki Sonoda. D'après Hideki Sonoda. Character design : Yasuomi Umetsu. Animation : Masanori Hata. Prod : Hiroshi Kato pour Pony Canyon. Original Video. Deux 30 mn. Actuellement disponible à la vente en version française.

Il y a du Frankenstein et de l'Icare dans cette histoire incroyable. Des mythes parfaitement assimilés au délire génétique du dénouement, à la métaphore d'un scénario complexe qui semble se dérouler à l'intérieur d'un corps humain, champ de bataille permanent des cellules, des virus et des tissus sains. Excellente idée qui permet tous les délires, de gigantesques visages volants émergeant du bitume (merci **Zardoz** !) à l'explosion gore de quelques humanoïdes, dont l'un trop bavard au goût de Monsieur Lee.

Entre **L'Aventure Intérieure** et un **Urotsukidoji** biologique, **Nom de Code : Love City** atteint son objectif, malgré une intrigue passablement brumeuse. Ce ne sont pas quelques fautes de goût (le côté trop «contrepoint comique» de Raiden et la présence d'un matou rigoureusement inutile) qui gâtent la fête et la puissance de la mise en images de Koichi Mashimo, plus motivé que dans les réalisations de **Dominion Tank Police** et autre **Dirty Pair**. Koichi Mashimo cite discrètement au passage le **THX 1138** de George Lucas.

les monstres attaquent la ville

MONSTER CITY

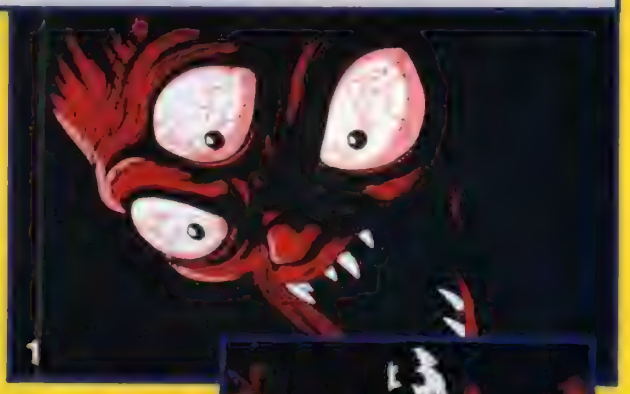
La Cité Interdite, Megalopolis, Urotsukidoji... Il y a de tout ça dans **Monster City**, nouvelle illustration de l'intérêt que portent les auteurs de mangas animés pour la démonologie à grande échelle, les prophéties les plus sinistres quant à l'avenir de l'espèce humaine. Ainsi, après un rude combat contre l'émissaire des forces du Bien et le séisme qui en découle, le centre de Tokyo ressemble à un champ de bataille, un territoire interdit où pullulent d'incroyables créatures. Pas très accueillantes. L'une est une gigantesque araignée humanoïde qui aspire les bavards par le sol, l'autre une beauté reptilienne à la salive d'acide sulfurique... Dans les plans d'eau, rode une sorte de mille-pattes monstrueux dont le corps se fragmente à volonté. Autant que les monstres, les illusions piègent les visiteurs, surtout lorsqu'elles prennent l'apparence d'une petite fille morte. Gare aux impudents qui se risquent dans cette véritable antichambre des enfers. Kyoya et Sayaka sont de ceux-là, se frayant un chemin vers Levih Ra dont l'imminent réveil, dix ans après un premier duel, sonnera le glas de l'espèce humaine. C'est sous son impulsion, et au terme d'un sacrifice au-dessus d'un impressionnant pentacle, que les démons dévaleront de l'au-delà pour plonger la planète dans un éternel chaos. Après que la capture du président Kozumi Yuma (responsable de la reconstruction de la partie ravagée de Tokyo) par les épines d'un bouquet de roses hantées, sa fille **Sayaka réussit à convaincre Kyoya**, désinvolte professeur de bushido, de succéder à son père dans sa croisade contre Levih Ra. Heureusement que le mystérieux Méphisto leur accorde ses conseils avisés.

Dream City Shinjuku
Japon 1993. Réal : Hideyuki Kurata. Scén. : Kaori Okamura d'après une histoire originale de Hideyuki Kurata. Animation : Yuji Onda. Images : Yun Kurata. Prod. : Hideyuki Tokuda. Kenji Kuroda et Masao Sakurai pour Sunrise/Sonorama Video. Art Japan Home Video. Dist. : PPC Vidéo. Durée : 1 h 34. Disponible à la vente et à la vente en version française.

Réalisateur d'œuvres aussi importantes que **Ninja Scroll, La Cité Interdite, CyberCity** et **Lensman**, Yoshiaki Kawajiri en connaît un rayon question monstres dantesques. Une expérience profitable à ce **Monster City** de très bonne tenue, quoique que l'originalité ne soit pas son point fort. Particulièrement réussies, angoissantes, sont les longues minutes décrivant la progression de Sayaka et Kyoga dans l'enclave maudite de Tokyo, version cabalistique de **New York 1997**. Une odyssée terrifiante dans le cœur dévasté de la capitale japonaise. Tout rentrera néanmoins dans l'ordre. Jusqu'à la prochaine fois car les Japonais aiment à détruire à ce qui a été cent fois reconstruit, comme pour conjurer la peur des séismes.

1 - Setsuko : le fantôme d'une fillette face au Japon moderne.

2 - Saita & Setsuko : un tableau idyllique avant l'enfer



1 - L'un des nombreux monstres d'un Tokyo entre deux mondes.

2 - Méphisto et Sayaka : en piste contre Levih Ra !

les souvenirs ne meurent jamais

LE TOMBEAU DES LUCIOLES

Après Hayao Miyasaki et son mélancolique **Porco Rosso**, au tour d'Isao Takahata de connaître une sortie française en salles, via le fort, le poignant **Tombeau des Lucioles**. Poignant mais jamais lacrymal, car Takahata n'est pas du genre à solliciter les larmes par de racoleurs procédés. Aux violons déchaînés, il préfère la sobriété zen, le tempo paisible d'un drame inéluctable. Celui de Seita, un adolescent de 14 ans, et de sa petite sœur Setsuko, quatre ans. Après que les B-29 américains aient déversé des milliers de bombes incendiaires sur Kobe, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes. Et ce n'est pas leur tante qui les aide très longtemps. Elle les héberge tant que durent les provisions des enfants. Saita et Setsuko s'installent bientôt dans un abri antiaérien, perdu dans la campagne. Un petit paradis, bucolique d'abord, où ils s'émerveillent de la présence lumineuse de lucioles dans la nuit. Mais la faim gagne. Puis les soins, l'hygiène font cruellement défaut. Égoïstes, les paysans du coin ne lèvent pas le petit doigt. L'un d'eux, furieux d'un menu chapardage dans son champ, livre même l'adolescent à la police. Saita et Setsuko n'ont plus que leur soutien mutuel pour survivre au jour le jour. Seuls dans un monde sans pitié.

Hotaru no Haka (Japon, 1988. Réal. & Scén. : Isao Takahata d'après la nouvelle d'Akiyuki Nosaka (1st Prize des Lecteurs aux Mainichi Literary Prizes). Dir. Art. : Yasuo Yamamoto. Character design : Yoshiyuki Kuroda. Mus. : Yoko Mamiya (Yen). Ton Hare pour Ai Studio/Tokuma Dist. : Les Films de Pennlore et Mars. Dur. : 1 h 29. Sortie salles prévue le 10 mai.

Longtemps partenaire de Miyasaki, depuis 1984 son associé au sein des *Studios Ghibli*, Isao Takahata ne milite pas pour le même cinéma d'animation que l'auteur de **Porco Rosso**. Là où le premier met en images une table merveilleuse, rêveuse, le second, féru de culture française et de Paul Grimault (**Le Roi et l'Oiseau**), met son art au service d'histoires réalistes, quotidiennes, de celles que l'on ne raconte pas avec des personnages de celluloïd. **Only Yesterday** par exemple : le retour d'une jeune citadine à ses racines, à des souvenirs qui prennent corps pour influer sur son destin. Très fort et légèrement teinté de fantastique. A l'image du **Tombeau des Lucioles** où les fantômes de Saito et Setsuko observent le Japon moderne, les lumières de la ville. Pour murmurer que la mémoire ne doit pas mourir, que le souvenir est le devoir de tous. Que le passé reste malgré tout, qu'il imprègne le moindre atome ambiant. Bouleversant à force d'humilité, de pudeur, d'émotions contenues. De puissance dans l'interprétation. Oui l'interprétation, car le talent de Takahata et de son character designer est tel que Saita et Setsuko gomment les coups de crayon, les croquis, pour s'imposer en tant que personnages à part entière. Takahata les a d'ailleurs conçus ainsi, corrigeant les expressions, les gestes, comme il demanderait encore et encore à un comédien d'accumuler les prises pour accéder à la perfection. A cette émotion ultime que l'acteur de chair et d'os ne peut atteindre, faute de n'avoir pu aligner 100 fois ou plus les mêmes lignes de dialogue. L'animation cristalline et pure d'Isao Takahata le peut, et le fait dans **Le Tombeau des Lucioles**, au mépris de l'indifférence émotionnelle qu'inspire souvent l'animation. Takahata ne saurait l'inspirer. Par la beauté des images, l'attention maniaque portée au plus intime détail, la justesse de la reconstitution historique, l'absence d'arrière-pensée impériale et de ce révisionnisme qui gâte trop souvent le manga animé, **Le Tombeau des Lucioles** ne galvaude pas l'appellation de chef-d'œuvre.

Tenant à la fois de **Jeux Interdits** et de **Allemagne Année Zéro** (la tragédie d'un gamin dans les ruines du Berlin vue par Roberto Rossellini), inspiré par une nouvelle autobiographique d'Akiyuki Nosaka, c'est un film qui marque. Qui se grave de lui-même dans les mémoires.

les démons du sexe

FOBIA 1 & 2

Pas rassurants du tout les lycées japonais. Dans la grande tradition d'**Urotsukidoji**, d'**Ange des Ténèbres** et de **Twin Dolls**, des monstres visqueux menacent la virginité des élèves. Ce sont des reptoïdes en provenance du futur, de 2112, époque à laquelle ils ne trouvent plus guère de pucelles à se mettre sous le tentacule. Sous l'impulsion de Black Murder, les créatures lubriques ouvrent une porte dans le temps et déboulent dans un lycée très achalandé en prudes adolescentes. Un vrai garde-manger pour les monstres. Mais, de 2112, survient également Negumi Ishima, que l'épée millénaire métamorphose en farouche pourfendeuse de reptoïdes. Après qu'une midinette ait été vidée de son sang, Negumi Ishima et Narita Mutsumi, un obsédé sexuel qui se prend pour Sherlock Holmes, affrontent une créature libidineuse, copie conforme de l'Alien de Ridley Scott. Dans la suite de leurs aventures, les chasseurs de démons queutards tentent de délivrer la timide Nika, amoureuse de Narita, du reptoïde qui l'habite, créature qui la transforme en nymphomane...

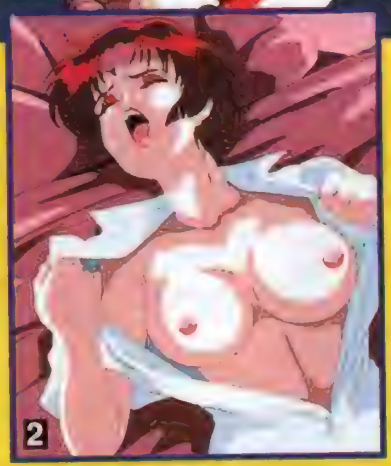
Le vestiaire des filles, les érections de Narita, des midinettes prises d'assaut par tous les orifices, des tentacules phalliques, du vampirisme, du voyeurisme... **Fobia** ne rechigne pas à la tache et cherche le salace à tout prix. Il l'est nettement moins qu'un **Ange des Ténèbres** dans le même domaine. Quant au scénario, à l'animation et à la mise en scène, c'est le cadet des soucis des pourvoyeurs de ce **Fobia** trop répétitif dans ses excès pour être réellement vicieux.

1 - Yakuma et sa sphère de cristal, la clé à l'avènement du Royaume des Ombres.

2 - Yosuke : défenseur du Royaume des Morts !

1 - Negumi Ishima : une émissaire du futur contre les reptoïdes.

2 - Nika : candide, et délurée sous l'influence des monstres !



la quatrième dimension

YU*YU* HAKUSHA, LA LÉGENDE DU ROYAUME DES OMBRES

En quelques années, Yu*Yu* Hakusha devient l'une des grandes coqueluches du manga tant bédé qu'animé. En bande dessinée, publiée dans l'hebdomadaire *Shonen Weekly Jump* (qui accueillit dans ses pages «Ken le Survivant», «Dragon Ball» et «Niki Larson»), il touche plusieurs millions de lecteurs dès la fin de l'année 90. Les dix-huit volumes de son édition de luxe s'arrachent à quelque trente-six millions d'exemplaires. Évident qu'une série TV l'adapte illico. C'est chose faite dès octobre 92. Une centaine d'épisodes suivent, puis un film, ce **Yu*Yu* Hakusha, La Légende du Royaume des Ombres**.

Par le biais de Yu*Yu* Hakusha, Yoshihiro Togashi brasse une mythologie de son cru, une pure invention qui prend pour prétexte l'existence, dans une dimension parallèle au monde des vivants, de plusieurs autres univers. Le Royaume des Morts par exemple, transit obligatoire des défunts entre l'Enfer, le Paradis ou le Purgatoire. Un univers qui pourrait disparaître sous les coups bas du Royaume des Ombres reconstitué dont le despote, Yakumo, vise désormais à indexer la Terre. Une invasion qui passe par le repérage des cinq portes élémentales : celles de la terre, de l'air, de l'eau, du feu et de l'esprit. Capitale également à sa réussite, la possession d'un globe de cristal (l'Esprit) que Botan, guide du Royaume des Morts, dissimule dans son propre corps au péril de sa vie. Dans ses funestes ambitions, Yakumo se voit contrarier par quatre irréductibles. Ce sont Yosuke (détective du Royaume des Morts), Kuwabara (un colosse au caractère de chien), Hiei (guerrier passé maître dans la maîtrise du feu) et Kurama (le cerveau du groupe). Un club des quatre contre les goblins, les monstres et les maléfices de Yakumo qui, au terme de l'enlèvement de Botan, menace d'étendre son territoire à la Terre entière...

Yu*Yu* Hakusha, ce sont des démons, des héros invisibles aux yeux des mortels qui se disputent l'équilibre de l'au-delà. Un équilibre précaire après que le fleuve Senzu, qui sépare le monde des morts et celui des vivants, emporte le palais du roi Enma Daio. Des intervenants, des noms propres, il y en existe beaucoup, à ne plus pouvoir s'y retrouver d'ailleurs si l'attention se relâche, dans cet affrontement des forces du Bien et du Mal. Un choc des titans comme de bien entendu, avec tout ce que cela implique de destructions spectaculaires, combats en apesanteur à flanc de building, armes démentes (particulièrement les faucilles-boomerangs de l'ami dévoyé de Hiei) et adversaires surpuissants auréolés de sulfureuses réputations... Sa mythologie, Yoshihiro Togashi la nourrit sans cesse de nouveaux protagonistes, de nouveaux rebondissements, de nouveaux territoires et dangers... Autant d'éléments gardés sur le banc de touche pour d'autres histoires, d'autres combats. C'est d'ailleurs dans le réservoir d'une bande dessinée riche et d'un manga TV que puise ce long métrage. Si son character design laisse quelque peu à désirer, le réalisateur Masakatsu Iijima et ses animateurs font preuve d'un étonnant sens du mouvement, notamment dans la charge cent fois répétée et repoussée de Yosuke contre Yakumo.

robot blues

BORGMAN - LAST BATTLE & LOVERS RAIN

Le manga animé n'en finit plus de générer des surhommes, des super-flics, des super-justiciers en bio-armure. Qu'ont de plus ceux de **Borgman** ? Plus que les autres, ils ressentent des émotions, affichent leur vulnérabilité, leurs angoisses. Car, tout puissants qu'ils soient, leur panoplie bionique se fissure souvent. Dans **Lovers Rain** particulièrement, Ryo culpabilise : la mort de Memory, la scientifique qui a fait de lui l'un des cyborgs du programme Borgman, l'affecte gravement, au point que ses fonctions commencent à en pâtir. Il doit pourtant se reprendre lorsque son chat noir se métamorphose en créature hideuse, Yoma, démon de l'Outre-Monde. **Lovers Rains** se finit sur la traditionnelle empoignade entre deux des héros et le monstre titanesque. Classique après une première moitié qui l'est moins, intimiste, tristounette. Une mélancolie qui passe par une météo pluvieuse, un rythme lent et une musique à l'avenant. Des sentiments, il y en a également dans **Last Battle**. Par bribes, on y apprend qui sont les cyborgs du projet Borgman dont les initiateurs ont péri. Leur ont survécu Ryo (technicien dans l'aérospatiale), Annis Farm (barmaid), Miki Katsura et Chuck Sweger (flics). Avec l'aide de Judge Hassan, ceux-ci désorganisent les plans machiavéliques de Curtis Hidaka, un ancien du projet Borgman qui rêve de faire fusionner homme et machine. Sur une île artificielle dans la baie de Tokyo, il construit ses cyborgs à lui, très destructeurs lorsqu'ils sortent en ville. L'affrontement permet non seulement de neutraliser le vilain et son colossal Omega, mais aussi la réconciliation Ryo-Annis, couple à la limite de la séparation.

The Borgman - Last Battle & Rain Lovers
Japon 1989. Réal. : Hiroshi Negishi & Yasuhiro Muroyama. Scén. : Nobuaki Kishima & Hideo Takayashiki. Chara-design : Michiteru Kikuchi & Hideyuki Motohashi. Mecha design : Katsumi Terada. Mus. : Hiroyasu Yabe. Prod. : Toyoko Tsuchiya, Yasushi Shiraishi & Yukiko Aimoto pour NTV/Tom Co. Dist. : AK Vidéo. Dur. : 1 h 25. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée français.

Tourné pour la télévision, **Borgman** ne présente pas l'intérêt d'un **Patlabor**, autre exemple de science-fiction tendant vers davantage de psychologie et de sagesse. Si l'animation s'avère honnête, servie par un sens évident du découpage cinématographique et de l'espace, elle ne bénéficie guère de moyens. D'où cette désagréable impression de standardisation que n'endigue pas la mise en images d'artisans chevronnés. Malgré ces carences, **Borgman** n'est pas sans mérite, notamment grâce à de toniques séquences de baston. Mais serait-ce trop demander à l'éditeur français d'exploiter les épisodes dans l'ordre, afin que le néophyte s'y retrouve sans se torturer les méninges ?

1 - 8 Man : cyborg et si humain sous l'habit du robot-flic !

2 - Un cyber-junkie s'en prend à l'héroïque Sachiko.

1 - Un cyborg d'une espèce réduite à quelques exemplaires.

2 - Les Borgman au naturel, prennent la pose autour d'une moto intelligente !

robocop syndrome

8 MAN

Le véritable précurseur de ***L'Homme qui Valait Trois Milliards*** et de **RoboCop**, un super-héros né en 1963 d'une bande dessinée avant de devenir, trois ans plus tard, une série animée extrêmement populaire au Japon. 8 Man réapparaît en 1993 dans une série spécialement conçue pour la video, sous forme d'une histoire répartie sur quatre épisodes (**Peur sur la Ville**, **Un Moyen Détourné**, **Monsieur Halloween** et **La Décision**). Un principe narratif qui permet de s'attacher durablement à ce singulier cyborg, partagé entre ses souvenirs, ses émotions d'être humain et sa condition de robot-policier. Difficile d'être un cyborg, d'autant que les cellules humaines survivantes et irrationnelles polluent le système robotique, parfaitement rationnel quant à lui. Sous la panoplie de 8 Man survit donc, tant bien que mal, le détective Hazama, ancien flic traumatisé par l'assassinat de sa petite amie par des ripoux. Engagé pour retrouver le scientifique Karl Smith, voleur de secrets industriels au sein de BioTechno, Hazama renoue avec un vieil ennemi, Tony Gleck qui croit s'en être définitivement débarrassé. Comme tant d'autres, Tony Gleck est désormais un cyborg défoncé à la cyber-drogue, une substance qui l'aide à supporter les implants artificiels. Un vrai cyber-junkie qui jalouse les performances de 8 Man, création du Professeur Tani. Plus rapide que Flash, capable d'intercepter les balles et de reprendre à volonté l'apparence d'Hazama, 8 Man stoppe les débordements de forcenés bioniques et d'une équipe de football américain de la même espèce, lesquels joueurs s'attaquent aux spectateurs d'un match après avoir massacré leurs adversaires sur le terrain. Dans les coulisses, le mystérieux Mr. Halloween (en fait Daigu, big boss de BioTechno) tire les ficelles du trafic de cyber-drogue, avant que Gleck ne convoite son poste et n'envisage de greffer son cerveau dans le corps de 8 Man. Mais, des alliés, 8 Man/Hazama en a aussi : la belle Sachiko, le gosse Sam et le colérique Inspecteur Tanaka...

8 Man After City in Gear, Evil Run, Mr. Halloween, Sachiko's Decision
Japon 1993. Réal. : Yoshiyuki Tomino. Scén. : Yasushi Hirano d'après la bande dessinée de Kazumasa Hirai et de Jirô Kuwata. Character dés. : Akihiko Ohashi. Mecha design : Yoshikazu Abe. Prod. : Koji Hanada, Norihisa Abe & Shinji Kawasaki. Dist. : AK Vidéo & Mc Video. Dur. : 3 h 55 en 4 épisodes. Disponible à la vente en version française.

Une animation simple, directe et efficace proche de la bande dessinée originale, quelques excès gore, quelques sanglantes coquetteries (ah, ce filet de sang qui coule entre les seins de Sachiko !), un scénario très bien construit et riche, des affrontements brutaux... Entre William Gibson (pour la science-fiction cyberpunk) et Raymond Chandler (pour l'ambiance film noir), **8 Man** accède à un niveau plus qu'honorable, à un joli classicisme dans la forme. Sur le fond, le scénario se préoccupe principalement du facteur humain, de la souffrance de l'homme brimé par la machine. Des coups de blues partagés par un certain RoboCop !

Aux Frontières Du Réel

La nouvelle collection X-FILES

Réf. XF04

129,00 F

Tee-shirts X-FILES • Manches courtes
100% coton • Sérigraphiés face et dos
Tailles M ou XL

99,00 F

Réf. XF21

Casquette X-FILES • Modèle US
Taille réglable • Brodée face et dos

129,00 F

Réf. XF03

379,00 F

Montre X-FILES • quartz 3 aiguilles, lumineuse
Garantie 1 an • Bracelet cuir • Livrée dans sa boîte métal

Réf. XF10

Réf. XF11

Réf. XF12

Posters X-FILES • Format 92 x 64 cm
Livrés dans un tube

59,00 F le poster

Réf. XF13

"LA VERITE EST AILLEURS" • Fan Club Officiel de X-FILES
C/O DEMANDEZ LE PROGRAMME • 93, av du G° Leclerc - 75014 PARIS

BROKEN ARROW

129,00 F

Réf. BK01

Tee-shirt BROKEN ARROW • Manches courtes
100% coton • Sérigraphié face et dos • Tailles M ou XL

Réf. BK20

79,00 F

Casquette BROKEN ARROW
Modèle US • Taille réglable
Brodée face

Seven

Affiche U.S. SEVEN
Format 70 x 100 cm
Livrée dans un tube

Réf. SV10 **69,00 F**

Tee-shirt SEVEN • Manches courtes
100% coton • Sérigraphie face et dos
Tailles M ou XL

129,00 F

Réf. SV01

79,00 F

Réf. SV20

Casquette SEVEN • Modèle US
Taille reglable • Brodee face et dos

SATISFAIT OU REMBOURSE
Sans la moindre discussion, il vous sera échangé ou remboursé tout article retourné dans un délai de 15 jours (hors frais d'envoi et de contre-remboursement).

BON DE COMMANDE à découper ou à recopier et à retourner à CINESTORE - 55, rue des Epinettes - 75017 Paris

❑ Oui, je désire recevoir les produits officiels suivants :

RÉF.	DÉSIGNATION	TAILLES	Prix Unité	Qté	Total

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code Postal ..... Ville .....

Tél. ..... Né(e) le .....

Signature

UN CADEAU CINEMA POUR 300F D'ACHATS

Frais de port + 30 Frs

LIVRAISON : 8 à 15 jours.

TOTAL A PAYER

Je joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT ❑ Chèque ❑ C. Remboursement + 28 Frs

❑ Mandat ❑ CB N° Date validité

Commandez par MINITEL au 3615 CINESTORE* *1,29 F/min.

CINÉ STORE

Rens. au 16 (1) 42 63 17 96

QUESTIONNAIRE

Notre précédent questionnaire date d'il y a bientôt quatre ans, et il nous semble judicieux, aujourd'hui que le cap des 100 numéros est passé, de connaître votre avis sur MAD MOVIES, son évolution, ses choix rédactionnels, son look..., sur tout ce qui peut nous permettre de coller au plus près à vos désirs (sans trop bousculer les nôtres, faut quand même pas pousser !).

Avant de commencer à répondre, ce que vous n'allez pas tarder de faire, sachez que parmi les questionnaires reçus, nous procéderons à un tirage au sort : les dix premiers gagneront un abonnement d'un an à la revue, soit six numéros tellement beaux que c'en est émouvant...

Après chaque question, vous trouverez un espace pour répondre (un brainstorming intensif à permis à cette idée géniale d'émerger), mais rien ne vous empêche de déborder ou de vous épancher totalement sur papier libre, à partir du moment où vous y reportez le numéro de la question (contraignant, non ?).

Merci d'avance, et au plaisir de vous lire...

1 - Quel âge avez-vous ?

2 - Quelle est votre situation sociale ou professionnelle ?

3 - Avec quel numéro de la revue avez-vous découvert MAD MOVIES ?

4 - Pour les lecteurs qui viennent de nous rejoindre, par quel biais avez-vous découvert la revue ?

5 - Quels sont vos articles préférés sur les dix derniers numéros ?

6 - Quels articles ne vous ont carrément pas intéressé(e) dans les dix derniers numéros ?

7 - Selon vous, y-a-t-il assez de papiers «critique» par rapport aux textes d'information ?

8 - Nous avons publié plusieurs articles à Aux Frontières du Réel (90, 97, 98 et 100). Pensez-vous qu'il faille se consacrer, indépendamment de cette série, aux séries fantastiques et de SF, inédites ou programmées sur nos chaînes de télévision ? Si oui, lesquelles ?

9 - Possédez-vous un lecteur de laserdiscs vidéo ?

10 - Seriez-vous intéressé(e) par une rubrique sur les laserdiscs ?

11 - Quelles sont vos rubriques préférées ?

❑ Notules Lunaires ❑ Dans les Griffes du Cinéphage ❑ Mangarama ❑ Vidéo et Débats ❑ Mad'Gazine ❑ Ze Mad Rubrik ❑ Ze Craignos Monsters ❑ Tonton Mad Vs the Flying Jaquette ❑ Le Courrier des Lecteurs ❑ Les Petites Annonces

12 - Y-a-t-il une rubrique particulière que vous aimeriez trouver dans MAD MOVIES ?

13 - Lisez-vous la rubrique Mangarama ?

14 - La place accordée au manga vous paraît-elle suffisante, insuffisante, trop importante ?

15 - Quels sont les trois derniers mangas que vous avez vus ?

16 - La rubrique vidéo vous satisfait-elle, et avez-vous des suggestions ?

17 - Êtes-vous, oui ou non, satisfait de la maquette ? Pour quelle(s) raison(s) ?

18 - Etes-vous connecté à Internet ? Si oui, sur quel(s) service(s) surfez-vous (branché, non ?) ?

19 - Etes-vous câblé, abonné à Canal + ?

20 - Quels autres magazines de cinéma lisez-vous ?

21 - Hors cinéma, lisez-vous une autre presse (quotidiens, hebdos, mensuels) ?

22 - Outre le cinéma, quels sont vos loisirs habituels ?

23 - Quels sont les principaux défauts de MAD MOVIES ?

24 - Et ses principales qualités ?

25 - Avez-vous des suggestions à nous faire ? À part ça, comment ça va ?

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinema
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Serie B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Waterworld, Aux Frontières du Réel, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, From Dusk till Dawn
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Philes 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»

IMPACT

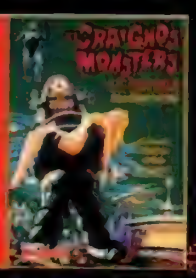
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoe, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirtaes, Tsui Hark

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS, 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES

26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

VIDEO ET DEBATS

par Marc TOULLEC

Tandis que sortent à la vente deux incunables (LE JOUR OÙ LA TERRE S'ARRÊTA chez PFC et LE CHIEN DES BASKERVILLE chez WARNER HOME VIDÉO en version originale sous-titrée), le secteur location subit une nouvelle poussée de fièvre en matière de fantastique/science-fiction. Un sursaut du genre après la mollesse de mars/avril. La série B sous influence se taille, comme de coutume, la part du lion. Du tout bon pour la vidéo où échoue directement le rigolo BLANKMAN, une grosse production américaine privée de grands écrans français pour cause de bide aux États-Unis. Blankman : un super-héros black, en vedette d'une actualité qui ne manque pas de héros justement. Très chic (BRENDA STARR), blindé (DEMOLITIONNIST), ringard et couard (CAPTAIN ZOOM), chasseur (NIGHT HUNTER), spatial (STAR TREK : VOYAGER)... Pour sortir du prévisible des rayons des vidéo-clubs, ANGES ET DÉMONS et THE NETHER HORROR COLLECTION font leur marché dans le creuset des courts métrages français et hollandais.

Don «The Dragon» Wilson : quand le kickboxer casse du vampire !

NIGHT HUNTER

La science-fiction, le kickboxer Don «The Dragon» Wilson connaît bien. Dans le genre, il tourne **Future Kick, Cyber-Tracker 1 & 2, Grid Runners**. Sur le terrain du fantastique pur par contre, il ne met les pieds qu'à une reprise et discrètement (**Red Sun Rising/ Soleil Rouge**), pour décocher les robustes coups de savate qui ont fait sa renommée dans des séries comme **Bloodfist** et **Le Cercle de Feu**. Et le voilà aujourd'hui promu Van Helsing, à savoir chasseur de vampires, position que lui lègue son père avant de périr sous les coups des suppôts de Satan. Il lui confie également un précieux ouvrage, la liste des vampires à éliminer. C'est justement la branche américaine de la confrérie que Jack Cutter extermine dans un restaurant, à quelques jours d'une réunion qui aurait dû les rassembler avec quelques confrères en provenance des quatre coins du monde. Mais le colloque a lieu néanmoins, présidé par le terrible Bruno Fischer. Ne reste plus à Cutter qu'à éradiquer ces ultimes disciples de Dracula avant qu'ils convertissent par morsures de nouveaux adeptes lors d'une toute prochaine éclipse solaire. Le «night hunter» gagne à sa cause Raimy Baker, une journaliste qu'il kidnappe d'abord en fuyant devant la police, une reporter dans laquelle Fischer croit voir la réincarnation de sa bien aimée Josette...

Vrai qu'il y a de quoi choquer les puristes dans **Night Hunter**. Il suffit de briser la nuque aux vampires pour les empêcher de nuire une bonne fois pour toutes. Ceux-ci se baladent en plein jour, seulement protégés par de petites lunettes noires et se prennent pour Bruce Lee dans les empoignades, nombreuses, présence de Don «The Dragon» Wilson oblige. Pas ou peu d'effets spéciaux sinon de sobres râteliers et des impacts de balles. Pourtant, **Night Hunter** ne trahit pas le genre dont il se réclame. Très intéressants à ce titre sont les rapports entre Jack Cutter et des proies qu'il exécute sans pitié, avec beaucoup de sadisme lorsqu'il crible de plomb et cogne une blonde princesse de la nuit. Percutant. Cela change des sempiternels pieux dans le cœur et autres gousses d'ail auxquels nous avaient habitués quelques «kung fu vampires» après **Les Sept Vampires d'Or**.

USA. 1995. Réal.: Rick Jacobson. Int.: Don «The Dragon» Wilson, Nicholas Guest, Melanie Smith, Sid Shan, Maria Ford, Michael Cavanaugh, Vince Murdocco, James Lew, Art Camacho... Dist.: American Vidéo/ Imatim. Sortie à la location mi-juin.

LES AVENTURES DE CAPTAIN ZOOM

Le Captain Zoom n'est pas né de la dernière pluie. Dans les années 50, sous le nom de Captain Vidéo, il figurait au Panthéon des grands héros de la télévision américaine, justicier d'une série tournée en direct, une dramatique comme on disait à l'époque. Un Ranger de l'espace, toujours prompt à casser du méchant dans des aventures d'une ringardise inouïe. Réalisateur des **Flintstones** et de **Beethoven**, Brian Levant cultive une certaine nostalgie de ces contrefaçons kitschissimes de Superman, au point qu'au volant de sa voiture, il imagine soudain un de ces héros de pure fiction proprement arraché au tournage de son feuilleton pour être plongé en plein conflit aux confins de la galaxie. Zappé sur la planète Pangea par un gamin ingénieux qui capte ses exploits télévisés, le Captain Zoom est, selon les prophéties, le sauveur de ce peuple progressivement décimé par les troupes du terrible Lord Vox (un simili Ming interprété par Ron Perlman), lequel cherche sur ce sol le secret d'une puissance absolue qui ferait de lui le maître de l'univers. Gaffeur mais chanceux, Zoom part délivrer la rebelle Tyra sur le vaisseau du tyran intergalactique où il déflore la grande prêtresse Vesper, très chaude il est vrai. Promu Messie de Pangea, ce piteux comédien shakespearien recyclé dans le divertissement populaire et la réclame pour céréales, part avec les plus fervents partisans de la résistance à la recherche de la Source Sulfureuse du Temple de Rhéa. Peureux au départ, Zoom gagne ses galons de super-héros. Son expérience de justicier de télévision ne lui serait pas inutile du tout, malgré quelques bourdes...

*«Les Aventures de Captain Zoom se situe au carrefour de très fortes influences. Nous avons tenté d'y intégrer les plus grands mythes du space opéra. Un peu de **La Guerre des Étoiles**, un soupçon de **Planète Interdite**, une pleine cuillerée de **Flash Gordon**, une pincée de **Buck Rogers**. Et le tout bien mélangé !»* se targue Brian Levant, producteur et inspirateur de ce téléfilm. Il pourrait y ajouter une louche de péplum italien des sixties pour le peuple encapuchonné et aveugle qui règne dans les profondeurs de Pangea, puis la traversée d'un fleuve souterrain proche du Styx de la mythologie gréco-romaine. Et encore ? Ce queutard de Flesh Gordon dont le Captain Zoom constitue la version très soft, quoique, en plus de son égocentrisme et de sa vanité, le héros trousse tous les jupons qui se présentent...

En dépit de la volonté des scénaristes, Rick Copp et David Goodman (**Les Flintstones**), de ne pas donner dans le pastiche, **Les Aventures de Captain Zoom** présente toutes les caractéristiques de la parodie un tantinet influencée, niveau décors et costumes, par **La Folle Histoire de l'Espace**. Accessoires antiques remontant à la préhistoire de la bande dessinée de science-fiction, un méchant qui en fait des tonnes, comportement sans cesse décalé du bellâtre de héros, histoire-ramassis de clichés, clins d'œil... Brian Levant et ses complices n'oublient rien, sauf que les effets spéciaux en images de synthèse paraissent trop sophistiqués, trop contemporains en regard de la désuétude ambiante. De vieilles fusées d'aluminium au bout de fils de pêche auraient bien plus de charme !

The Adventures of Captain Zoom in Outer Space. USA. 1995. Réal.: Max Tash Int.: Daniel Riordan, Liz Vassey, Ron Perlman, Gia Garides, Nichelle Nichols, Duane Davis, Rick Copp... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location mi-juin.

Zoom (Daniel Riordan) : un super plus zéro que héros !

Autour de Madame Columbo (Kate Mulgrew), l'équipage de l'USS Voyager au grand complet.

STAR TREK : VOYAGER - LE POURVOYEUR

Star Trek the Next Generation, Star Trek Deep Space Nine. La bonne vieille série de feu Gene Roddenberry fait décidément école. Aux deux premiers dérivés s'adjoint ***Star Trek : Voyager***, dernière extension en date d'un mythe de la petite lucarne.

Propriétaire de la franchise «Star Trek» depuis 1991, année de la disparition du père-créateur, Rick Berman cherche toujours à enrichir le concept original de dérivés sensiblement différents, qui respectent les règles du jeu tout en apportant des éléments novateurs. «**Star Trek : Voyager** *se distingue des précédents volets de la saga sur trois niveaux essentiellement. Gene Roddenberry ne souhaitait aucune relation conflictuelle entre les principaux membres de l'Enterprise. Or, ce sont les conflits qui alimentent le mieux les drames humains. Sans désir de violer les lois dictées par Gene Roddenberry, nous essayons à travers toutes les histoires de créer des conflits, au sein même de l'équipe de commandement de Voyager, les plus fidèles lieutenants du Capitaine Janeway. Deuxièmement, nous transportons nos protagonistes loin, très loin de leur Terre natale, sans qu'ils manifestent la volonté de rentrer chez eux. Ils cherchent seulement à aller plus loin dans l'exploration de l'espace, ils ne communiquent plus avec Starfleet, l'autorité souveraine de la flotte spatiale ; ils sont totalement livrés à eux-mêmes, autonomes grâce à une technologie qui leur permet notamment de fabriquer de l'eau à partir de l'air ambiant. Troisième différence : le vaisseau Voyager se place sous l'autorité d'une femme. Il était amplement temps de prendre cette décision et de s'engager dans une autre direction*» souligne Rick Berman, responsable des **Star Trek** télé et cinéma.

Qui est cette femme, si chère au cœur de Rick Berman ? Le Capitaine Kathryn Janeway. Kathryn alors qu'elle se prénomme Nicole lorsque la Québécoise Geneviève Bujold l'interprète deux jours durant sur le plateau du pilote de ***Star Trek : Voyager***, ce **Pourvoyeur**. Il faut effectivement deux jours de travail pour que l'interprète de **Faux-semblants** et des **Modernes** réalise qu'elle s'est trompée de rôle, que l'interprétation d'une femme-commandant ne lui convient absolument pas. A la meneuse d'hommes, Geneviève Bujold aurait préféré une scientifique. Elle abandonne donc le poste au profit de Kate Mulgrew qui ne s'installe dans le vaisseau Voyager qu'une semaine après «l'incident». Surtout connue pour avoir tenu le rôle de Madame Columbo dans une éphémère série TV, Kate Mulgrew rentre illico dans la peau de son personnage, partait amalgame de sensibilité et de poigne. «*Nous voulions un capitaine en rupture des précédents, plus accessible. Un capitaine qui ne craigne pas de montrer ses émotions, d'aller toujours vers plus de chaleur humaine, de compassion. Quelqu'un qui soit en étroite phase avec l'équipage de son vaisseau*» soutient Brannon Braga, scénariste-producteur sur ***Star Trek : Voyager***.

Malgré ce faux démarrage et la suspicieuse campagne de presse qui s'ensuit, cette ouverture à la saga ***Star Trek : Voyager*** obtient un audimat fracassant dès son premier envol à la télévision américaine ; pas moins de douze millions et demi de téléspectateurs suivent **Le Pourvoyeur**, dirigé par Winrich Kolbe, routard des séries ordinaires (***Hooker***, ***K-2000***) et plus sophistiquées (***Star Trek the Next Generation*** et ***Deep Space Nine*** justement).

De manière classique pour ne pas dire très ordinaire, le pilote de ***Voyager*** débute par la disparition brutale d'un vaisseau spatial battant pavillon du Maquis, groupement dissident de la Fédération. Parti à sa recherche, l'USS Voyager connaît le même sort, inexplicablement propulsé à 70.000 années-lumière, aux confins de la galaxie, à plus de 70 ans de navigation de leur base. Errant dans le Quadrant Delta, le Capitaine Kathryn Janeway et quelques membres de son équipage se téléportent sur une gigantesque station spatiale. Un véritable piège holographique, rassurant sous des dehors de barbecue country. Ce n'est que progressivement qu'il découvre l'identité de leur hôte, le Gardien-Sentinelle, une entité d'une inimaginable puissance régnant sur Ocampa, une planète voisine ravagée par une antique catastrophe écologique. Une planète dont les habitants vivent désormais dans les profondeurs tandis qu'à la surface, survivent dans un absolu dénuement les Kazons, un peuple rude et barbare. Si le Gardien-Rebelle capture ainsi les vaisseaux, c'est parce qu'il recherche un héritier, un successeur dans lequel il puisse renaître. Agonisant, cet être à la fois magma informe et vieillard jouant du banjo refuse l'aide de Janeway, préférant se complaire dans son abyssal trépas...

La cohabitation parfois houleuse de membres du Maquis et de la Fédération, des querelles intestines, de l'honneur et des principes à en revendre... **Le Pourvoyeur** alterne des codes familiers et des éléments étrangers, des personnages prévisibles (Tuvok le Vulcain en rappel de Monsieur Spock), d'autres plus surprenants (le toubib-hologramme, le roublard Neelix). Bref, cette extension de ***Star Trek*** mixe adroitement l'ancien et le neuf, ramène les relations entre les personnages à autre chose que de la camaraderie virile, se taille au passage une belle tranche de métaphysique et s'offre la robuste inimitié des Kazons. Les Kazons qui sont à ***Star Trek : Voyager*** ce que sont les Klingons à ***Star Trek*** !

Star Trek : Voyager - Caretaker. *USA. 1995. Réal.: Winrich Kolbe. Int.: Kate Mulgrew, Robert Beltran, Robert Picardo, Roxann Biggs-Dawson, Jennifer Lien, Robert Ducan McNeill, Ethan Phillips, Tim Russ, Garrett Wang... Dist.: Paramount Vidéo. Sortie à la location mi-juin.*

Un homme en or : Barbe Noire (Andrew Divoff).

L'ÎLE MAGIQUE

Une autre pierre à apporter à la collection *Moonbeam* (**Le Château du Petit Dragon**, **La Boutique Fantastique**), filiale junior de *Full Moon*. Pour rallier les suffrages du jeune public, le réalisateur Sam Irvin et le scénariste Brent Friedman (**Necronomicon**, **Ticks**) ne prennent aucun risque. «*Dans L'Île Magique, vous avez du **Peter Pan**, de **La Petite Sirène**, de **L'Île Mystérieuse**, de **L'Île au Trésor** et un peu de **Robinson Suisses***» affiche d'emblée Sam Irvin, qui omet de signaler au passage **L'Histoire sans Fin** (pour le livre qui s'écrit au fur et à mesure que l'aventure progresse), **Bandits Bandits** et **Splash**. En fouillant un peu, impossible de ne pas faire le rapprochement entre ce colosse de pierre à la Ray Harryhausen, gardien d'un fabuleux trésor, avec l'une des séquences les plus fameuses de **Jason et les Argonautes** ! Quant au Barbe Noire de service, son déguisement entretient de suspects points communs avec le Dustin Hoffman de **Hook**. Un véritable jeu de piste que de détecter le «butin» de cette **Île Magique**. Pourquoi le jeune Jack, le prototype du gamin des années 90, vient-il y promener ses baskets en l'an de grâce 1726 ? Prêt à fuguer après que sa mère, une bosseuse, ait biffé une soirée familiale, il plonge, au sens propre, dans un livre enchanté que lui confie sa nounou haïtienne. Déboussolé, Jack tombe, toujours au sens propre, sur une dispute entre le boucanier Morgan et le pirate Barbe Noire, concurrents féroces dans la course à un fabuleux trésor. Le gosse prend parti pour Morgan, rencontre la petite sirène Lily, déjoue les ruses du célèbre écumeur des mers du Sud et ses 3 stooges de sbires. Dans leur course à la montagne d'or, ils croisent un requin des sables qui tourne autour d'un arbre dont les fruits sont, selon la faim de l'intrus, des parts de pizza ou des cuisses de dinde grillées. Ou encore trois totems grincheux.

Fréquentable cette **Île Magique** ? Pas très en fait. «*Il s'agit d'une espèce de **Magicien d'Oz***» affirme Sam Irvin, expliquant par là que le gamin vit une aventure qui «*le pousse à grandir et à prendre en charge son propre destin*». Bien niveau intentions, mais la mise en images (poussive), le scénario (outrageusement plagiaire), l'interprétation (grossière), les images (anonymes) envoient par le fond cet atoll, envieux des spectacles *Disney*.

Magic Island. *USA. 1995. Réal.: Sam Irvin. Int.: Andrew Divoff, Zachery Ty Bryan, Jessie-Ann Friend, Edward Kerr, Lee Armstrong, French Stewart, Oscar Dillon... Dist.: Paramount Vidéo. Sortie à la location mi-juin*

La Tendresse du Maudit : une Grande Faucheuse post-nucléaire !

ANGES ET DÉMONS

Bonne idée que de rassembler les courts métrages d'animation dans un programme d'une soixantaine de minutes de Jean-Manuel Costa à l'heure où le grand public plébiscite **Wallace & Gromit**, **Toy Story**. En France aussi, des artisans œuvrent dans le genre. Plus discrètement, avec beaucoup d'imagination et peu de moyens. Un imaginaire effervescent, il en faut pour insuffler la vie à des minuscules marionnettes et à l'univers qui va autour. Monde apocalyptique, post-nucléaire, où une gargouille de Notre-Dame de Paris tombe en pâmoison devant une statue de la Vierge Marie avant que la Grande Faucheuse ne vienne le contrarier dans sa béatitude. Univers mythologique lorsque Orphée, après qu'Eurydice ait été mordue par un serpent, prend le chemin des Enfers où il affronte le chien Cerbère, le cracheur de feu Charon et le regard de Méduse. Mais Jean-Manuel Costa sait restreindre ses horizons, via **La Ballerine et le Ramoneur**. Dans un grenier, une ballerine promise en mariage à un Diable tente la grande évasion par le conduit de la cheminée en compagnie de l'élu de son cœur, un intrépide ramoneur. La love-story est également au centre d'**Un Amour d'Hoffmann**, conte douloureux dans lequel un jeune bourgeois s'enflamme pour une beauté dont il ignore la nature mécanique.

En rupture de son style habituel, Jean-Manuel Costa innove dans **Histoire de Papier**, naissance et destruction pluvieuse d'une société à partir de journaux, de magazines entassés dans un entrepôt. Prennent forme une ville, ses habitants, un tyrannosaure, une très coquine pin-up, ses soupirants, un haltérophile frimeur... Mais court est le répit avant l'averse.
Toujours éclairés avec goût, façon *Technicolor* saturé des années 50, pétris d'amertume, animés à la fois par une bonne vieille technique héritée de Willis O'Brien et d'élégants mouvements de caméra, les courts métrages de Costa enchantent, flattent les yeux, plongent en enfance et réveillent des sensations remontant à l'émerveillement ressenti à la vision des grands moments de **Jason et les Argonautes** et autre **Septième Voyage de Sinbad**.

Programme composé de ***La Tendresse du Maudit*** *(1982),* ***Le Voyage d'Orphée*** *(1984),* ***Un Amour d'Hoffman*** *(1991),* ***La Ballerine et le Ramoneur*** *(1992),* ***Histoire de Papier*** *(1994). Dist.: Haxan Films. Sortie à la vente début juin.*

Le Voyage d'Orphée : un guerrier aux enfers par passion...

JEAN-MANUEL COSTA

On parlait beaucoup de lui au début des années 80. Depuis, Jean-Manuel Costa s'est fait plus discret tandis que perdure sa passion pour l'animation image par image d'incroyables créatures. Une passion qui s'épanouit d'abord au travers de tout petits films en Super-8 et 16mn comme Galaxie Kong, Rêve de Noël, La Bague Magique, Le Dictateur... Des coups de chapeau à Willis O'Brien et Ray Harryhausen. Aujourd'hui, la compilation ANGES ET DÉMONS permet de renouer avec cet artiste sincère, en marge d'un système qui ne le favorise pas. Bien au contraire...

Au générique de tous vos courts métrages, vous remerciez ou citez Paul Grimault. Pourquoi donc ?

Paul Grimault m'a permis de trouver mes premiers boulots : gouacheur sur **Le Roi et l'Oiseau**, puis sur **La Table Tournante**. Après **Un Amour d'Hoffmann**, alors que je cherchais un sujet, c'est lui qui m'a suggéré d'adapter «La Bergère et le Ramoneur» d'Andersen. Si je remercie Paul Grimault au générique de chacun de mes courts métrages, ce n'est pas pour la ressemblance éventuelle entre mes films et les siens ; c'est uniquement par estime. Au même titre, je remercie ma femme pour sa patience ! Le décès de Paul Grimault m'a peiné. Regrettable que les producteurs et institutions françaises ne lui aient pas donné les moyens de travailler davantage. Mais c'est ainsi dans notre beau pays. Difficile de rencontrer un producteur honnête, qui ne s'intéresse pas à vous par rapport à ce que vous pouvez lui rapporter. Après le César de **La Tendresse du Maudit**, j'ai eu les pires difficultés à monter un autre film car on pensait que j'étais devenu hors-de-prix. C'est l'argent de mes allocations chômage qui m'a permis de réaliser **Le Voyage d'Orphée** ! En France, on vous encourage tant que vous n'avez aucun moyen et, dès que le succès arrive, on vous tape dessus. Regardez Caro et Jeunet. Encensés pour **Delicatessen** parce qu'ils débutaient, et enfoncés plus bas que terre pour **La Cité des Enfants Perdus**. Quel pays ! Et les aides du CNC sont attribuées de manière totalement irrationnelle. Des projets de valeur ne voient pas le jour tandis que sa branche audiovisuelle donne de l'argent à *AB Productions*, à des feuilletons aussi nuls que ***C'Est Cool*** ! Mais je n'ai pas trop à me plaindre car le CNC m'a subventionné à trois reprises et attribué deux fois la Prime à la Qualité. Je regrette simplement qu'on ait souvent à faire à des gens qui n'y connaissent rien, venus d'on ne sait où. À un système qui vous aide tant que vous êtes tout petit et qui, ensuite, vous abandonne ! Pour **Terra**, un long métrage parodique de science-fiction plein de références littéraires et mythologiques, on n'a pas daigné me répondre !

La mythologie, le conte... Il n'y a que ça qui vous motive dans l'animation ?

Je choisis instinctivement mes projets, sans réfléchir sur le pourquoi et le comment des choses. Je ne suis pas très porté sur l'auto-analyse. D'autres le font mieux que moi. Après **La Tendresse du Maudit**, on m'a annoncé que j'avais connu quelques problèmes avec ma mère sous prétexte que je montrais un monstre attendri par une statue de la vierge ! À cette époque-là, ma mère était atteinte d'un cancer. Peut-être que cela m'a inconsciemment influencé... Concernant **Le Voyage d'Orphée**, certains y ont vu un rapport étroit avec mon mariage. À propos d'**Un Amour d'Hoffmann**, on a prétendu que je considérais les femmes comme des marionnettes ! Plus grave encore : **Histoire de Papier**, dans lequel un ami a lu une parabole sur le sida. Loin de moi cette idée ! J'ai tourné **Histoire de Papier** pour bien montrer que je pouvais aller au-delà des monstres et de la mythologie. Pas évident à réaliser ce court métrage car, lorsque vous mettez des protagonistes de papier sur un décor de papier, vous ne distinguez plus rien ; les personnages ne se détachent pas du fond. J'ai dû ruser ! Aujourd'hui, je commence à en avoir assez des histoires tragiques ; tous mes courts métrages se finissent mal ! Peut-être suis-je quelqu'un de sinistre ! Heureusement qu'il y a des gens pour y trouver de la poésie !

Vous avez la réputation d'avoir mauvais caractère, de vous accrocher férocement à votre indépendance...

La Ballerine et le Ramoneur : un Satan privé de mariage !

Je ne supporte pas l'autorité, la routine. Il faut que je me sente bien avec les gens pour travailler, sauf lorsqu'il s'agit de boulot alimentaire, comme le deuxième **Hercule** de Luigi Cozzi sur lequel *Cannon* m'a engagé parce que mon predecesseur, Armando Valcauda, disjonctait, cassait le mobilier par exemple. Une bonne expérience malgré les retards de paiement, les petits plus qu'on vous demande alors qu'il n'en était pas question au départ. Même topo pour

***Histoire de papier* : sans buvard !**

les publicités sur lesquelles je bosse : *La Poste, Chanel, Opium*... Là, je fais très exactement ce que le client demande, à l'image près. Je préfère de loin une petite structure à une grosse équipe comme l'usine *Aardman* où, animateur, je travaillerais de 9 à 18 heures, avant de rentrer dans une chambre de bonne à Bristol. Non merci. Pas question de bosser deux ans sur trente secondes d'animation qui, de plus, risquent de sauter au montage ! Je préfère de loin rester dans ma campagne normande. J'ai bien failli collaborer au **Mars Attacks !** de Tim Burton. Tim Burton aime les effectifs légers. Dommage que les effets spéciaux de **Mars Attacks !** n'aient pas pris la direction prévue. Après qu'une équipe anglaise ait été engagée pour animer image par image les extraterrestres, après qu'elle ait installé son studio, la production a décidé de se replier sur les images de synthèse d'*Industrial Light and Magic*. Tim Burton n'a pu que fléchir, surtout que le budget du film prenait des proportions gigantesques ! J'aurais aimé travailler sur **Starship Trooper** avec Phil Tippett. Mais il faut s'expatrier pour ça ! Cela conviendrait à un type de 22 ans, pas à quelqu'un qui en a 20 de plus au compteur.

Quel regard jetez-vous aujourd'hui sur le travail accompli durant les quinze dernières années ? Vraiment satisfait ?

Pour mener à bien un court métrage comme **La Tendresse du Maudit**, il faut vraiment le vouloir. Animer image par image une marionnette pendant une année, c'est tout de même un sacré boulot. Et c'est encore plus de boulot lorsque, simultanément, vous vous occupez des éclairages, des mouvements de caméra, de la direction artistique... Mais j'aime ça parce que, franchement, se consacrer exclusivement à l'animation d'un petit machin articulé, c'est lassant à la longue. Quoique maintenant j'apprécie ce côté reposant. Je me fatigue. Transporter du matériel, ce n'est plus de mon âge ! Et puis, bosser dans son coin sur des courts métrages de 100.000 francs alors que *Aardman* bénéficie de 6 millions, de la dolby-stéréo et d'une quarantaine d'animateurs pour un projet comparable, cela aboutit à une lutte forcément inégale. Heureusement que ma femme fait bouillir la marmite aujourd'hui ! C'est notamment grâce à elle que je peux continuer à faire l'artiste !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

Nassim (Brion James) : une mauvaise mine et de mauvaises intentions !

VIRTUAL ASSASSIN

Après **Shadowchaser**, une nouvelle imitation de **Piège de Cristal** dans un univers de science-fiction. Pas d'androïde aryen dans **Virtual Assassin**, mais un groupuscule terroriste très pittoresque (tellement qu'il ressemble aux Village People !) dirigé par un certain Nassim (Brion James, inénarrable en sociopathe albinos !). À l'aube du XXIe siècle, les savants du laboratoire Quantum mettent au point un virus informatique révolutionnaire, mi-artificiel mi-biologique, capable d'intelligence. Libéré dans les circuits électriques, il constituerait une grave menace pour la planète. Il prouve ses capacités destructrices en s'évadant pour provoquer le crash d'une navette aérienne sur un building. En prenant en otages les scientifiques de Quantum, Nassim souhaite s'approprier le virus, ce qui ferait de lui l'homme le plus puissant du monde. Reste qu'il n'a pas prévu le grain de sable dans un engrenage savamment préparé : la présence de James Nicholas, ingénieur de maintenance dans l'établissement. Un ex-flic porté sur la bouteille qui, par la même occasion, règle un compte vieux de trois ans avec Nassim, car celui-ci s'est porté coupable de la mort de sa partenaire. À James Nicholas de jouer les Mc Clane dans les conduits d'aération, les coursives et les combles de Quantum, et d'éliminer un à un les complices de son vieil ennemi, lequel se donne en offrande au virus pour se transformer en monstre électrique prêt à dominer le monde...

En dépit de l'accoutrement carnavalesque des méchants et des grosses ficelles du scénario, **Virtual Assassin** n'est pas un spectacle désagréable du tout. Il se paie des effets spéciaux infographiques de bonne tenue (un survol d'une ville futuriste à la **Blade Runner**), des gadgets surprenants (un méchant robot policier et des hologrames pour tromper les vilains), un vilain en chef qui flingue ses otages aussi facilement que Jean-Hugues Anglade dans **Killing Zoé**... Mené à un tempo allègre et assez saignant dans les gunfights, c'est une honnête série B dont le dénouement renvoie aux grands moments du sérial.

***Virtual Assassin* ou *Cyberjack*.** *Canada/Japon. 1995. Réal.: Robert Lee. Int.: Michael Dudikoff, Brion James, Suki Kaiser, John Cuthbert, James Thom... Dist.: Sidonis/Imatim. Sortie à la location mi-juin.*

Brenda Starr (Brooke Shields) : une reporter très défilé de mode...

BRENDA STARR

Pas très heureux le sort que le cinéma réserve à Brenda Starr, héroïne de bande dessinée née en 1940 sous la mine de Dale Messick. Tourné en 1986, **Brenda Starr** ne sort aux États-Unis qu'en 1992, et exclusivement en vidéo. Son producteur y croit toutefois tellement qu'au Marché du Film du Festival de Cannes 1987, il organise une fête en présence de Brooke Shields, sosie parfait de l'intrépide reporter du Flash. Mais une réception pantagruélique ne suffit pas à dissimuler le naufrage. Pourquoi, d'abord, confier la mise en images de cette bédé live à Robert Ellis Miller ? Téléaste anonyme après avoir été l'auteur d'une jolie comédie romantique (**Le Cœur est un Chasseur Solitaire**), Robert Ellis Miller peine à rentrer dans un monde fantaisiste qui n'est pas le sien. Porter une bande dessinée à l'écran demande du punch, un riche imaginaire visuel, de l'humour et une propension à gommer instinctivement toutes les grossières invraisemblances inhérentes à cet exercice. Robert Ellis Miller ne possède aucune de ces qualités. Et les moyens dont il bénéficie, coquets tout de même, ne le motivent guère. Il en fallait cependant de la motivation pour suivre le dessinateur Mike Randall, littéralement avalé par le monde de Brenda Starr, sa vaillante journaliste, alors qu'il se gribouille lui-même, perché sur une corniche. Aspiré par le comic book, Randall suit sa «fille» à la trace après que celle-ci ait recueilli les confidences d'un gangster cerné par la police. Illico, Brenda Starr se lance dans un autre scoop en Amérique du Sud. Là, dans un Brésil d'opérette, une copie conforme d'Albert Einstein, le professeur Von Kreutzer (un ancien nazi), vient d'inventer un carburant révolutionnaire, ultra concentré. Qui le possède se rendra maître du monde. Poursuivie par des espions soviétiques et sa perfide rivale du Globe, Brenda Starr bénéficie du soutien du séduisant Basil St-John (Timothy Dalton), providentiel cultivateur d'orchidées noires, et de Mike Randall, son créateur...

Elle court beaucoup Brooke Shields dans **Brenda Starr**. De l'énergie, elle en injecte une forte dose dans son rôle, amplement aidée par un physique de Poupée Barbie qui sied merveilleusement à son personnage. C'est justement la garde-robe de la poupée de chair qui sauve quelques meubles du naufrage. De toilette, de maquillage, de coiffure, Brooke Shields en change à chaque scène. Merci à Bob Mackie d'avoir si talentueusement habillé la comédienne. Grâce à lui, le film de Robert Ellis Miller présente un certain intérêt plastique. Le seul. L'héroïne a beau faire du ski nautique sur deux crocodiles, s'apercevoir que son nombril n'existe pas (la censure des années 40 !), trépigner et se la jouer glamour, rien n'y fait. Même pas l'ajout de vignettes dessinées et d'une musique entraînante.

USA. 1987. Réal.: Robert Ellis Miller. Int.: Brooke Shields, Timothy Dalton, Diana Scarwid, Charles Durning, Tony Peck, Jeffrey Tambor, Nestor Serrano, Eddie Albert, Kathleen Wilhoite... Dist.: Free Dolphin Entertainment/Imatim. Sorti à la location début mai.

Basil St John (Timothy Dalton) : un spécialiste en orchidées noires.

The Bitch is Back : une poupée gonflable qui donne dans la cinéphilie saignante.

THE NETHER HORROR COLLECTION

Ben oui, même au pays des tulipes, des coffee-shops et de Paul Verhœven, le cinéma fantastique motive quelques vocations. En rupture des films oniriques (toujours scandaleusement inédits) de los Stelling et du surréalisme des **Habitants**, certains donnent dans un registre plus hard. Tjebbo Penning pour **The Bitch is Back**, dans lequel une poupée gonflable tourmente méchamment son utilisateur tout en se répandant en citations cinéphiliques, de «E.T. phone home» au «Baise moi» baveux de **L'Exorciste**. Percutante cette version sex-shop de **Vendredi 13** et autre **Halloween**.
Des références, il y a en également une pléthore dans **Zombi 1. La Nuit des Morts-Vivants** dont Richard Raaphorst reprend les décors, le noir et blanc. Lucio Fulci pour le gore gerbeux et une énucléation. **Zombie** pour un mort-vivant trimballant un caddy de super-marché. **Le Commando des Morts-Vivants** pour un revenant en uniforme de la Wehrmacht ! Tout ça parce que deux couples s'installent dans une maison aux abords d'un cimetière. Un brillant hommage, quoiqu'un tantinet servile !

Des asticots à la Lucio Fulci, il en tombe dans le plat de nouilles qu'un jeune type avale après que sa vieille voisine du dessus se soit franchement décomposée (**Visite**). Du gore encore dans **The Great Rock'n roll Massacre, Part 1 & 2**, totalement gratuit sous prétexte de clips hard rock animés par un clone de Buddy Holly. Auto-mutilations, barbaque, Mickey tueur, découpage à la tronçonneuse, monstre affamé à la **Critters**. Du grand-guignol en roue libre, loin de la sobriété un peu longuette de **The Fly** où une mouche obsède un brave type qui s'apprête à déguster un gigot. Sobre aussi le **Picknick** de Dick Maas (**L'Ascenseur**) qui fonctionne dans le registre de la rigolade pince-sans-rire. Tout le suspense tient à ce qu'une aveugle descende ou non de sa voiture, sur les conseils malveillants du mari, pour faire quelques pas dans un parc, au milieu des fauves. De l'humour noir, il y a en dans le très linéaire **Bloody Mary**, barmaid vampire dans un débit de boisson où il ne fait pas bon se vider une chope de bière vers minuit. Egalement dans **Burp !**, au sujet d'une cabine téléphonique directement branchée sur les enfers. Gare au combiné glouton !

Cette anthologie de courts métrages fantastiques hollandais se paie également une tranche de surréalisme dans **Inkt**, fable bizarroïde et cacophonique narrant le calvaire d'un sujet rêvant de se transformer en pieuvre. Y-aurait-il du Kafka ou du Ionesco là-dessous ? Plus jouissif, et très malsain, est **The Prodigal Son**, huis-clos à quatre personnages dans un appartement glauque. Ce sont un prostitué homosexuel, une mamie cadavérique et ses deux fils. Pour l'anniversaire de la grand-mère, lui est offert un «cadeau» vivant dont elle arrache l'un des tétons d'un sévère coup de mâchoires, une pratique que jalouse l'un des frangins... Lent, inquiétant, comme frappé de torpeur, cruel, provocateur, **The Prodigal Son** surpasse les autres courts métrages de cette **Nether Horror Collection** inégale, éclectique et somme toute attachante.

*Pays-Bas. **The Bitch is Back** (1995). Réal.: Tjebbo Penning. **Burp !** (1986). Réal.: Will Wissink. **The Prodigal Son** (1995). Réal.: Chris W. Mitchell. **Picknick** (1977). Réal.: Dick Maas. **Zombi 1** (1995). Réal.: Richard Raaphorst. **De Vlieg/The Fly** (1985). Réal.: Hans Jeiinen. **The Great Rock'n'roll Massacre, Part 1 & 2** (1988). Réal.: Jan Doense & Phil Van Tongeren. **Inkt** (1992). Réal.: Richard Van Kruysdijk. **Visite** (1994). Robert Broekhof. **Bloody Mary** (1992). Réal.: Fulco Lorenzo & Marc Van Uchelen. Dist.: Haxan Films. Sortie à la vente début juin.*

Karen Duffy : moins femme qu'elle n'y paraît !

MEMORY RUN

Culotté ce scénario, qui aurait demandé davantage de moyens tant financiers qu'intellectuels dans sa mise en images. Nous sommes dans une société future, dirigée par un gouvernement totalitaire mené par le Consortium pour la Vie dont les membres dirigeants atteignent tous un âge respectable. Ainsi, pour retrouver une jeunesse perdue, son leader, Bradden, détourne les travaux du docteur Munger en faveur de sa dictature. Il ordonne le transfert du cerveau d'André Fuller, vendeur d'armes à l'Union de la résistance, dans le corps de sa maîtresse, la belle Josette, exécutée par un traître. Rebaptisée Céleste, André/Josette entend bien retrouver son aspect premier que convoite d'ailleurs Bradden. Elle prend les armes contre le Consortium de la Vie après un passage douloureux dans un pénitencier féminin où son bourreau lui greffe dans la nuque un aiguillon, source d'une insupportable douleur au cas où elle se montrerait plus agressive que de raison. La situation prend une tournure plus sidérante encore lorsque Céleste apprend qu'elle attend un enfant dont le père est son défunt amant.
Une histoire folle, adaptée d'un roman de science-fiction («Season of the witch» de Hank Stine) qui gagnerait sans doute à être lu. Regrettable que le scénario tâtonne à installer la situation, à s'orienter vers l'incroyable vérité. Regrettable aussi que Allan Goldstein (**Chaindance**, le cinquième opus de la série **Un Justicier dans la Ville**), enfermé dans des décors miteux, peine franchement à gérer un budget mesquin qui conviendrait à un projet moins ambitieux. Maladroit, il sombre dans des gunfights à un contre dix, dans les cascades routinières, lorsque parlent les armes. Seul élément visuel positif : la présence de Karen Duffy (déjà remarquée dans **Dumb & Dumber**), jeune, belle et talentueuse comédienne dont on reparlera.

Canada. 1995. Réal.: Allan Goldstein. Int.: Karen Duffy, Saul Rubinek, Matt McCoy, Barry Morse, Lynne Cormack, Torri Higginson... Dist.: Film Office Vidéo. Sorti à la location en avril.

Nicole Eggert, plus couverte que dans *Alerte à Malibu* !

DEMOLITIONNIST

Depuis longtemps déjà, Robert Kurtzmann caresse le doux espoir de passer à la réalisation. Occasion manquée pour **From Dusk till Dawn** qui lui échappe. Reste donc à ce pillier de l'atelier de maquillage KNB à lancer son propre projet, adapté aux contraintes d'un budget modeste. Opportunistes, Robert Kurtzman et son épouse Anne gambergent. Fruit de la mise en alerte de leurs cellules grises : le croisement de **RoboCop** et de **Nikita**. **RoboCop** pour MetroCity, une ville légèrement futuriste livrée à une criminalité galopante que souhaite endiguer Madame le Maire en vue des prochaines élections. **Nikita** pour Alyssa Lloyd, jeune femme flic officiellement morte et qu'un apprenti sorcier, le Dr. Jack Crowley, ramène à la vie à l'initiative de son Projet Lazar. Au terme d'un traitement biotechnologique, la jeune femme se transforme en une combattante d'élite, dotée d'une incroyable puissance de feu et d'ustensiles empruntés au Judge Dredd. «*Mais Alyssa Lloyd n'est pas une Batman au féminin pour autant. Elle serait plutôt un zombie. Nous l'avons conçue selon les normes d'un personnage de manga animé, avec notamment cette cagoule proche de celle des Ninjas*» commente le réalisateur. Effectivement, Alyssa Lloyd n'affiche pas l'invulnérabilité des super-héros américains. Le passé la tourmente, elle pleure l'assassinat de son amoureux, exécuté par le rigolard Mad Dog, la fripouille dont elle décime le gang. Elle souffre aussi de sa condition de semi-cyborg, obligée de renouveler régulièrement son sang artificiel pour ne pas se décomposer à vitesse supersonique. Quant à son «créateur», à la solde des autorités, elle ne lui manifeste pas une excessive reconnaissance. Du moins au début.
«***Demolitionnist**, c'est la rencontre de **Nikita** et de **The Crow**»* scande Robert Kurtzman qui, visiblement, n'a pas le sens des mesures. Si, pour un budget de 1 million de dollars dépensés sur 24 jours de tournage, il s'en tire correctement, offrant à quelques copains illustres de faire coucou à la caméra, l'originalité fait cruellement défaut à l'entreprise. Les armes du Judge Dredd par-là, le contexte socio-politique de **RoboCop** par-ci, et des plans entiers «empruntés» au film de Paul Verhœven. Plus une séquence prélevée à **Predator** (celle où le commando arrose de plomb une portion de jungle). Le cinéaste grappille et, pour éviter les rigueurs de la censure, remplace les giclées d'hémoglobine par des nuages de poudre rougeâtre. Un substitut dont il use abondamment dans les interventions musclées de sa «démolisseuse». Elle a fière allure cette Nikita bionique, surtout que Nicole Eggert (l'une des sirènes d'***Alerte à Malibu***) l'incarne avec une réelle conviction. Est-ce vraiment un hasard si sa partenaire de la fameuse série TV, Pamela Anderson, tourne parallèlement à **Demolitionnist** un certain **Barbwire** dans lequel elle interprète une justicière motorisée dans un monde au bord du chaos ? Faute d'une très fertile imagination, Robert Kurtzman excelle dans le recyclage des idées des autres. Mais son film, en dépit de dialogues débiles, n'est pas désagréable du tout.

***The Demolitionnist**. USA/Canada. 1995. Réal.: Robert Kurtzman. Int.: Nicole Eggert, Richard Grieco, Bruce Abbott, Susan Tyrell, Tom Savini, Bruce Campbell, Heather Langenkamp, Reggie Banister, Jack Nance, Sarah Douglas, Joe Pilato... Dist.: Film Office Vidéo. Sortie à la location début juin.*

Jim Hellwig :
coupeur de têtes !

FIREPOWER

Dans la grande tradition *PM Entertainment*, un film d'action sévèrement burné. Bête, méchant et efficace, du moins dans la limite de ses ambitions. En 1999, Los Angeles est, plus que jamais, une cité peu fréquentable. Surtout Hellzone, une enclave que les autorités abandonnent à la criminalité, histoire de la concentrer en un seul endroit où la police s'aventure peu, laissant les malfrats à leurs activités. C'est en poursuivant le Swordsman que les flics Braniff et Sledge pénètrent dans la ville, plus particulièrement le Death Ring, un établissement dans lequel s'affrontent des balèzes. Dans l'enceinte d'une clôture électrique, des athlètes se démolissent à mains nues ou avec accessoires, selon le bon vouloir de l'opérateur d'un ordinateur. Règne sur cette officine Drexel, un gangster qui s'apprête à écouler sur le marché un ersatz dangereux au vaccin anti-sida. Braniff et Sledge se produisent sur le ring, cassent quelques gueules, et le survivant punit le vilain en chef avec d'autant plus de hargne que son partenaire et sa femme ont laissé leur peau dans l'affaire. Mais il se console déjà dans les bras d'une ravissante serveuse du Death Ring !
Cascades aussi spectaculaires qu'improbables, violence gratuite poussée jusqu'au sadisme, étalage de muscles luisants, gnons et clameurs hystériques du public des tournois constituent les ingrédients principaux de ce **FirePower** dont l'argument science-fictionnel compte assez peu. Le scénario également, la majorité du métrage étant squattée par de la baston basique. Il faut toutefois concéder à Richard Pepin, patron de *PM Entertainment* avec Joseph Merhi et réalisateur de quelques séries B toniques (**Cyber-Tracker**, **T-Force** et **Hologram Man**), de ne jamais laisser mollir l'action, de limiter à quelques lignes de dialogues les palabres.

USA. 1993. Real.: Richard Pepin. Int.: Chad McQueen, Gary Daniels, Joseph Ruskin, Alisha Das, George Murdock, Jim Hellwig, Art Camacho... Dist.: Imatim & Sidonis. Sortie à la location mi-mai

Alex Hyde-White/Melanie Shatner : soudés contre l'alien des profondeurs...

LA CRÉATURE

En 2050, après que les ressources naturelles de la surface ont été totalement épuisées, les hommes exploitent le fond des océans. Tel est l'argument à la base de **La Créature**, une série B qui pompe à la fois **Alien**, **Leviathan**, **Abyss** et **The Thing**. Du Roger Corman tout craché, producteur de ce suspense en huis-clos. «*Le tournage du film s'est déroulé dans la grande tradition Roger Corman, en deux semaines, avec un budget réduit au strict minimum. Il a fallu, pour les séquences sous-marines, que nous nous rabattions sur des images en provenance d'autres productions maison, surtout* ***Les Seigneurs des Abîmes***» témoigne Scott Levy, jeune réalisateur (29 ans) de cet ersatz.
Successivement assistant de production, second et premier assistant, puis réalisateur de la seconde équipe chez Corman, et aujourd'hui promu réalisateur en titre, Scott Levy fait ce qu'il peut pour donner un certain relief à cette histoire de parasite extraterrestre. Celui-là, découvert dans les vestiges d'un vaisseau spatial enfoui au plus profond des mers, contamine l'équipage russe d'une installation voisine, puis les Américains venus à la rescousse. En bon imitateur de **The Thing** et de **Hidden**, il passe d'un corps à l'autre à l'exception de celui de l'androïde du bord. Le Commandant de la station minière, Pickett, et la petite nouvelle envoyée par la Compagnie, Harding, mènent la chasse à l'alien qui, méthodiquement, «visite» la demi-douzaine d'ouvriers. Un alien malin puisqu'il attend un submersible pour atteindre la terre ferme et se répandre dans la population...
Dans des décors aussi dépouillés qu'étriqués, **La Créature** ne s'autorise guère de fantaisies. Un alien petit format et tentaculaire, quelques torches humaines, des combinaisons qui remontent à une autre époque, des fumigènes... Ce n'est pas du luxe, les interprètes mériteraient de recevoir des cageots de tomates en pleine poire tellement ils sont mauvais et les dialogues à hurler. Que **La Créature** ait été tourné en une ou deux prises dans le meilleur des cas, n'excuse pas ces carences.

The Alien Within* ou *Of Unknown Origin. *USA. 1995. Réal.: Scott Levy. Int.: Roddy McDowall, Alex Hyde-White, Melanie Shatner, Don Stroud, Tim Trevan... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location mi-juin.*

Blankman (Damon Wayans) et le super-héros sans nom (David Alan Grier) : l'Amérique est sauvée !

BLANKMAN

En 1980, dans **Captain Avenger**, un comédien au chômage conserve le costume de super-héros qu'il porte dans un spot publicitaire pour une bande dessinée. Après un acte de bravoure, il devient le jouet d'une campagne électorale, suite à quoi son mythe s'écroule lamentablement. Tout proche est le principe de **Blankman**, également voisin de palier d'un certain **Meteor Man**. Nul besoin de s'appeler Peter Parker, Clark Kent ou Bruce Wayne pour avoir le droit de pratiquer la justice. Darryl Walker accède à ce statut de justicier. Habillé d'un pyjama blindé sur lequel les balles rebondissent, une grande chaussette percée autour de la tête, Darryl Walker, Géo Trouvetout de son état, devient Blankman au terme d'un accouchement dans une cage d'ascenseur, non sans avoir tenté de trouver un nom à sa mesure. Armé de gadgets aussi incroyables qu'un nunchaku électrique, d'un fusil à ventouse, de boules puantes et du robot brinquebalant J-5, il rentre en guerre contre le gangster mégalomane Michael Minelli, assassin de sa grand-mère et du maire dont elle était l'une des partisanes. Blankman possède aussi sa BlankMobile, sa BlankCave et la belle reporter Kimberley Jones, sa Loïs Lane, lui tombe littéralement dans les bras, tout minable qu'il paraisse sans sa panoplie. Dans son ultime mission contre Michael Minelli qui détient en otage sa bien-aimée, Darryl Walker demande à son frère Kevin, un caméraman plus rationnel, de le seconder. De devenir son Robin en quelque sorte car, depuis son enfance, l'inventeur est un fan de Batman, particulièrement la série TV kitsch des sixties. Célèbre, il fait même des émules, à l'image de GayMan qui sévit du côté de San Francisco !

Dur de dur dans **Le Dernier Samaritain**, plus rigolo dans **Mo Money**, Damon Wayans s'est beaucoup investi dans ce Blankman qu'il incarne avec toute la candeur nécessaire. Un imbécile heureux comme super-héros ! L'Amérique n'a pas apprécié l'ironie de la situation et le film de Mike Binder s'est magistralement planté côté box-office. Regrettable car les déboires référentiels (**Planète Interdite**, **Short Circuit**, **Batman** bien entendu) valent bien ceux du **Meteor Man** de Robert Townsend, la verve caustique et parodique de ***The Ticks*** (le plus beauf des super-héros de cartoon !) en moins. Bien sûr, la croisade de Blankman sent fort la métaphore sociale. Ah, si tous les résidents des quartiers difficiles, où on deale le crack en toute impunité, se montraient moins passifs et ne détournaient pas le regard dès qu'un petit malfrat piquait son sac à une grand-mère. Il est vrai que pendant ce temps, dans **Blankman** du moins, les flics roupillent en patrouille et menacent de se mettre en grève, faute de n'avoir pu encaisser leur salaire mensuel.

USA. 1994. Réal.: Mike Binder Int.: Damon Wayans, David Alan Grier, Robin Givens, Jon Polita, Jason Alexander, Christopher Lawford... Dist.: Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo. Actuellement disponible à la location

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

L'OMBRE DU LOUP-GAROU

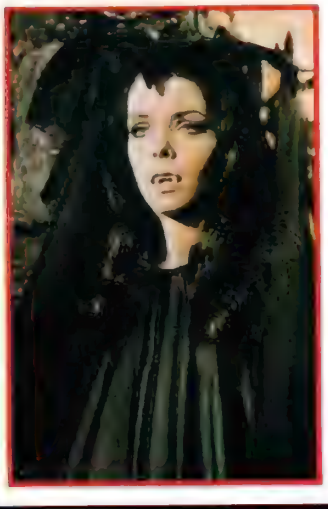
LA NOCHE DE WALPURGIS. Espagne. 1970. De Leon Klimovsky. Avec Paul Naschy, Patty Shepard, Gaby Fuchs, Barbara Cappell, José Marco. Dist. A.M. Vidéo.

Si le vampire ne possède point d'ombre, comme le prétend la rumeur publique, le loup-garou en dispose si l'on en croit ce titre utilisé à la vidéo pour un film déjà sorti sur nos écrans en tant que **La Furie des Vampires**. Paul Naschy, acteur, scénariste et plus tard réalisateur, reprenait alors à son compte l'essentiel des grands mythes du cinéma fantastique et s'amusait à les mêler, parfois au mépris de toute cohérence.

Ici se croisent son personnage fétiche du loup-garou (pour sa cinquième aventure) et une morte-vivante inspirée à la fois de la comtesse Bathory et de la vampire traditionnelle en rupture de tombeau. Si les moyens minimalistes font ce qu'il peuvent, en revanche le scénario, co-signé par Naschy, évoque la Nuit de Walpurgis, le pouvoir du mal, et permet de profiler sur le décor l'ombre de Satan lui-même, venu prendre possession d'un monde corrompu apparemment prêt à le recevoir.

Ce qui choque au premier abord, c'est la volonté pathétique d'internationaliser le produit, à la fois pour échapper à la censure locale (en ces temps franquistes, l'Espagne tolérait les excès, mais seulement si l'action et les personnages ne rappelaient pas trop la péninsule ibérique) et aussi pour mieux le vendre à l'étranger. Ben oui !

Du coup, le scénariste situe son film dans le nord de la France, ceci malgré un environnement manifestement trans-pyrénéen, et appelle ses héros Pierre ou encore Marcel (bien vu !). Il faut voir Marcel, justement, traverser une



place accablée de soleil et rentrer dans un café (tout sauf nordique) pour y commander, très à l'aise, un bon verre de vin rouge à une beauté locale, pas franchement roubaisienne. Comme si j'allais, pour donner le change, boire en Australie un kangourou bien frais (quoi, c'est idiot ? Ben oui, c'est ce que je dis !). Même ambiance à la discothèque branchos où les noctambules peuvent découvrir sur un présentoir à tourniquet les jolies cartes postales des principaux monuments parisiens.

Pour le reste, Naschy entretient un folklore thématique directement issu de l'*Universal* des années trente américaines et tient à montrer qu'il en connaît les mécanismes : «*Il ne faut pas ôter les balles d'argent du corps d'un loup-garou, raconte la légende, sinon il reprend vie*» préconise le médecin légiste à son assistant. Puis il retire les projectiles avant de succomber à l'attaque du lycanthrope ainsi libéré (!). La scène se reproduit d'ailleurs lors de la découverte du tombeau de la comtesse vampire où, paraît-il, «*il ne faut pas retirer le crucifix du corps, prétend la superstition, sinon il ressuscite*». Ce qu'on s'empresse de faire, évidemment, sinon ça ne serait pas drôle...

Drôles aussi certains dialogues dont le surréalisme involontaire entraîne l'immédiate adhésion du spectateur : «*Laissez-moi à la poste, je voudrais envoyer une lettre s'il vous plaît*» - «*Oh, mais il n'y a pas de poste au village. Par contre, nous avons une très jolie boucherie*» !

A l'heure où l'humour résolument pompier des super-prod' nous inspire un ennui respectueux, ne voilà-t-il pas de quoi se rafraîchir ?

LES DÉMONS DE NUIT

NIGHT FRIGHT. U.S.A. 1967. De James A. Sullivan. Avec John Agar, Ralph Baker Jr., Bill Thurman, Dorothy Davis et Carol Gilley. Dist.: Casa et A.V.L. Production

*Chez A.V.L., utilisation du visuel de **Monster Dog**, avec Alice Cooper.*

Autant l'avouer tout de suite, la sortie de cette œuvre (?) de James A. Sullivan, jusqu'ici assistant réalisateur sur quelques remakes des films de SF des années cinquante (**Zontar, the Thing from Venus**, ou **Curse of the Swamp Creature**, de Larry Buchanan) représente une sorte d'exploit. En effet, de mémoire de cinéphile, jamais ce film ne vit le jour en salle et il fallut sans doute tout le charisme d'un John Agar (**Tarantula**, **Le Peuple de l'Enfer**, etc...), présent dans de nombreuses conventions récentes de SF américaines, pour motiver la sortie vidéo tardive de ce petit produit difficilement classable.

En France, ce **Night Fright** vit le jour à la fois chez *Casa* (**Les Prédateurs du Crime**) et chez *A.V.L. Production* (**Les Démons de Nuit**), mais ces deux éditeurs ne disposant d'aucunes photos, d'aucuns crédits techniques et n'ayant surtout jamais vu le film (ben oui, sinon ça se saurait...), ils publient n'importe quoi, en le faisant notamment passer pour une parodie se déroulant sur le lieu de tournage d'un film imaginaire, ce qui n'est absolument pas le cas. Et outre une fiche technique déjà mensongère, le résumé au dos des jaquettes s'avère aussi erroné que parfaitement bouffon : «*Une équipe de tournage réalise un film à petit budget : **Grand Pied contre le Tueur de l'Espace**. Seulement voilà : il y a de vrais monstres* (sic !) *dans les bois. Des monstres* (comme ça, la police connaîtra au moins l'heure du crime, notez bien...) *dont on peut parler aussi peu que du mal, lui-même guidé par une «force» vieille de 3030 ans*». D'où l'utilité de posséder plusieurs monstres, bien évidemment !

En fait, aucune équipe de tournage dans ce scénario, ni plusieurs monstres dans les bois, mais seulement l'élimination progressive de quelques teenagers assez agaçants par une créature solitaire

*Chez Casa, reprise de l'affiche de **La Morsure** (**Curse II : The Bite**).*

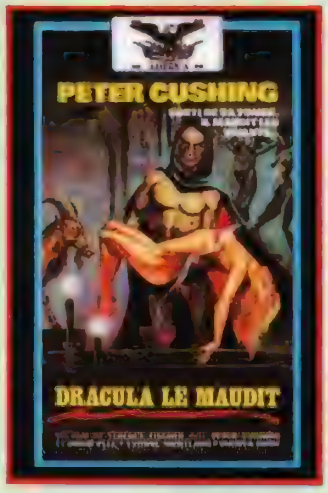
d'espèce inidentifiée. Imaginez une sorte de yéti de plus de deux mètres, poilu et corpulent comme la créature de **Robot Monster**, pourvu de pattes d'alligator, avec une tête rigolote d'alien ahuri, flanqué de deux cornes, et qui fait gromph-gromph avec un naturel étourdissant. Conscient de ce que la vision brutale d'un tel énergumène pourrait avoir sur les zygomatiques de ses spectateurs, le metteur en scène nous le montre seulement dans la pénombre d'un sous-bois dans une photographie sous-ex' probablement complice.

L'animal, d'après le dialogue, pas clair à son sujet, surgit suite au retour d'une fusée américaine lancée dans l'espace avec une quarantaine d'animaux à son bord, sans que l'on sache vraiment s'il s'agit d'un cobaye ayant muté ou d'une nouvelle forme de vie extraterrestre rencontrée lors du voyage. Une chose est sûre, l'animal est là et terrifie une petite région du Texas quadrillée par le shérif local, notre John Agar de héros. Après plusieurs tentatives de capture de l'animal, qui nous valent quelques poursuites dans les sous-bois et dans l'obscurité la plus complète, le shérif conçoit l'idée de piéger la créature avec des mannequins d'exposition reliés à un détonateur qui les fera exploser. Non seulement le stratagème remplit son office mais en plus on s'aperçoit à la surprise générale que les mannequins jouent beaucoup mieux que les teenagers en question. Du coup, ne voulant pas se montrer en reste, les doubleurs français rivalisent de ringardise dans une VF absolument terrifique, comme souvent pour les films inédits de chez *Casa*, dont on se rappelle avec émotion le sinistre **Death Curse of Tartu** rebaptisé pour l'occasion **Outretombe**, et restant un sommet dans le genre.

A titre purement récréatif, ce **Night Fright** constitue une véritable curiosité que tout amateur de bizarrerie se doit de conserver soigneusement dans sa vidéothèque.

DRACULA LE MAUDIT

BRIDES OF DRACULA. G.B. 1960. De Terence Fisher. Avec Peter Cushing, David Peel, Yvonne Monlaur, Miles Malleson, Michael Ripper. Dist.: América.



En matière de retitrage abusif, il serait dommage de clore cette rubrique (au prochain numéro) sans parler du plus célèbre détournement de l'histoire de la vidéo dont fut victime ce film de Terence Fisher, **Les Maîtresses de Dracula**. Sous un slogan «impérissable» : «*sorti de sa tombe, il maudit les vivants*», la défunte firme *America* reprend ici le visuel flamboyant, et en l'occurrence hors sujet, de l'affiche originale d'un film espagnol signé Joseph Larraz, **Los Ritos Sexuales del Diablo**. La véritable touche personnelle du «directeur artistique» consistant à retourner l'illustration, ce qui fait que le bouc - sûrement satanique...-, de la droite se retrouve à gauche, à défaut de se retrouver dans le film.

A l'origine, **Les Maîtresses de Dracula** devait profiter du succès mondial remporté par le décisif **Cauchemar de Dracula** où Christopher Lee élargissait le registre restreint de son illustre prédécesseur, Bela Lugosi, grâce à un jeu brillant, charmeur, plus physique et infiniment aristocratique. Hélas, Christopher Lee, par crainte de se voir apposer une étiquette, et aussi par manque d'intérêt pour le genre fantastique, ne tenait pas à reprendre le rôle. Ce qu'il fera pourtant un peu plus tard, marquant ainsi le départ d'une série d'au moins dix films sur le thème : **Dracula Prince des Ténèbres**, **Dracula et les Femmes**, **Une Messe pour Dracula**, **One More Time**, **Les Nuits de Dracula**, **Les Cicatrices de Dracula**, **A la Recherche de Dracula**, **Dracula 73**, **Dracula Vit Toujours à Londres**, **Dracula Père et Fils**, etc. Dans cette alternative, la *Hammer-Films* se résolut à mettre en scène, non pas le Prince des Ténèbres en personne (malgré ce titre de **Brides of Dracula**), mais l'un de ses émules, le Baron Meinster, avec cette information mise en exergue dans le pré-générique : «*Le Comte Dracula est mort, mais ses disciples continuent à répandre son culte et à corrompre le monde*».

Le scénario reprend dans les grandes lignes des personnages, des lieux et des situations issus du premier film, mais en accentuant l'aspect pervers et tout puissant du vampire, aussi bien saigneur que seigneur sur son domaine. Terence Fisher (Fischer comme l'orthographie *America*. Sans doute pour hâter la mise en bière !) aimait toujours à peindre aussi bien la puissance des nantis et la veulerie craintive des opprimés. Dès lors, la baronne Meinster ne craint pas de «lever» en pleine auberge les jeunes proies pour son fils vampire, séquestré au château familial. Libéré un peu plus tard, Meinster chassera impunément sur ses terres les filles de paysans trop respectueux du droit seigneurial pour protester outre mesure. A cet effet, David Peel, comédien de théâtre ayant échoué (aux deux sens du terme...) au cinéma, campe de façon magistrale l'aristocrate jouisseur et l'esthète décadent que l'oisiveté a conduit à la perversion et au mal transmis par un compagnon de débauche, vampire de son état. Son jeu, suave et maniéré, traduit idéalement ses instincts où le plaisir de la conquête se mêle intimement à la notion de simple survie lors de l'agression de ses victimes.

Souvent négligé, **Les Maîtresses de Dracula** porte en lui cette «*Hammer-Films* touch» où la musique, les décors, la photographie, que dominent surtout le mauve et le mordoré, rappellent toute une époque dont nos aînés gardent encore la nostalgie.

Le vampire blondinet David Peel. De quoi s'interroger sur le vrai sexe à Peel !

Index (à suivre)

Voici la suite de l'index des retitrages abusifs que nous avons pu déceler dans la production vidéo, des origines à nos jours. Cet index devant s'achever dès le prochain numéro, n'hésitez pas à nous signaler les cas qui auraient échappé à notre vigilance. Nous les ferons figurer dans cet index.

Fu Manchu : Les Treize Fiancées de Fu Manchu (Don Sharp)
Fureur Meurtrière : La Longue Nuit de l'Exorcisme (Lucio Fulci)
Galaxie Warrior : La Planète Mystérieuse (Brett Piper)
Les Griffes de la Mort : La Nuit de la Mort (Raphael Delpard)
Les Griffes de la Nuit (Chez Arwen International) : The Blood Suckers (Robert Hartford Davis)
Les Griffes du Démon : La Nuit des Mille Chats (René Cardona Jr.)
La Hache Sanglante : Les Filles de Malemort (Daniel Daert)
Hauting of Julia : Le Cercle Infernal (Richard Loncraine)
Hercule le Géant des Mongoles (sic) : Le Géant à la Cour de Kublai Khan (Riccardo Freda)
Holocaust pour une Vierge : L'Appel de la Chair (Emilio Miraglia)
L'Homme à la Tête Coupée : Le Viol et l'Enfer des X (J. Fortuny)
L'Homme aux Rayons X : L'Horrible Cas du Dr. X (R. Corman)
L'Homme de Neanderthal : Le Château de l'Horreur (Robert H. Oliver)
L'Horrible Sexy Vampire : Le Vampire Sexuel (José Luis Madrid)
Horror : La Chevauchée des Morts-Vivants (Amando de Ossorio)
Horror Cannibal : Le Dernier Monde Cannibale (R. Deodato)
Horror Terminal : Les Vampires de Salem (Tobe Hooper)
Hôtel de l'Apocalypse : Le Motel Rouge (Rainer Erler)
House Horror : Qui a Tué Tante Roo ? (Curtis Harrington)
Hysterical Sadique : Le Sadique Baron Von Klaus (Jésus Franco)
Ile de Cauchemar : L'Ile de la Terreur (Terence Fisher)
L'Ile Mystérieuse (chez American Vidéo) : Le Mystère de l'Ile aux Monstres (Juan Piquer Simon)
Inhumain : Dr. Jekyll et les Femmes (Walerian Borowczyk)
Invasion 2034 : Rodan (Inoshiro Honda)
Invitation Sanglante : Le Silence qui Tue (Denny Harris)
Jour Maléfique : Journée Noire pour le Bélier (Luigi Bazzoni)
Joyeux Fantômes : Fantômes à Rome (Antonio Pietrangeli)
Jungle 2000 : Eve, la Vénus Sauvage (Roberto Mauri)
Justicier au Temple d'Or : Quand la Jungle s'Eveille (Curt Siodmak)
Le Justicier Contre la Reine des Amazones : Koral le Justicier (Ratno Timoer)
Killing Cars : Les Voitures qui ont Mangé Paris (Peter Weir)
Kolos : Les Créatures de Kolos (Hugo Grimaldi)
Kongo : Konga (John Lemont)
Lady Vampire : Les Vampires (Riccardo Freda)
Laser Killer : Carnage (Robert Hartford Davis)
Last Experiment : La Nuit des Fous-Vivants (George Romero)
Loup-Garou : La Furie des Vampires (Leon Klimovsky)
La Louve Sanguinaire : La Louve se Déchaîne (Rino di Silvestro)
Macabre : The Blue Man (George Mihalca)
La Machination : Perversion Story (Lucio Fulci)
Les Mâchoires de la Mort : Barracuda (Harry Kerwin)
Maciste dans la Vallée des Dieux : Ursus dans la Terre de Feu (Giorgio Simonelli)
Maciste et les Gloutonnes : Les Gloutonnes (Ex Maciste dans l'Atlantide, Jésus Franco)
Maciste, le Nouvel Hercule : Maciste, l'Homme le Plus Fort du Monde (Antonio Leonviola)
Maciste l'Invincible : Maciste contre les Hommes de Pierre (Giacomo Gentilomo)
Mad Mutilator : Ogroff (N.G. Mount)
La Mafia en Alerte : Superboy de l'An 2000 (Altif Yilmaz)
La Main Rouge : Je Suis un Monstre (Stephen Weeks)
La Malédiction des Grands Fonds : Robots 2000 : L'Odyssée Sous-Marine (Hajime Sato)
La Malédiction des Morts-Vivants : L'Invasion des Morts-Vivants (John Gilling)
La Malédiction du Pharaon : Manhattan Baby (Lucio Fulci)
Le Maniac : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan Piquer Simon)
Manwolf : Les Vampires du Dr. Dracula (Enrique Eguiluz)
Massacre Hôpital : X-Rays (Boaz Davidson)
Massacre Island : Zombie Island Massacre (John N. Carter)
Meurtre au Campus : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan Piquer Simon)
Le Meurtrier de Notre-Dame : Le Sadique de Notre-Dame (Jésus Franco)
Mission Invasion Terre : Gamerak et les Trois Super Women (Noriaki Yuasa)
Le Monstre des Planètes Secrètes : La Guerre des Monstres (Inoshiro Honda)
Monstre du Futur : Psychotronic Man (Jack M. Sell)
Le Monstre du Labyrinthe : Le Monstre des Oubliettes (The Beast in the Cellar, James Kelly)
Monstruosity : Contamination (Luigi Cozzi)
Murder Clinic : Les Nuits de l'Epouvante (Elio Scardamaglia)
Mutation : Amok, l'Homme à Deux Têtes (Anthony M. Lanza)
Mutilator Man : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan P. Simon)
Mygale : Le Baiser de la Tarentule (Chris Munger)
Mysterians : Prisonnières des Martiens (Inoshiro Honda)
Ninja Apocalypse : Les Monstres de l'Apocalypse (Tetsuya Yamauchi)
Nuit de Folie chez les Vampires : Les Temps sont Durs pour Dracula (Clive Donner)
Nuit de la Mort : Nuit Sanglante (Joy N. Houck Jr.)
La Nuit des Damnés : Nuits Sexuelles (Peter Rush)
La Nuit des Mille Chats : L'Irréel (Denis Héroux)
La Nuit des Pétrifiés : Au Service du Diable (ou Le Château du Vice, Jean Brismée)
La Nuit du Cauchemar : Traumstein (Hildy Brooks)

Jean-Pierre PUTTERS

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● «...*L'essentiel à nous apprendre, c'est l'amour des livres qui fait que tu peux voyager de ta chambre autour de l'humanité...*»
Oui, c'est une chanson de Renaud évoquant le sytème pédagogique de l'école et qui s'interroge sur l'opportunité des choses à y enseigner (*Dis papa, c'est quand qu'on va où ?*). Et c'est super beau... Aux USA, ce genre d'états d'âme n'a pas cours et prêterait plutôt à sourire, puisque certaines classes américaines diffuseront bientôt jusqu'à 15 minutes de publicité quotidiennes afin d'arrondir leur budget scolaire. Une aussi mauvaise idée - américaine, de surcroît - a donc toutes les chances de fleurir en France à plus ou moins brève échéance. Oh non, ne riez pas ! Il n'y a pas si longtemps la perspective d'interrompre un film par de la publicité faisait marrer tout le monde, et vous avez vu, maintenant ?
La loi de marché installe tranquillement sa gangrène dès le premier âge pour préparer le bambin à l'absurdité d'un monde adulte vendu aux marchands de lessive. A quand le cadeau bonux dans chaque préservatif afin d'acclimater les spermatozoïdes ? Oui, cela semble encore un peu idiot, mais patience, ça va s'arranger très vite...

● Le Prix George de Beauregard, que nous avons toujours beaucoup défendu dans cette rubrique (mais si, rappelez-vous... Sans parler de son indissociable concours de pétanque des journalistes, à Cannes, où notre Toullec se distingue chaque année...), le Prix George de Beauregard, disais-je, risque de disparaître. C'est du moins ce que nous apprend Chantal de Beauregard dans une missive humectée, où il apparaît qu'un sponsor jusqu'ici dispendieux, la Procirep, réduit considérablement son budget au point de compromettre les retombées de pluie de champagnes et autres petits fours sous notre beau ciel cannois (fléchissant 4, mollissant 3). La peine que ça nous fait, je ne vous raconte pas, car on a beau être des idéalistes, entre le mousseux mitiède de chez Stock et le Veuve Cliquot millésimé, l'homme de l'art hésite rarement une seconde. Les dons en espèce pour sauver cette noble institution sont donc acceptés à la rédaction, et nous tâcherons de les transmettre à qui de droit dans nos meilleurs délais. C'est-à-dire dès qu'on peut. Oui, dès qu'on a le temps, c'est ce que je dis.

● Michael Jackson (rires...) songe sérieusement à acheter un manoir en Irlande. Motif ? Partez pas, c'est drôle... Des voyants lui auraient vanté cette contrée pour ses fréquents phénomènes de réincarnation. Officiel !
L'homme de la rue, qui jusqu'ici enviait secrètement les stars trop inaccessibles, sera certainement touché par cette démarche intellectuelle tendant à lui prouver que les célébrités croient aux mêmes sottises que lui. Quel triomphe pour la démocratie !

● Philippe Risoli (Vu à la télé !) proteste. Rappelez-vous, Philippe Risoli c'est *Le Juste Prix*, et puis aussi le tirage du *Millionnaire* (*alors, madame, vous nous apportez une andouille de Vire - Non, non ! c'est mon mari...*). Philippe Risoli, donc, proteste et tient à le faire savoir : «*Animer* Le Millionnaire, *c'est aussi difficile que de présenter un 20 h 30 !*» Et toc, ça c'est envoyé. En plus, il a raison : s'il s'agit d'un 20 h 30 avec au programme *Pour la Vie* ou bien *Témoins n°1*, on partage tout à fait son opinion. Car, l'animateur doit savoir en pareil cas oublier toute pudeur, tout scrupule, tout esprit critique, tout respect humain, et c'est vrai que des fois cela n'est pas facile. Surtout s'il lui arrive de se regarder le matin dans la glace. Pauvre Philou, va !
(Ah, on me signale une faute d'orthographe dans la dernière phrase. Où ça ?).

● Si Madonna a deux gardes du corps (voir info page suivante), elle est battue par Jacques Pradel qui en mobilise quatre à lui tout seul ! C'est ce que nous apprend *France-Dimanche* dans un article titré de façon alarmiste : «*Jacques Pradel, menacé de mort !*». Il est protégé en permanence, même lorsqu'il va aux toilettes (à 5 dans les «techios», ça doit rigoler !), car d'après *France-Démence*, il détient des dossiers explosifs qui le rendent dangereux pour certains (si c'est le projet de ses futures émissions, ça se comprend !). Pour moi, il s'agit de téléspectateurs pratiquant l'auto-défense...

France-Dimanche et sa preuve accablante. Sous le bras de l'animateur, des dossiers ultra-mystérieux, en effet : l'Extraterrestre de Roswell, dont presque personne n'a entendu parler, et surtout un autre projet infernal : Roswell 2 ! On comprend que certains individus cherchent à l'éliminer...

● Après des essais méritoires d'identifier le Politique au superhéros, et ce Batman/Balladur croqué par nos lecteurs (in *Mad Rubrik* n° 92), *L'Evénement du Jeudi* reprend l'idée dans un montage étourdissant. Mais Batman correspond-il vraiment à la personnalité du personnage ? Il me semble que nos lecteurs pourraient lui trouver d'autres héros de BD ou de cinéma. Ça vous dirait de reprendre vos pinceaux, les artistes ? Comme d'habitude, des cadeaux récompenseraient les dessins publiés.

● Attention, *France-Dimanche* se lance dans la critique de films fantastiques (qu'est-ce qu'on va devenir ?), ceci à l'occasion de la sortie vidéo du **Frankenstein** produit par Coppola. En voulez-vous un extrait ? (oh oui, oh oui !). Bon d'accord, prenez des leçons, les gars. «*Ce film réalisée* (sic !) *par Kenneth Branagh vous fera vivre un moment d'émotions... exceptionnelles. Accrochez-vous : la créature née de l'imagination du Dr. F. se met à vivre, elle lui échappe et elle nous fait peur. C'est le but recherché. 159 F. Gaumont Columbia Tri Star.*»
De la belle critique analytique à l'état pur, qui devrait susciter bien des jalousies dans l'équipe, j'en ai peur. Allez, Loulouch, arrête de pleurer, toi aussi, un jour, tu sauras écrire comme ça..

L'ARGENT A-T-IL UNE ODEUR ? Et si oui, laquelle ?

On a reçu ça :

J'ai sélectionné votre publication après une enquête d'un nombre important d'acheteurs du livre La Dianétique, *qui montre que le public-cible lit votre magazine. Notre maison d'édition est donc intéressée pour une série d'encarts publicitaires dans votre publication, à long terme. Si le défi vous intéresse, contactez-moi.*

Patrick F...
Directeur du Marketing.

En fait, nous n'avons pas répondu, mais un défi qui consiste à se faire de l'argent sur la montée de l'obscurantisme en France nous donne froid dans le dos. Car chacun sait que l'ouvrage La Dianétique, sous couvert d'alibi spirituel visant à libérer le «mental réactif», cache surtout les agissements de l'Eglise de Scientologie. Une secte notoire, qui tente de corrompre le milieu médical afin de mieux diffuser sa pensée pernicieuse. Or, depuis peu, la Scientologie étend sa zone d'influence et pratique le siège d'autres secteurs socio-culturels, et au premier chef le milieu artistique. «*La Dianétique est recommandée et utilisée par des célébrités internationales telles que John Travolta, Tom Cruise* (avant on n'aimait pas Tom Cruise sans savoir pourquoi, maintenant on le sait), *Chick Corea, Nicole Kidman* (allons bon, elle va nous contaminer Batman !), *Julia Migenes et autres*», rappelle notre directeur Marketing, «*ce qui offre aussi des possibilités d'articles et d'interviews.*»

Ceci, avant de calmer nos scrupules avec le fac-similé d'un courrier du BVP (le Bureau de Vérification de la Publicité) autorisant la diffusion de cet encart publicitaire. Ah, ben, il est pas bêcheur le BVP, je trouve !
Sinon, la bonne nouvelle, c'est que *Mad Movies* est lu aussi bien des gourous que des agités du bocal. Quel succès ! Ça rassure quelque part. Quelque part... Tiens, je cherchais vainement un endroit pour t'indiquer où te carrer ton argent, la Dianétique. Ça tombe bien !

MAD FAX

● Stupeur dans les milieux catholiques : les églises marseillaises auraient collecté pour environ 500.000 F de fausses pièces de 10 F. Ah les rascals ! Il y a des gens qui refilent de la fausse mornifle à la quête, c'est vraiment pousser loin la perversion. Finalement, moi qui ne donne jamais rien, c'est carrément généreux !

● Dialogue (français) dans *Dallas*. Elle (à son frère) : *Ne t'énerve pas, ça ne sert à rien ! Est-ce que tu veux encore du café ?*» Oui, je sais, c'est très con, mais je les aime comme ça.

● A la télévision ce soir. Lundi 1er avril, **Les Visiteurs** sur *France 3* : 46,6 %de part de marché. Même jour, sur *Arte*, **Dr. Jerry et Mister Love** : 2,3 % ! Cet été, l'humour à la télé se portera tendance Lagaf', et vous l'aurez bien mérité.

● D'ailleurs Patrick Le Lay y croit beaucoup et espère très vite inverser la tendance qui voit ces derniers temps l'audience de *TF1* se creuser, surtout du côté de la tranche 19/20 heures. «*Nous avons un problème d'access prime time* (notez le parler branchos...)» reconnaît Le Lay, dans un entretien accordé à *Télérama*, «*mais notre prochain jeu, à mi-chemin entre* Intervilles *et* La Roue de la Fortune (c'est cela, oui !) *va rétablir la situation*». S'il le dit...
Et puis, sans doute agacé par des questions de plus en plus insidieuses, l'homme finit par craquer : «*c'est facile de critiquer un métier qu'on ne fait pas*». Hé, rigolo, les journalistes ne font peut-être pas de télé, mais ils la regardent comme tout le monde, et ça leur suffit pour juger.

● Même le Pape donne son avis sur la question, qui le 11 mars dernier préconisait le jeûne du petit écran durant le carême (vivent les jeûnes !). Coupable de trop de violence, l'arrêt de la télévision devrait favoriser d'après lui la thérapie de l'âme et rétablir la communication entre les gens. «*On ne trouve plus le temps de se retrouver soi-même*», poursuit le Saint Pépère, qui trouvera tout de même le temps de se retrouver chez nous dans quelques mois. Où il faudra, on suppose, interrompre pour l'occasion le fameux jeûne de la télévision. Ben oui ! Mais assez Papauté, parlons plutôt d'autre chose...

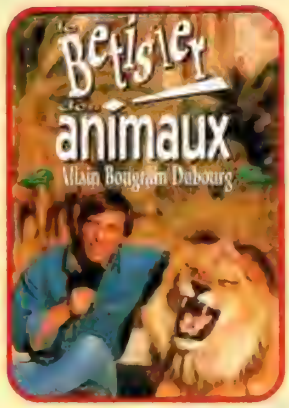
● Tout en restant quand même à l'église où l'on apprend que la Foi n'écarte pas toujours les misères. Le 16 avril dernier, en effet, un char militaire en vadrouille ratait un virage et s'en venait cartonner la riante petite église d'Apach, petite ville de Moselle. Du coup, les bidasses et leur engin se sont retrouvés tout surpris dans la Sacristie après avoir défoncé la jolie façade. Comme disaient *Les Nuls* : «Sacré nom de Dieu, il est bon de rire, parfois !»

● Place au scoop infernal : dans **Mad Max 4**, le héros pourrait bien se nommer André. De quoi ravir les Européens et ainsi favoriser les ventes. *Actua-Vidéo* est déjà sur le coup lorsqu'il confond, pour sa critique du film **André**, justement, le George Miller de **L'Histoire sans Fin 2** et celui des **Mad Max**. Eh oui, car il existe deux réalisateurs australiens du nom de George Miller, avouez que ce n'est pas très sport de leur part. Bientôt le métier de journaliste va demander des compétences, vous allez voir !

● Ou alors, vraiment si vous insistez, un zeste de malhonnêté. Comme Roger Garaudy quand il reprend à pas feutrés dans son livre, *Mythes Fondateurs de la Politique Israélienne*, les pires thèses révisionnistes. D'après lui, il n'y aurait pas eu six millions de martyrs juifs durant la dernière guerre, mais seulement un ou deux millions. Hé alors, Dugland, à partir de combien de milliers de victimes l'horreur devient-elle intolérable, d'après toi ? Et est-ce qu'une seule victime au nom de la cause politique, ethnique ou religieuse n'est pas déjà inacceptable en soi dans un pays qui défend toujours les Droits de l'Homme ? Déjà, se faire exclure du PC, c'était pas fort, mais là !

LA VIDÉO EN FOLIE

TF1 Vidéo lit *Mad Movies* et le prouve. Après notre chronique sur sa K7 «*Les plus gros Silures*» (voir notre n° 100) à laquelle personne n'avait rien compris (non, d'ailleurs, pas «personne», c'est tout le monde qui n'avait rien compris...), *TF1 vidéo* rejaquette le produit sous un titre plus accessible : «*La pêche des plus gros poissons*». Ben voilà, suffisait d'y penser. Là, du coup, je ne dis plus rien.
Si, juste un petit reproche. L'argumentaire au verso, c'est toujours aussi technique. Ben si, tiens je cite : «*Les plus grands champions de pêche nous dévoilent les méthodes les mieux adaptées à chaque prise : le silure au poisson mort* (pauv'bête), *la carpe à la bouillette* (ah non, au secours, pas encore la bouillette...), *le black bass* (euh... oui !) *et le brochet au leurre*» (ça serait pas au beurre ? Non, dommage, pour une fois que je comprends quelque chose...).
Et puis, mais alors juste pour le fun, la conclusion où la syntaxe, le banal et l'orthographe se disputent une vraie lutte au finish : «*Cette cassette donnera les moyens d'accéder à l'impossible et d'exhausser* (holà !) *la prière du pêcheur : Mon Dieu, faites que je prenne un poisson suffisamment gros pour qu'il soit inutile d'exagérer pour étonner mes amis !*» Émouvant, non ? Sinon, c'est très bien.



Oui, l'animal aussi peut faire rire. Regardez celui-ci, à gauche, qui va jusqu'à prendre un micro afin de mieux singer l'animateur d'une célèbre émission animalière. C'est à se tordre, non ? Du coup, Mireille Dumas (à droite !) a bien du mal à garder son sérieux, et comme on la comprend...
Sans parler de la documentation presse de ce *Bêtisier des Animaux* qui surenchérit comme une folle : «*l'émission de télévision n'est pas facile a réaliser, car la nature a ses règles*» ! Allons bon...

Du nouveau au rayon de la vidéo ultra-stone tant prisée des amateurs avec cette nouvelle collection *Editions Montparnasse* basée sur le principe de la découverte, et dont les premiers titres ouvrent l'appétit : *Une Journée en Forêt*, *Une Journée à la Ferme* et *Une Journée au Zoo*. Pour l'enfant, nous précise le commentaire, c'est une leçon de choses sans violence et plein d'enseignements sur la nature. Ceux qui pensaient la nature violente vont donc être horriblement déçus. Mais explorons plutôt les temps forts de cette «*Journée au Zoo*» à l'aide des principaux chapitres annoncés sur la jaquette : *Le soin des Animaux avec le Vétérinaire* (le premier qui s'endort me reverra dix fois la K7), *Un Bébé Girafe vient de Naître* (je vous jure Mr. le directeur, j'y suis pour rien !), *La Toilette des Boas* (arrête, tu m'excites... Surtout si c'est au boa de Boulogne, évidemment), *Les Tigres Changent d'Enclos* (Euh... toute violence mise à part, quelqu'un a-t-il vu l'antilope ?), et enfin le sublime *A la Recherche des œufs d'émeux* (ah, tais-toi, tu m'émeus !).
Bref, de quoi satisfaire le plus exigeant des vidéophiles qui attend avec confiance la suite de cette passionnante série : *Une journée au bistrot*, *Une journée chez les Putes* et *Ma Journée en Garde à Vue*. C'est vraiment de la vidéo en folie, ce truc.

● *Questions de Femmes*, dès son n°2, aborde les questions essentielles : «*Infidélité, faut-il avouer la vérité ?*» Moi qui connaît bien la question, je peux répondre. Non, il faut toujours nier, même l'évidence. (On rigole, mais si ma copine lit ça, je ne verrai jamais le n°102. Comme quoi la liberté d'expression relève d'un certain courage).

● *Gala*, sans doute jaloux du scoop créé par *France-Dimanche* et sa Lady Di poussée à l'arrière-train (*), riposte avec ce cliché d'un garde du corps s'égarant sur les rondeurs de Madonna (et qui pourrait lui en vouloir ? Vous là-bas ? Mais non, on ne vous parle pas, monsieur l'abbé...). Là où *Gala* pousse un peu, c'est lorsqu'il légende ainsi sa photo : «*Bousculée par la foule, Madonna fait un faux pas. Heureusement, l'un de ses gardes du corps la rattrape et il a la main heureuse*». Euh, la foule, nous on veut bien, mais enfin y'a que trois personnes sur la photo. Moi, je fais ça couramment dans le métro, eh ben ça ne marche pas toujours, hein !

(*) voir *Mad* n° 100... Oui, vous avez remarqué ? Maintenant, nous mettons Lady Di, *Les Feux de l'Amour*, Dechavanne et Dorothée dans *Mad*. C'est pour ça que les affaires reprennent...

Madonna encerclée par la foule (deux personnes !). Encore une Exclu' France-Dimanche.

● Bill Clinton s'est nettement prononcé en faveur de la puce TV anti-violence et anti-sexe tant attendue des ligues familiales. Elle va s'appeler «V-Chip», la bestiole, et se veut la preuve que les autorités prennent le téléspectateur moyen pour un irresponsable. Un ahuri qui allume son récepteur sans avoir préalablement consulté les programmes. Un zozo incapable d'évaluer la teneur des émissions proposées. Et ils appellent ça un retour au moralisme, les vicieux ! Au fait, il est démocrate ou conservateur, Clinton ?

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

CRYING FREEMAN - DU MANGA AU FILM

David Martinez
Glénat

Pour les amateurs du film de Christophe Gans, il existe deux livres disponibles en librairie. Passons très vite sur la novelisation de George C. Chesbro chez *Rivages*, sans grand intérêt, pour nous intéresser à ce magnifique «making of» du film. Tous les aspects de l'élaboration de **Crying Freeman** sont abordés dans une abondance rare d'illustrations de toutes sortes (plus de 160 photos, des dessins de production, le storyboard, des extraits du manga d'origine...) parfaitement mis en valeur par une maquette léchée. Au niveau texte, David Martinez va plus loin que le sommaire classique des making of. Interview des auteurs du manga, journal de tournage, longue conversation avec le réalisateur, étude des origines et des inspirations du film, analyse détaillée de la production... Bref on ne saurait être plus complet. Un ouvrage de classe qui se paye le luxe de ne coûter que 99 F.

LA LIGNE VERTE

Stephen King
Librio

Le projet de «La Ligne Verte» apparaît follement excitant. Stephen King, dans le creux de la vague depuis le demi-échec du pourtant très beau «Insomnie», décide de donner un coup de fouet à sa carrière en faisant dans l'exercice de style. Avec pour sujet du jour le feuilleton. Tous les deux mois, il offrira au monde entier (la sortie est simultanée dans tous les pays) une centaine de pages de sa nouvelle histoire, et ce à un prix très abordable (2 dollars aux USA, 10 F chez nous). Le défi devient encore plus stimulant quand on sait que l'auteur écrit en temps réel : il n'a qu'un chapitre d'avance sur son lectorat. Tout peut donc arriver, rien n'est décidé à long terme. D'où l'impression de voir le récit se dessiner sous nos yeux et de pouvoir s'attendre à tout. Mais le concept serait resté à l'état de bonne idée si King n'avait pas pondu avec «La Ligne Verte» l'un de ses meilleurs romans. Construit en flash-back, le livre raconte la vie quotidienne dans le couloir de la mort d'un pénitencier du sud des États-Unis dans les années 30. John Caffey, un condamné à la peine capitale aux pouvoirs étranges, va bousculer la routine des matons et des autres «pensionnaires». Un résumé succinct pour une histoire riche, proche de la nouvelle «Rita Hayworth et la Rédemption de Shawshank» qui a inspiré le film **Les Évadés**. Un récit profondément humain et terriblement obsédant. Le système du feuilleton entraîne une douce dépendance et le lecteur d'un seul chapitre ne peut qu'être accro à cette magnifique «Ligne Verte».

DISQUES

CRYING FREEMAN

Patrick O'Hearn
Ariola-BMG

Patrick O'Hearn, auteur de trois bandes originales avant celle-ci (dont **Sables Mortels**), écrit pour **Crying Freeman** une musique d'atmosphère qui restitue parfaitement l'ambiance électrisante du film de Christophe Gans. La musique de **Crying Freeman** se situe entre la composition envoûtante de Peter Gabriel pour **Birdy** et les morceaux trépidants imaginés par Brad Fiedel pour **Terminator**. Un mélange qui ne souffre jamais de la comparaison et possède sa propre personnalité. Une première vraie réussite pour un musicien à suivre de près.

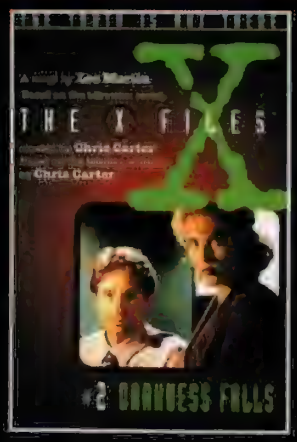
FROM DUSK TILL DAWN

Graeme Revell
Epic

La première collaboration entre le réalisateur de **Pulp Fiction** et celui de **Desperado** se devait de nous offrir une explosive BO puisque ces deux titres font partie des plus grosses ventes de musique de film. La mission est accomplie puisque cette compil de morceaux rock et blues tendance mexicaine est totalement survoltée. Quant à la musique de Graeme Revell, elle occupe la portion congrue de l'album. Un seul morceau et qui plus est loin d'être le meilleur du disque. Sur le film, la composition de Revell paraissait pourtant très intéressante. Dommage.

THE X FILES : Les objets du culte

Plus aucun doute, la «XFilesmania» a touché la France. Évidemment, les articles portant l'estampille de la série de Chris Carter fleurissent sur les rayons de vos magasins préférés. Le fan doit-il tout acheter ? Pas sûr. Voici une page pour faire le point.



AUX FRONTIÈRES DU RÉEL 1 - Les Gobelins
AUX FRONTIÈRES DU RÉEL 2 - Tornade

Charles Grant
J'ai Lu

Deux histoires originales écrites par Charles Grant, qui pourraient servir de scénario à deux épisodes de la série, mais Chris Carter préfère les utiliser pour donner un prolongement littéraire aux aventures de Mulder et Scully. «Les Gobelins» et «Tornade» apparaissent comme deux romans fantastiques, solides, rythmés et remplis de mystère. Petite préférence pour le second, où l'intrigue a plus d'envergure, mais aussi bien «Tornade» que «Les Gobelins» vous offriront de quoi passer un bon moment avec vos héros préférés.

THE X FILES BOOKS

Les Martin - Ellen Steiber
Harper Trophy

La «novelisation» de, pour l'instant, cinq épisodes de la série : **X Marks the Spots (Nous ne Sommes pas Seuls**, le pilote), **Darkness Falls (Quand Vient la Nuit)**, **Tiger Tiger** ou **Fearfull Symetry (Paroles de Singe)** et **Humbug (Faux-Frères Siamois)** écrits par Les Martin, et **Squeeze (Compressions)** rédigé par Ellen Steiber. Une écriture très approximative pour des livres qui ne présentent pas un grand intérêt. Seul tout petit avantage : ce sont les livres en anglais les moins chers sur le marché. Attention, pour l'instant ces bouquins se trouvent seulement dans les librairies spécialisées.

THE OFFICIAL GUIDE TO THE X FILES

Brian Lowry
Harper

LE guide officiel de la série. Un sommaire classique pour un ouvrage bien conçu. Vous y trouverez une liste détaillée des épisodes des deux premières saisons, les origines de la série, un portrait de tous les personnages, des interviews de tout le monde, etc, mais l'ensemble dans une édition assez cheap et une approche sans aucun recul ni esprit critique. Ce guide reste indispensable pour tout ce qui concerne l'informatif sur la série. Attention, si on vous vend le guide plus de 150/160 F, vous vous faites gentiment arnaquer.

THE X FILES - BOOK OF THE UNEXPLAINED

Jane Goldman
Simon & Schuster

De très loin, le plus bel ouvrage consacré à la série. Un livre de luxe magnifiquement illustré et maquetté, qui met en exergue les phénomènes paranormaux, les légendes et les mythes urbains dont s'inspire la série. Un bouquin parfaitement bien écrit, étonnant d'un bout à l'autre, qui se lit comme on regarde un épisode : avec passion et curiosité. Même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Mulder et Scully devraient avoir ce livre. Toujours dans la langue de Shakespeare et de plus en plus difficile à trouver. Il coûte environ 200 F... si vous parvenez à le dénicher !

THE UNOFICIAL X FILES COMPANION

N.E. Genge
MacMillan

Le guide non approuvé par Chris Carter. Du coup, l'auteur dispose de peu de facilité pour son travail. Pas d'interview, peu de photos et un accès très limité aux informations officielles. Ce n'est peut-être pas plus mal puisque Genge a dû se creuser la cervelle pour remplir ses quelque 220 pages. Un vrai bouquin de fan bourré de trucs rigolos, comme un trivia sur chaque épisode ou la liste des films fantastiques auxquels chaque scénario fait référence. Le parfait complément du guide officiel. Le prix ne doit pas dépasser les 160 F.

GROUND ZERO

écrit par Kevin J. Anderson - lu par Gillian Anderson
Harper Audio

Ça vous dirait que Scully vienne vous raconter une petite histoire ? Pour ça, il va falloir que vous trouviez ce collector qui commence à se faire très rare. Une aventure inédite des deux agents du FBI sous forme d'audiobook (un livre récité sur cassette) lu par Gillian Anderson elle-même. Les fans se sont rués dessus. Et cela vaut le coup puisque la douce voix de Dana vous raconte une histoire pleine de suspense et très prenante. Pour le trouver, profitez du voyage en Amérique d'un copain ou faites le pied de grue dans les librairies anglaises. Ils en reçoivent de temps en temps.

SONG IN THE KEY OF X

WEA

Les *X Files* au top 50. Un carton pour cet album sorti très récemment et qui regroupe à la fois la musique du générique de la série (en version originale et en version dance) composée par Mark Snow (interviewé dans le prochain numéro de *Mad Movies*) et 13 morceaux inspirés par les affaires non-classées. Quelques-uns des noms les plus célèbres de la scène américaine ont répondu à l'appel de Chris Carter pour interpréter une chanson dans la lignée des *X Files*. Chacun dans son style. La ballade pour Sheryl Crow ou Elvis Costello, le hard bien gras pour Alice Cooper ou encore le funk cosmique pour PM Dawn. Le mélange donne une compilation cohérente d'où ressortent d'une courte tête les compositions de Nick Cave (en fait la seule chanson qu'on entende dans un épisode, la première partie de **Duane Barry**), Franck Black et Soul Coughing. Et comme Carter est un petit malin, il a installé une «ghost track» sur le disque, une chanson cachée qu'on peut entendre en démarrant le disque et en appuyant tout de suite sur la touche marche arrière. Décidément, les mystères sont partout.

THE 1996 X FILES DIARY

Mark Bradrige

Pour finir, le collector que personne ne trouvera jamais. Un magnifique petit agenda australien rempli de photos et de descriptifs sur la série. À chaque semaine correspond un événement étrange et une photo d'un accessoire de la série. Une merveille absolument introuvable. C'est pas très gentil ce que je vous fais là !

Sans oublier nos Mad Movies *90 (guide des épisodes de la 1ère saison), 97 (entretien Chris Carter, guide des épisodes de la 2ème saison), 98 (entretien Gillian Anderson) et 100 (entretien Chris Carter, guide des épisodes de la 3ème saison. Voir en page 51 bon de commande.*

Courrier des LECTEURS

C. Thyemar, Dammarie-les-Lys

Hey, les gars, vous avez entendu ça ?! Halte là, il a dit Monsieur Juppé. Plus de films violents à la télé. C'est vrai quoi ! Les jeunes parlent déjà si bien le français, ils ont une telle culture musicale et littéraire, ils n'ont pas en plus besoin d'aimer le cinéma (parce qu'on le veuille ou non, le cinéphile passe souvent par la télé). Alors plus d'**Alien**, des fois qu'un môme se déguise en monstre et massacre tous les profs de son lycée de banlieue. Plus de redif' du magnifique **Rocco et ses Frères**, le meurtre d'Annie Girardot pouvant donner de mauvaises idées. Interdits **Le Voyeur**, **Scarface**, **Le Vieux Fusil**, **La Vengeance aux Deux Visages** (*ah tais-toi, j'adore ce film !*), **Délivrance**, **Bonnie and Clyde**. Bannis à jamais les films de Scorsese, Siegel, Leone, Aldrich, DePalma, Cimino, Eastwood et autres. Même les chefs-d'œuvre.
Non maintenant c'est Claude Zidi, Ivan Reitman et des vieux «Lassie» pour tout le monde. Avec un De Funès le soir sur *TF1* et une rétrospective Christian Gion sur *Arte*. Et peut-être aussi un cycle Jean Lefebvre au *Ciné-Club*, on verra.
Moi j'ai 25 ans et l'amour du cinéma m'est venu il y a une douzaine d'années avec trois films : **Le Dollar Troué**, **Les Oies Sauvages** et **Le Bon, La Brute et le Truand**. Pourtant, je pense être un mec parfaitement normal (*hum, méfie-toi, rien que la lecture de Mad, déjà...*), capable de ne pas approuver les démonstrations de force de Michael Winner ou de John Milius, et d'apprécier **Taxi Driver** et les films de John Woo. Alors, je ne trouve pas très honnête de vouloir mettre la violence de la rue sur le dos du cinéma. Le mal est ailleurs. Voilà, je voulais juste en parler à quelqu'un.

Alors toi, tu viens nous faire du mauvais esprit, et pourtant tu sais qu'on n'aime pas ça à Mad Movies. *Heureusement, rassure-toi, les Élus pensent à ta place. Bientôt, grâce à la puce salvatrice, tu pourras programmer ton téléviseur en fonction de ta sensibilité. Déjà à la graduation 1, tu échappes à la pub et à la météo, c'est pas rien ça. Tu pousses à deux, et envolés* Tout est Possible, La Brosse à Dents, *le tirage du* Millionnaire... *Au degré 3, tu évites la soirée karaoké du samedi soir (oui, je la place quand même à trois, parce que des fois tu as envie de tuer la chanteuse et ça fait monter le violens-saumètre, évidemment). Alors, tu vois bien que le progrès est en marche.*
Ceci dit, je relève juste une incohérence dans les propos de notre Grand Homme. A-t-on vraiment le droit de fustiger ainsi la violence quand on se place au troisième rang des pays producteurs d'armes ? La morale ne devrait pas empêcher un minimum de mémoire, ou de simple pudeur, peut-être... J.P.P.

Christophe Triollet, Lagord

Après dix ans de vie commune, je t'ai laissé tomber depuis près de vingt numéros (*reviens vite, espèce de lâche, tu n'as pas terminé la vaisselle !*). Je me suis contenté de te regarder grandir de loin, sans jamais t'approcher pour ne pas compromettre mon choix.
Aujourd'hui, c'est différent. C'est ton anniversaire. Contre vents et marées, tu es toujours là, fidèle à tes convictions. Pas facile, pourtant.
En feuilletant ce n° 100, je retrouve avec plaisir des signatures qui marquèrent une partie de mon existence. Je revois avec émotion les heures passées à lire des dossiers bien ficelés et illustrés de belles photographies. Sans faire l'apologie d'un magazine qui a toujours su être original, force est de constater que tu m'as apporté quelque chose. Je tenais simplement à te l'écrire, c'est tout.
Aujourd'hui, même si tu as dû évoluer et t'adapter quand il le fallait, sache que ton indépendance et ta liberté de ton n'ont pas été altérés. Tant mieux pour les lecteurs. Si nos routes se sont séparées, c'est sans animosité et sans rancune. Je suis fier d'avoir été un lecteur de *Mad Movies* et d'avoir partagé tant de choses. Bon anniversaire et bonne route...

Ah la vache, que c'est beau ! Quand on dit que c'est toujours les meilleurs qui s'en vont...

Laurent Gonel, Paris

100 numéros de *Mad*, 100 couvertures... Et sur ces 100 couvertures on peut voir 42 monstres, 36 illustrations, 28 zombies, 26 musclés, 21 flingues, 12 robots, 11 vampires... mais surtout 31 scènes gore ! Quant aux stars, le gagnant est Schwarzie, qui apparaît 9 fois, puis viennent Freddy Krueger (8 fois), Batman (7 fois), Robocop et Mad Max (égalité à 5 fois). On a donc du sang une fois sur trois, ce qui est appréciable, mais par contre, on pourrait se passer des guignols musclés genre Schwarzie, Batman et Cie. Bonne continuation, je vous referai le coup de la Sofrès au numéro 200.

Ah bon, on est tranquille pour un moment, alors... Mais dis voir, tu triches un peu en mêlant dans tes statistiques sujet principal et encadré. Ainsi, nous n'avons jamais réellement placé Freddy en pleine page. Merci tout de même pour tes efforts. J.P.P.

Gilles Francescano, Lyon

Avec mes félicitations pour votre n°100, je vous joins quelques photos de mes travaux, en souhaitant qu'ils intéressent vos lecteurs. Bien à vous. G. Francescano, 2, rue de la Monnaie, 69002 Lyon.

Aude Chevalier, Moiremont

Ben voilà, j'ai replongé dans mes vertes années. Celles où j'organisais des soirées fantastiques pour faire peur aux copines. Qu'est-ce qu'on a pu rigoler à l'époque ! Bref, cela faisait un petit moment que je n'avais pas fréquenté ce magnifique magazine (dans tous les sens du terme) et puis là, le choc. Je retrouve ces joyeux propagateurs de films fantastiques avec toujours la même passion, c'est l'âge qui vous bonifie, ou quoi ?
Si je vous écris cette petite bafouille, c'est pour souhaiter une longue et heureuse continuation à *Mad Movies* et pour rattraper mes lacunes en vous commandant quelques anciens numéros. Au fait, j'ai déjà vu une quarantaine de films de votre sélection du n° 100. C'est grave, Docteur Putters ?

Non, bien sûr, mais tâchez de me visionner les 60 autres avant la fin de l'année ou je vous les prescris de force par ordonnance.

Patrick Giuliano, Antibes

Suite à votre nouveau commentaire sur mon interprétation numérologique du mot Fox dans votre n° 100, je me vois obligé de vous contredire sur le fait qu'on pourrait démonter complètement ma méthode. Tout d'abord, il ne s'agit pas de «ma» méthode mais de celle des Pythagoriciens (voir tableau ci-après). *Bon d'accord : Giuliano, au tableau !*

α'1	β'2	γ'3	δ'4	ε'5	ς'6	ζ'7	η'8	θ'9
ι'10	κ'20	λ'30	μ'40	ν'50	ξ'60	ο'70	π'80	ϟ'90
ρ'100	σ'200	τ'300	υ'400	φ'500	χ'600	ψ'700	ω'800	ϡ'900

Et de plus, une autre surprise vous attend puisque, toujours selon cette méthode, (Gillian) Anderson donne : 1+50+4+5+90+100+60+50 = 360 (*t'as raison, les bras m'en tombent ! Les paupières un peu, aussi...*).
Or, les férus de numérologie mystique savent bien que lorsque l'on additionne tous les chiffres de 1 à 36 (le maître nombre de l'antiquité utilisé par les Sumériens, les Chaldéens, les Egyptiens... et les Chrétiens), on trouve 666... Et c'est là la raison de son utilisation par Saint-Jean dans son apocalypse.
Prétendre que Fox (= 666) et Anderson (= 360), les deux nombres les plus complémentaires qui soient au niveau de la numérologie ésotérique, auraient été choisis au hasard reviendrait à prendre tout simplement Chris Carter pour un imbécile... Et ce n'est pas l'avis général, il me semble.

Je sens que l'on tient là un thème récurrent qui va nous occuper encore quelque temps. D'ailleurs si un érudit contradicteur désire se manifester, qu'il n'hésite pas à nous écrire, tableau à l'appui. Il est toujours bon de s'instruire.
Ceci dit, c'est terrible, hein, dès que revient l'été, on est envahi par les mystiques. J.P.P.

Frédéric Malfilâtre, Paris

Alors, il paraît que l'on copie la couverture des copains à *Mad Movies* ? Le genre : «dans la famille **Seven**, passez-moi l'Envie» ? C'est pas beau ça. Heureusement qu'un de vos excèèèèèllents confrères s'en aperçoit et nous tient au courant. Alors, intox ou info ? Je parie que vous aurez le courage de me répondre !

Arrête, hé ! J'ai pas entendu ça depuis mes études primaires (très primaires, même !). L'ambiance «Ouah, mon voisin y fait rien qu'à copier, m'dame !» Ça alors, c'est d'un niais !
*Et puis, notre excellent confrère, comme tu dis, fait semblant d'ignorer qu'une couverture part à la photogravure une dizaine de jours avant parution. Le temps de découvrir la similitude et il est trop tard (similitude d'ailleurs relative : en plus de **Seven**, nous incrustions sur la nôtre les visuels de **The Crow 2** et **L'Armée des 12 Singes**). Sache que deux couvertures semblables naissent au copieur comme au copié et nous faisons tout pour l'éviter. Notre ami le sait très bien, mais il préfère ne pas s'en souvenir, tout à son personnage de donneur de leçons lamentable.*
Et puis, soyons lucide, si l'envie de copier un magazine nous venait, à supposer qu'un minimum d'éthique ne nous arrête pas, bien sûr (mais cela, notre confrère n'y songe pas !), nous choisirions un modèle plus porteur. En effet, nous sommes leader sur ce secteur presse de cinéma fantastique, avec des ventes de deux à trois fois supérieures à celles de nos concurrents actuels (si quelqu'un en doute, un simple coup de fil aux N.M.P.P. fera l'affaire). Il serait donc fieffément ballot d'aller perdre notre spécificité à vouloir imiter les collègues.
C'est un peu vaniteux d'arguer ainsi de notre pole position, mais après tout cela dure depuis presque quinze ans (même au temps des Starfix, Vendredi 13 ou Ciné-News) *et nous le signalons aujourd'hui pour la première fois. Allez, je prends un joker et on n'en parle plus. Tiens, à propos de courage, contrairement à notre excellent confrère, je signe mon texte. J.P.P.*

Laurence Zammit, Les Angles

Non, je n'épiloguerai pas pendant trois pages sur le cinéma fantastique d'aujourd'hui. Cinéma ô combien intéressant comparé au néant total de ces quelques dernières années. Si je prends la plume c'est parce que je me suis redécidée à acheter *Mad Movies* perdu de vue depuis quelque temps, étant donné la torpeur que traversait justement ce cinéma. Mais, il est vrai, on revient toujours à ses premières amours.
J'écris aussi parce que je recherche depuis des années LE FILM. Le classique des classiques, le bijou que tout amateur de fantastique se doit d'avoir vu. Le grand film de Robert Wise. Vous l'avez deviné : **La Maison du Diable**. Il est passé dernièrement sur *Ciné Cinéfil*, mais bon, je ne suis pas câblée. Un lecteur pourrait-il m'aider ? L. Zammit, Rés. Le Clos des deux Chênes, 4, Bd Jean Rey, 30133 Les Angles.

PETITES ANNONCES

Yann Armand, Béziers

A neuf ans et demi, je suis déjà un fidèle lecteur de votre revue (*eh ben, attends un peu, si ton père apprend ça, tu vas voir !*) et je vous envoie quelques photos que j'ai prises avec mon Papa (*damned ! il est complice...*).
Il a créé Le Chevalier des Ténèbres, ou tout du moins, c'est ainsi que nous avons baptisé ce personnage. Il s'agit d'un costume réalisé avec un vieux casque de moto, de la mousse Polyuréthane, un siège à boules pour voiture et une feuille de plastique.
En espérant que ces photos vous plairont, j'aimerais bien être publié dans le Courrier des Lecteurs. Je vous remercie d'avance et bravo pour votre revue. Fantastiquement vôtre.

Ben, ça promet... Moi à ton âge, j'avais des occupations autrement plus sérieuses. Je faisais, euh... ah oui tiens c'est vrai, je collectionnais les articles de ciné que je collais sur de petites fiches avec plein de photos découpées. Tu vois où ça m'a mené ? J.P.P.

Olivier Balza, Saint-Hilaire-Cottes

J'aimerais vous faire part de quelques remarques sur le dossier «les 100 meilleurs films fantastiques» du numéro 100. Malgré l'explication que vous donnez sur votre méthode, il est tout de même édifiant de ne pas voir dans votre liste des films tels que **Duel**, **Christine**, **Tron**, **Dark Crystal** (pourquoi pas ? **Akira** y figure bien, lui). Vous avez certes des coups de cœur, mais chroniquer des navets comme **Flash Gordon**, **Killer Klowns** ou **L'Amour avec des Gants** à la place de **Duel** - toujours lui ! - il fallait oser.
Dans ce cas, votre dossier ne doit pas s'appeler «Nos 100 meilleurs films fantastiques» puisqu'y figurent des œuvres tout juste médiocres. Bon, malgré cette petite critique, vous avez parfaitement rassemblé les plus beaux films fantastiques de ces dernières années.

*Ah bon, on peut revenir au n° 200, alors ? Notre méthode décrite en préliminaire explique l'absence de certains titres que d'aucuns peuvent en effet juger incontournables. Ceux-ci ne figuraient que sur une seule liste, ce qui les a écartés du palmarès final. Quatre autres personnes auraient sûrement dressé une liste différente, où auraient manqué d'autres titres dont l'absence nous semblerait, à nous, dommageable. Ainsi, pour toi, **Tron** est un chef-d'œuvre, mais pour d'autres seulement un exercice technique au service d'un scénario indigent et manichéen. Qui a raison ? Personne, c'est une simple affaire de sensibilité. D'où notre prudence systémique et ce choix concerté de mêler dans notre approche subjectivité et objectivité. Et maintenant, viens me dire en face que **L'Amour avec des Gants** est un navet, pour voir ! J.P.P.*

Sandrine Baldelli, Avignon

Bonjour à *Mad* et aux Mad Moviens. Vous êtes le magazine le plus intéressant et le plus divertissant que j'ai connu en 21 printemps.
Sans transition, j'aimerais répondre à Nicolas Montcharmont. Je dois dire que moi aussi, certains épisodes m'ont réellement fascinée de peur ! Que ce soit *L'Hôte*, l'affaire *Duane Berry* ou *Blood*, ces histoires ont élargi mon champ de vision. Il est parfois plus raisonnable de détourner les yeux que de ne pas admettre l'irrationnel. «*La Vérité est ailleurs*» !

Marie-France Luder, Châtelet, Belgique

Ah, pauvres petits X-Philes français. Sachez que je compatis pleinement à votre frustration. Quelle horreur de ne pouvoir connaître la suite des aventures de Mulder et Scully. Chez nous, en Belgique, la 3ème saison est en cours de diffusion depuis fin janvier. Laissez-moi tout de même vous rassurer : elle est géniale.
J'ai découvert *Mad Movies* lors du 1er article que vous avez consacré à *Aux Frontières du Réel* (décidément je ne me ferai jamais à cette traduction débile) dans votre n° 90. J'avoue que je n'étais pas très heureuse de devoir l'acheter juste pour les pages qui m'intéressaient, d'autant plus que je n'étais pas trop branchée fantastique à l'époque. Mais voilà, à ma grande surprise ce fut le coup de foudre : je suis tombée raide dingue de votre humour, de votre fraîcheur, et surtout de cette passion sans limites qui ressort de chaque numéro de *Mad*.
Je voudrais rassurer enfin Nicholas en lui disant que, moi aussi, j'ai été (et suis encore) traumatisée par l'épisode *Les Calusaris*. C'est d'ailleurs un des seuls que je n'ose regarder toute seule (avec *La Main de l'Enfer*, bien sûr !). Longue vie à vous et énormes bisous partout (non pas là, gros cochons !).

Hé, arrête, on travaille ici. Alors, tu comprends, tes allusions grivoises tu te les mets, euh... tu te les mets de côté, je veux dire. Ah misère, on est vraiment peu de chose.

P. Martin, Boissy St Léger

Bravo pour le 2ème volume des *Craignos Monsters*. Et que d'éloges à son propos : même *Libé* et *Première* en font compliments. Bientôt *Mad Movies* deviendra un journal respectable qu'il fera bon avoir dans les réceptions mondaines (*euh... tu crois vraiment ?*). Je viens d'acheter le n° 100 et j'aimerais faire quelques remarques. Déjà, pour les mangas, deux pages me semblent un bon compromis, même si personnellement cela ne m'intéresse pas. Mais c'est ce dossier des 100 meilleurs films qui m'a particulièrement séduit et qui me fait encore davantage regretter la rubrique du *Film Décrypté*. Sinon, bravo pour le poster, mais c'est un peu sadique de nous montrer toutes ces couvertures des premiers numéros qu'on ne pourra jamais trouver.

Rech. **Poltergeist 3** en VO et tout article concernant la trilogie ou Heather O'Rourke. Pascale Baudot, 93 route des Gardes, 92190 Meudon.

Ach. casquette ***X-Files***, ainsi que des photocopies (ou l'original) de l'article sur ***X-Files*** paru dans *Génération Séries* n°12. Laurent Cemmand, 10 imp. du Ternay, 42220 St Julien Molin Molette.

Ach. VHS de **L'Incroyable Hulk** et **Hulk Revient** ainsi que la série complète de 80 épisodes (*hold, c'est pour torturer qui ?*). Franck Castéran, Pl. St Jean, Cité St Jean N4, Bt A, 82000 Montauban.

Éch. nbreux posters, photos, articles (en français, anglais et allemand) sur Brad Pitt contre documents sur ***X-Files***. Magali Lorret, Goix, 58230 Moux-en-Morvan.

Rech. épis. 1 à 6 des ***X-Files***, ainsi que fans de cette série pour conversation passionnée. Roger Johannès, 37 allée Théodore Dubois, 51200 Epernay.

Rech. série ***X-Files*** en VO. Fusia Djekboubi, 16 rue Henri Duzart, 76000 Rouen.

Ch. anciens jouets des ***Maîtres de l'Univers***, ainsi que docs, catalogues, revues, BD, livres se rapportant à cette saga. Christophe au (1) 64 35 58 85.

Ach. trading cards, comic books et posters géants sur ***X-Files***. Gérald le soir au 26 60 75 00.

Vds *Vidéo 7* n°1 à 122 (sauf 38, 78, 96 et 120). Stéphane au 46 23 40 85.

Rech. tout sur ***Twin Peaks***. Armand au 83 32 04 56.

Vds épis. ***X-Files*** (40 F chaque) et deux reportages en bonus. Rech. épis. ***X-Files*** en VO, tout sur la série, VHS de **Bloody Bird** et docs sur Michael Jackson. Christophe Belva, 65 Bd Clémenceau, 62500 Saint-Omer.

Vds photos couleurs et NB de **X-Files** et autres séries TV. Liste contre 1 timbre à Stéphan Roy, 23 rue L. Berneux, 93250 Villemomble.

Vds VHS tous styles (de 40 à 80 F), disques et revues sur le cinéma. Liste contre 2 timbres à José Cardetas, 231 allée du Forum, 92100 Boulogne.

Vds nbreux CD et demos de death, black, doom, grind... Tout est en excellent état et les prix sont bas : 50 F le CD et 10 F la demo. Michel Renaud, 31 rue Burnot, 54123 Viterne.

Vds VHS en VF de **Demolition Man**, **Jurassic Park**, trilogie **Star Wars** (650 F) + laserdisque en VO de **La Rivière Sauvage** (100 F). Benoit au (1) 47 80 87 57 après 17 h.

Rech. docs sur Brandon Lee, le film **The Crow** et la BD. Hélène Penel, 35 rue du Rosoir, 59211 Santes.

Rech. docs sur Myléne Farmer (photos, articles, vinyles...), et souhaite connaître l'adresse de son fan-club. Martine Schock, 2 rue de Sévigné, 94500 Champigny sur Marne.

Vds 15 F pièce *M.M.* 65 à 86 et *Impact* 26 à 48, ainsi que nbreux films (250 environ) à 20 F pièce. Liste contre enveloppe timbrée à Fabrice Hameury, 7 square de Fréjus, 91300 Massy.

Ch. tout document sur Brandon Lee ainsi que correspondant(e)s passionné(e)s par cet acteur. Maddalena Alongi, rue du Croquet 87, 7110 Haudeng-Goegnies, Hainault, Belgique.

Ch. CD «Soul To Squeeze» des Red Hot Chili Peppers + collectors et docs se rapportant au groupe. Ach. à prix modeste (*du ach. à prix modeste, c'est trop délire, hé, tes-y envoie cinq barres...*), VHS en VO uniquement de **Bad Taste** et **Rosemary's Baby**. Sandra Aron, 240 rue de la Montagne, 57200 Sarreguemines.

Possède tous les épisodes de ***X-Files*** (1ère et 2ème saison). Pour éch., contacts, rencontres, écrire à Laurent Papon, 38 rue de la Raudière, 86000 Poitiers.

Vds 100 F collection complète des trading cards de ***Tales from the Crypt***. Alexandre au 53 01 45 06.

Vds magazines et fanzines SF, horreur et fantastique. Envoyer un coupon réponse et écrire en anglais SVP. Melvyn Green, 8 Castlefield avenue, Salford M7 4GQ, Angleterre.

Vds anciens *M.M.*, CD, K7, 33t (hard). Ach. *M.M.* 1 à 22. Ch. illustrations du groupe Iron Maiden. Frédéric Metais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Vds collection **Star Wars** dont de nbreux jouets (Shuttle Tyderium, Death Star, 85 personnages...), livres, gadgets... Jérôme au (1) au 47 37 13 91.

Vds divers numéros de *Starfix*, *E.F.*, *Travelling*. Robert au (1) 40 35 34 62.

Cède nbreuses séries cultes (***Star Trek***, ***X-Files***, ***La Quatrième Dimension***, ***L'Age de Cristal***...). Possède plus de 600 «livres» audios de The Cure (*bon, tu t'les gardes, mon pote !*). Frantz Gay, 11 place Mengin, 54000 Nancy.

Vds VHS, K7 audio, livres de poche, pin's, CD... Liste sur demande à Gérard De Sousa, 7 av. des Meuniers, 91150 Étampes.

Vds séries de 72 cartes de collection de ***X-Files*** (1ère et 2ème saison). Rech. enregistrements de cette série, maquettes de films fantastiques et dessins animés. Sébastien Allart, 2 rue Véron, 51700 Binson-Orquigny.

Rech. épis. de la série ***Black Adder*** avec Rowan Atkinson diffusés en VOST sur *Arte*. Marcelle au (1) 48 71 20 01.

Vds VHS en VO des interviews de David Duchovny, Gillian Anderson et Chris Carter + bêtisier et extraits de conventions ***X-Files***. Céline Durand, 9 rue Victorien en Sardou, 75016 Paris.

Vds affiches originales et VHS concernant le ciné populaire italien des sixties. Liste sur demande à Claude Charon, 29 av. de Strasbourg, 57070 Metz.

Vds trading cards *Hammer Horror*, **Terminator 2** et autres. Alain Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

Ach. VHS de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Maniac**, **Du Sang pour Dracula**, **Atomic Cyborg**, **Alligator**, **La Mort au Large**, **Abyss**, (*arrête, tu vas nous mettre de l'Abyss partout*...), **Suspiria**, **Le Bourreau Écarlate** + nbreux films horreur/SF/fantastique. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Vds films Super 8 sonores : **Le Silence des Agneaux**, **Alien**, **L'Exorciste**, **La Guerre des Étoiles**, **L'Empire Contre-attaque**... Liste et tarifs contre envel. timbrée à Gilles Poncet, 1 rue de la Victoire, 39800 Poligny.

Ach. VHS de **Eraserhead** et **Le Bunker de la Dernière Rafale**, ou éch. contre **Cannibal Holocaust** (VO non censurée), fanzines SF ou musiques extrêmes. Régis au 78 84 71 45.

Vds vidéos rares sur Michael Jackson. Demander liste à Joaquim au 08 10 75 57.

Vds 600 comics US à bas prix. Demander liste à Jean-Claude Bertrand, 4 allée de la Colémine, appt 50/10, 89000 Auxerre.

Vds nbreux jouets **Star Wars**. Michael Wincq, 62 rue Pierre-Taillez, 7603 Boussecours, Belgique.

Vds 130 F BO en CD de **Bad Taste**. Sébastien Pihen (*ah bon, à ce prix là on croyait que c'était la FNAC...*), 1 imp. Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

Rech. VHS de **Cannibals**. Vds 65 F pièce VHS de **La Baie Sanglante**, **Frayeurs**, etc. Liste contre 1 timbre à Victor Carvallo, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Rech. absolument tout sur les séries ***Code Quantum*** et ***X-Files***. Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bt 11, 95870 Bezons.

Vds livres, revues, vidéos SF/fantastique... Port gratuit. Liste contre enveloppe timbrée à Éric Lecomte, 1 rue Saint Patern, 44110 Soudan.

Rech. docs sur ***X-Files***, Duchovny et Anderson. Lucas Pasquier, 7 allée des Poiriers, 74330 Poisy.

Cherche docs sur Anton Diffring et Max Von Sydow. Marie Lhoyer, 35 rue Louis Blanc, 94140 Alfortville.

Rech. VHS «Saga des Séries» sur *Mé* concernant ***X-Files***, et autres films avec Duchovny (dont deux diffusés récemment sur M6). Arabella Picco, chemin des Kybourgs 10A, 1700 Fribourg, Suisse.

Vds 200 F «Streetfighter II» (*Super Nintendo*) et rech. X-Philes pour partager ma passion. Cédric Delhaye, 5 résidence d'Ombreval, 95330 Domont.

Immortel perdu en terre nordiate ch. autres immortel(le)s ou membres du clan McLeod pour correspondance, échange de docs, photos, etc, sur le film mythique de Mulcahy. Julien Leconte, 270 rue Pierre Legrand, 59000 Lille-Fives.

Vds nbreuses revues de cinéma années 70/80/90. Liste sur demande à Philippe Rège, 6 av. Pasteur, 63400 Chamalières.

Rech. tout document sur **Vendredi 13** 1 à 9 + masque de hockey identique au tueur de Crystal Lake (*d'accord, mais tu nous prends pas **Vendredi 13 10**, bien ?*). F. Wittig, 106 Cours de Verdun, 01100 Oyonnax.

Rech. trois épis. de **X-Files** : **L'Incendiaire**, **Métamorphoses** et **Le Retour de Dooms**. Vds 100 F livre neuf «The Truth Is Out There». Pierre-Hervé au (1) 49 28 98 46.

Ach. tout ce qui concerne Pamela Anderson, Cyndi Crawford et Kim Basinger. Vds *Strange* 148 à 156. Michaël au 55 72 90 34.

Vds nbreuses photos de Dana Scully et Fox Mulder + autres docs. Liste contre deux timbres à Olivier Guillen, 32 passage du Désir, 75010 Paris.

Vds BO en CD de **Génération Perdue**, **Electric Dreams**, **Near Dark** et de films musicaux... Henry Desfrançois, 56 rue d'Auteuil, 75016 Paris.

Ach. BO de **Cherry 2000** et **Kalidor**. Vds *E.F.* n°114, 122, 125, 126, 135 à 137, 139, 141 et 142. Laurent au (1) 48 79 91 74.

Vds 1.800 BD super-héros (*Lug*, *Arédit*) + 700 comics + collection *E.F.* + jouets X-Men. Ach. jouets **Star Wars**. Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 69300 Joigny.

Rech. VHS de **La Dernière Maison sur la Gauche**, **Le Jour des Morts-Vivants** et **Maniac** + trading cards **Star Wars** (originales de 77, 80 et 83, mais aussi les Widevision de *Topps*) + masque de Jason Voorhees. Florent Jegou, 29 rue Léonard de Vinci, 78990 Elancourt.

Vds, ach., éch. VHS Bis, gore, X... Liste contre 1 timbre. Ch. fan de Jésus Franco (*une espèce en voie de disparition...*) et «Obsession» de Lucas Balbo. Nicolas Felgerolles, 18 rue de la Poste, 69100 Villeurbanne.

Vds comics («Elektra», «The Crow», «Batman»...). Liste contre 1 timbre. Rech. n° de *Génération Séries* (sauf le 16). David Guastamacchia, n°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Rech. tout doc sur ***X-Files*** et Stephen King. Séverine Dupuey, 11 rue Saint-Louis, 76600 Le Havre.

Vds 3.000 BD, livres, romans, revues sexy. Listes TV, Super-Héros, Bob Morane et Sexy contre 2 timbres par liste à Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 75017 Paris.

Rech. VHS originales ou enregistrements de **Ultimate Fighting 3**, **4** et **5** diffusés sur *Multivision*. Christian Gasser, 8 rue Louis Pasteur, 25600 Sochaux.

Rech. docs sur ***X-Files*** et Duchovny. Alexia Decousser, 23 rue de la Paix, 78430 Louveciennes.

Collectionneur propose nbreuses VHS de films classiques de SF/fantastique : **Le Survivant**, **Les Soucoupes Volantes Attaquent**, **La Marque**, **Le Pionnier de l'Espace**... Liste sur demande. Daniel au 87 56 23 52.

Ch. épisode des ***Simpsons*** diffusé le 27/01/96 et fans de ***Twin Peaks***. Florent Lesauvage, 2 rés. Le Clos des Landes, 50350 Donville.

Rech. VHS du **Jour des Morts-Vivants**. Emmanuel Crucq, 5 rue Pierre Brizon, 59810 Lesquin.

Rech. VHS de *Fraggle Rock*, *Le Cinéphage* 18, *M.M.* 5 et 17, et tout sur **The Doom Generation** et **Nosferatu**. Delphine Hul, 35 A rue Carnot, 77100 Mareuil-Lès-Meaux.

Rech. tout sur **Star Wars** et les vampires, *M.M.* 1, 3 et 23 et BO de ***X-Files***. Fabien Zviadadze, Au Bois de Buisson, 19270 Ussac.

Vds 75 F pièce port compris VHS de **Bloody Bird**, **Reanimator II**, **La Chair et le Sang**, **Class 1984**, **Maniac**... Liste sur demande à Pierre-Elie Brouillard, Lantenot, 70200 Luxe.

Ach. vds, éch. cartes postales d'affiche de film. Vds *Cinefex*, *M.M.*, *E.F.*, VHS, pin's... Liste contre 1 timbre à Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Rech. 2épisodes de Code Quantum, Meurtres à Chinatown», diffusé le 20/03/96. Sabrina Auclair, 51 rue Alfred de Vigny, 03100 Montluçon.

Romain Ratinier, Dijon

Chère équipe de *Mad Movies*, juste un petit mot pour vous remercier de ce sublime n° 100 (on est presque «Aux frontières du réel») au papier si lourd, si glacé, si délicat mais robuste à la fois. Toutes ces couvertures, toutes ces images et ces souvenirs (je vous suis (...si reconnaissant) depuis le n° 38...). C'est un peu comme si l'on retrouvait ses vieux camarades de classe.
Et c'est vrai, je n'ai pu m'empêcher de replonger dans tous mes *Mad*. Tiens, le n° 39, je me revois encore baver devant l'entrée du cinéma qui projetait **Re-Animator**, cette chère censure d'alors (j'avais 10 ans !) m'avait froidement repoussé dehors, quelle ingrate ! (*T'as raison : sous le bavé : la rage...*)
Mais comme on s'emporte quand la nostalgie est là ! C'est juré, je ne vais plus pleurer, mais clamer plutôt partout mon bonheur d'avoir suivi, dans l'ombre, une équipe si brillante. Que de chemin parcouru. Il en reste encore sûrement beaucoup, mais je sais que l'on peut compter sur vous. Alors, bonne route !

Stéphane Piter, Milly sur Therain

Je me décide enfin à vous faire parvenir ce courrier après quelques hésitations. Le n° 100 y est sans doute pour quelque chose. Je lis en effet *Mad Movies* depuis le 23 et je crois qu'il a sans doute bercé, fait naître ou renforcé chez certains lecteurs, et moi en particulier, multiples rêves et ambitions liés à ce cinéma que nous aimons. Pour ma part, j'ai aujourd'hui 23 ans et je tente d'exercer tant bien que mal ce beau métier de maquilleur en effets spéciaux. Cette passion a commencé très tôt à la vision dès l'âge de huit ans de **La Belle et la Bête** de Jean Cocteau, et surtout de **Star Wars** qui fut le déclencheur ultime.
Je me permets de vous faire parvenir un cliché montrant quelques réalisations de créatures célèbres et vénérées (à la demande de festivals, soirées thématiques, expositions, émissions de télévision ou encore rencontres de personnalités du cinéma, comme Joe Dante ou Ray Harryhausen...), plus quelques travaux personnels (dragon, lycanthrope...). *Mad Movies* a été, avec d'autres revues du même type, telles que *Cinefex*, *Fangoria* et autres ouvrages «Making of», un bon repère pour l'expérience et l'apprentissage «sur le tas» des effets spéciaux.
Le seul petit reproche que je vous adresserai est l'abandon progressif du côté «coulisses», des dossiers sur l'aspect technique des FX, ou simplement la rareté des photos de tournage, tellement importantes dans l'univers du trucage. Nous sommes quelques-uns dans différents domaines (réalisation, maquettisme, etc...) à essayer par tous les moyens d'exercer nos passions respectives. Mais pour reprendre une phrase clé : «La Passion est ailleurs». En souhaitant vous lire au n° 1000, les maquilleurs en effet (spéciaux !) sont tous des vampires...

Xavier Druilhet, Barran

Salut et bonne chance pour les centenaires. Surtout, restez tel quel, c'est parfait. *Mad Movies* éclôt de bonheur dans le monde de la presse uniforme, de la politique ringarde et des gros seins de Pamela Anderson qui nous assomment de partout.

C'est vrai ça, c'est assommant à la fin ! Je finirai par ne plus lire la presse, si ça continue. Et en plus, j'ai des bleus partout. J.P.P.

Angelino Joly, Outreaux

Quoi, vous êtes encore là avec vos 100 numéros en poche, great ! Votre revue m'a chamboulé à grand renfort d'effets spéciaux et subliminaux il y a dix ans. Si elle a changé (très peu finalement), de style, de maquette, de rubrique, elle n'a jamais perdu son âme et a gardé le même esprit avec une ferveur du challenge privilégiant le cinéma, tout le cinéma, et rien que le cinéma fantastique. Bref, j'ai passé dix ans en votre compagnie avec les joies, les déceptions (vis-à-vis de films prometteurs et finalement décevants) et les doutes que cela entraîne.
J'ajouterai que sur vos 100 films retenus, j'en ai vu 79, preuve tout de même que vos goûts se reflètent, se complètent, sont proches de votre lectorat. Et justement, c'est cela *Mad Movies* : une revue qui informe, critique, constate, amuse son lectorat, sans jamais être intolérante et indifférente aux manifestations et aux avis de ses lecteurs. Tu vois, J.P., la tolérance ça a du bon, et tu n'es pas le seul à la revendiquer, même si notre espèce se fait rare de nos jours. C'est sûr, E.T. ne reviendra plus. Long life and happiness, and may the mad mind be with you...

Florence, Pont-de-Veyle

95, 96, 97, 98, (*tiens, ça me rappelle un édito que j'ai beaucoup aimé !*), 99... 100 ! Ça y est : le numéro 100 de mon magazine préféré est arrivé dans ma boîte aux lettres. Quel bonheur !
S'il vous plaît, arrêtez de faire de si bons articles, car je suis collée à mon *Mad Movies* presque 24 heures sur 24. Du coup, je ne peux plus faire ce que je devrais (*c'est vrai que pour certaines activités, cela peut handicaper, oui !*). Mes devoirs, par exemple, car je passe mon bac à la fin de l'année. Enfin bref, j'adore *Mad Movies*.
Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Pourquoi tant de petites annonces demandent aux autres lecteurs des photos ou de la doc sur toutes sortes de films ? Il suffit d'écrire à *Movies 2000*, La Librairie du Cinéma (*holà, tu sais que tu frises la publicité clandestine, là ?*) et de demander poliment ce que l'on désire, ou alors, de faire comme moi : d'aller les voir sur place (*bon d'accord, frisons alors...*). L'accueil y est chaleureux et j'y ai même rencontré monsieur Didier Allouch (*ah bon, c'était toi ? C'est vrai que depuis il n'est plus tout à fait le même*), lequel connaît parfaitement son métier (*oui, bof, parlons d'autre chose, on va se fâcher !*). Alors, j'espère que vous avez compris la leçon.
J'adresse aussi une pensée à ce cher J.P.P. (*mais non, voyons. Bon, par exemple, tu peux mettre combien ?*) qui fait toujours des remarques pertinentes et souvent drôles. J'espère bien en avoir une ou deux, histoire de rire un peu. Salut à vous tous.

Comme si c'était mon genre d'intervenir sur le courrier des copines. Tu me fais beaucoup de peine, tiens !

LE TITRE MYSTERIEUX

Euh, baissez la lumière, les gars, je vais jamais en écraser, sinon. Ou alors, peut-être juste un doigt, si vous insistez.

Un lecteur fera-t-il plutôt la lumière sur ce titre ? Il le faudrait pour recevoir gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*.
Une hécatombe de bonnes réponses pour notre titre précédent : **The Gate**, de Tibor Takacs. Impossible de donner ici le nom de tous les gagnants, mais parmi les premiers figuraient Guy Madier, Laure Tyrole, J.M. Meyderas, Marc Saulnier, Jérôme Peyrin, Thierry Fromont, Laurent Chapotot, Cédric Rognon, Frédéric Lassalle, Vincent de Monfreid, M.D. Huyntt, Arnaud Fabisiak, Jérôme Birker, Sandrine Savarez, Arnaud Cassenay, Christophe Klentzi, Daniel Schill, Arnaud Chapuy, Sarah Lajoux, Olivier Larade, Frédéric Thebault, Philippe Calmels, Grégory Deschamps, Pedro Goncalves, Phirun Top, Christophe Dufour, Xavier Burgos, Cathy Broncard, etc... etc...

Vds 50 F pièce port compris VHS + CD; K7 audio, 33t... Rech. correspondant(e)s 16-18 ans sur l'Eure uniquement (*laisse tomber, les filles, c'est jamais à l'Eure, de toutes façons...*) aimant le ciné fantastique. Guillaume Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Vds BO en CD du **Trou Noir**. David Siegl, 163 av. Charles de Gaulle, 92200 Neuilly-sur-Seine.

Rech. X-Philes et tout doc sur **X-Files**. Raphaël Dufey, rue Charles Jaucot 17, 5032 Corroy-le-Château, Belgique.

Propose séries télé et séries animées : ***L'Homme qui valait 3 Milliards***, ***X-Files***, ***UFO***, ***Capitaine Flam***... Liste sur demande à Johnny Tramontin, 63 rue du Haut-Fléau, 7012 Flénu, Belgique.

Vds, ach., éch. cartes **X-Files** (1ère et 2ème saison). Rech. tout doc concernant la série. Christophe Daudet, 14 av. de la Viste, 31180 Castelmaurou.

Ch. enreg. de **X-Files** 1ère et 2ème saison. Olivier Cornus, 7 rue Fabre d'Eglantine, 81000 Albi.

Rech. tout doc sur **X-Files** et correspondant(e)s du monde entier 15-22 ans passionné(e)s par cette série. Bénédicte Morel, 11 rue Mirabeau, 06700 Nouzonville.

Ch. anciens n° de «Epic» (recueil de BD). Aurélien Colle, 6 rue Simone Signoret, 90300 Valdoie.

Rech. *Strange* 2 à 54, 57, 58, 60 à 69, 71, 72, 74, 77, 82, 84 à 87, 90, 98 à 100, 107, 109 et 144. Rech. aussi 33t de Johnny Hallyday (*c'est pas vrai, il en a perdu un ?*). Hervé Kauskot, Orvilliers St Julien, 19 rue de la Libération, 10170 Méry sur Seine.

Rech. VHS PAL ou SECAM de **Tetsuo 1 et 2**. Michaël Monier, 16 rue Montaigne, 25300 Pontarlier.

Rech. films muets évoquant la Passion du Christ (*Miss Stress, bonjour !*). Aurore Berger, 32 rue du Capitaine Duguet, 36400 La Châtre.

Vds 95 F pièce *Midi-Minuit Fantastique* 20, 22 et 24. Frédéric Mathieu, 27 rue Jules Ferry, 10400 Rosières.

Rech. fanzines underground et fantastique intéressés par poèmes, chroniques littéraires et cinéma, nouvelles et critiques de comics US. Sylvain Bardot, 23 av. Simon Rousseau, 69270 Fontaines sur Saône.

Rech. épis. de **X-Files Les Vampires** et **Les Petits Hommes Verts**. Isabelle au 88 73 45 37.

Rech. articles, photos et autres docs sur **X-Files**. Sylvia Barrault, 26 rue Victor Basch, 95130 Franconville.

Ch. *Starfix* 9 et les 3 premières saisons de ***Dream On*** en VOST PAL. Vds + de 8.000 VHS PAL enregistrées. Envoyez listes de recherches à Pascal Gillon, rue Emile Vandervelde 54, 4000 Liège, Belgique. (*Merci pour tes bières, mon vieux Pascal, mais n'en abuse pas, après on écrit n'importe quoi dans les P.A. et ça fait désordre*).

Rech. tout sur Jodie Foster, notamment «Awards 91» et «MTV Music Awards 95». Candice Barra, 26 av. Jeanne, 95230 Soisy sous Montmorency.

Vds 20 F pièce *Tilt!* m° 62 à 71, 74, 86 à 94, et 96 à 118. Maeva Chevre, 9 rue Abbé Coppin, 82224 Equihen.

Vds *Ciné-News* 43 et *F.F.* 41, 56, 59, 69, 80, 81, 83, 106, 110 à 115, 126 et 130. Tél.: 31 79 42 14.

Éch. trading cards **X-Files** 2ème saison contre cards 1ère saison. Rech. BO de **Shocker**, albums d'Abi Tucker et correspondant(e)s cool aimant **X-Files** et le ciné fantastique. Frédéric Soreau, 2 allée des Bégonias, 37270 Montlouis sur Loire.

Rech. *F.F.* 123, 126, 131 et 132, *Toxic* 8 à 10, *Vendredi 13* HS 2, 3 et 4, *Hersite* 2 et 8, *Génération Séries* 1, *Science Fantasy* 2, 4 et 5, *Monster Mag* 2 à 10... Jon Older, 53 Exeter Rd, Southville, Bristol BS3 1LY, Angleterre.

Ach. tout doc sur **X-Files**. Duchamy et Anderson. Michèle Leclerc, 4 La Carreterie, 33220 Pineuilh.

Vds 230 F VHS de **Nekromantik** et **Incredible Torture Show**. J.P. au (1) 64 89 84 01.

Vds 250 F coffret **Star Wars** en VF, et 250 F les trois **Indiana Jones** en VF. Copies neuves. Karim au 20 75 89 42.

Dans un monde de plus en plus mad, je cherche ce qu'il y a de plus fantastique : l'amitié (*tu sais que c'est très beau ce que tu viens de dire ?*). Olivier Essertel, 35 rue Dr. Eugène Fontanilles, 42100 St Etienne.

Rech. rens. sur Dom Carr, ***Lois & Clark*** et ***X-Files***. Micahela Berthold, La Bassire, 1267 Vich, Suisse.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 18-25 ans aimant ***X-Files***, **The Crow** et le ciné fantastique. Frédéric Blank, 40 rue du Mistral, 34540 Balaruc.

- correspondant(e)s passionné(e)s par le mythe du vampire (*au fait, vous avez vu The Crow 2, c'est pénétrant comme truc...*). Emmanuel Bily, 64 rue Hippolyte Fillioux, 35470 Bain-de-Bretagne.

- un correspondant aimant U2, The Presidents of USA, Nirvana, le hard rock, le ciné... Stéphanie Béguin, 85 rue de Strasbourg, 92400 Courbevoie.

- correspondantes 15-30 ans aimant ***X-Files***, le death metal, le grind, le black, les bouquins de SF/horreur et les jeux de rôles. Ali Essawabi, 10 place des Tilleuls, L'Orme, 88100 Saint-Dié.

- correspondant(e)s 15 ans et plus, de tous pays, fans de Stephen King, Clive Barker, ***X-Files*** et qui croient aux fantômes. Imad Achab, SDJ, 06850 St Auban.

- correspondante 18-22 ans, de préférence habitant Lille, aimant le ciné, M.M., Stephen King, les BD US, la musique sauf la techno et le hard, danser, délirer... Jean-François Breitenbach, 179 rue Solférino, 59000 Lille.

- correspondante qui change souvent d'adresse. Olivier Balza, 2 bis rue d'Enfer, 62120 Saint-Hilaire-Cottes. (Il s'agit en fait de retrouver une correspondante qui ne m'a pas envoyé sa nouvelle adresse). (*Peut-être change-t-elle souvent de correspondant, tout simplement !*)

- correspondants 18-25 ans, habitant Marseille et sa région, fans de ciné fantastique et aimant la trance, la techno et la house. Vds VHS de **Poltergeist** (80 F) et «Making of T2» (50 F). Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède.

- correspondant(e)s 13-16 ans aimant la musique et le ciné. Christophe Guittet, 27 rue Pierre Mendès France, 44340 Bouguenais.

- correspondant(e)s 20-30 ans habitant le sud de la France, aimant la dérision, l'humour anglais et le ciné fantastique. Mathieu Carbou, 8 rue Etienne Quenelle, 34490 Thezan-les-Béziers.

- X-Philes pour éch. de lettres «frontalières». Hind Boussaboun, 1 rue Jean de la Fontaine, 95170 Deuil la Barre.

- personne susceptible de me trouver un crâne humain, ou bien une reproduction (*ça serait plus facile, en effet...*). Jean-François Moine, 13 rue Jules Verne, 39300 Champagnole.

- correspondant(e)s aimant le cinéma, la SF, **Star Wars**, ***Babylone 5*** et ***X-Files***. Stéphane Nicoulaud, 1 rue Francis Jammes, 33700 Mérignac.

- correspondante(s) région Rouanne (en vue déménagement) aimant films et livres fantastiques, BD, blues, psyché, hard-core. Olivier Renault, 6 rue de la Paix, 10170 Orvilliers St Julien.

- correspondant(e)s 15-20 ans fous de ciné, ***X-Files***, ***Code Quantum***, Stephen King, aimant la rigolade, la lecture... Sara Martinez, 15 ch. de Montessuy, 69009 Lyon.

- nouvelle à adapter pour court métrage, décorateur et maquettiste pour projet d'animation. Ch. docs sur Lynch, Egoyan et Von Trier. Valerian Lobesc, 12 rue Hyppolyte Lebas, 75009 Paris.

- correspondantes 12-16 ans aimant ***X-Files***, Freddy, Indiana Jones, Spielberg. Rech. aussi tout sur **Indiana Jones**. Frédéric China, 9 rue du Bjal, Rés. Bellefontaine, 69009 Lyon.

- dessinateur style comics en vue de la création d'une BD (je suis scénariste). Rech. correspondants aimant le ciné et la littérature en général, et fantastiques en particulier. Alexandre Holin, 17 Bd Louis Havez, 59111 Bouchain.

- maquettistes bénévoles (même débutants) pour projet délirant genre **Wallace et Gromit** qui sera diffusé sur *Canal +*. Jean-Yves Chalangeas au (1) 42 29 13 01, ou Fabrice Mathieu au (1) 64 37 70 53.

Nous ne pourrons pas publier toutes vos petites annonces. Nous rappelons par la même occasion que celles-ci sont gratuites, mais de préférence réservées à nos abonnés.

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

Album

NOUVEAUTÉS

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

PLUS DE **10 000** LASERDISCS ET VIDÉOS.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.
Mise à jour mensuelle.

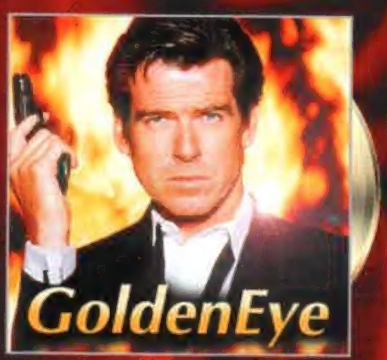
STAR TREK VOYAGER 2.4

CITY ON FIRE *(LTBX)*

GHOST IN THE SHELL

JASON AND THE ARGONAUTS

Album c'est aussi :
- Tout sur les «X-Files» : guide officiel, vidéos, T-Shirts, etc...
- Tout sur «Star Wars» : art of, script, movie books, etc...



GOLDENEYE
NTSC - LTBX - THX - AC3 250 F
jusqu'au 01/06

CASINO
NTSC - LTBX 250 F
jusqu'au 01/06

Sans oublier...
(EN LD NTSC)

NICK OF TIME
LD - LTBX - AC3 : 260 F

DEAD PRESIDENTS
LD - LTBX - AC3 : 230 F

TEXAS CHAINSAW MASSACRE 2
LD - LTBX : 260 F

STRAW DOGS
LD - LTBX : 330 F

JUMANJI
LD - LTBX - THX : 230 F

POWDER
LD - LTBX - AC3 : 230 F

STRANGE DAYS
NTSC - LTBX - THX - AC3 280 F
jusqu'au 11/06

MONEY TRAIN
NTSC - LTBX 200 F
jusqu'au 08/06

Album
7, rue Dante
75005 Paris
Tél.: (1) 43 25 54 76
Fax : (1) 43 25 82 70
Du mardi au samedi de 10 heures à 20 heures.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE.

CHRISTOPHE DESHOUX

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

JIM CARREY (THE MASK)

VAL KILMER

Le meilleur des Batman arrive en Bat vidéo et en laserdisc

BATMAN FOREVER

Le 16 mai 1996

RFM la radio en or

WARNER HOME VIDEO